

Les Menteuses 3 : Rumeurs

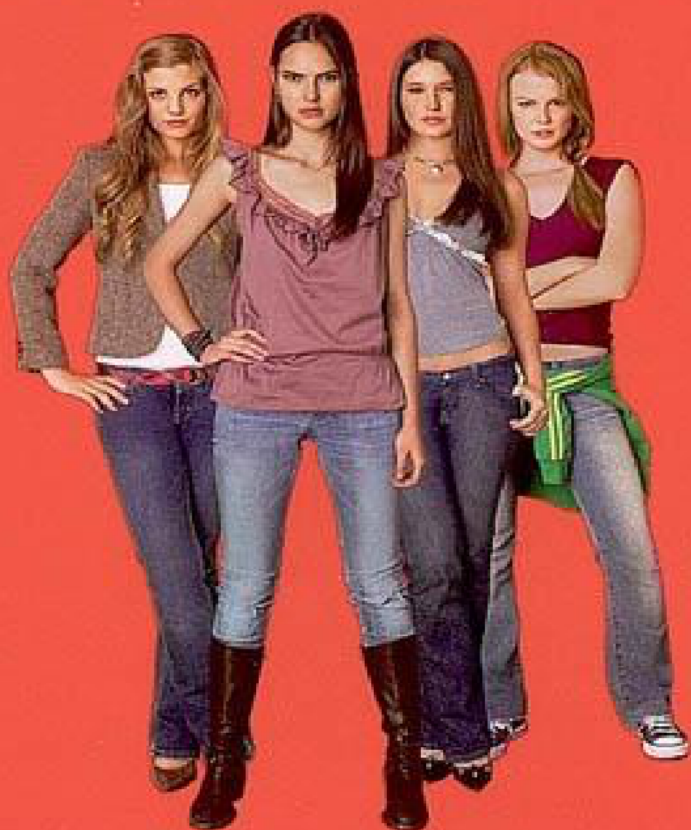
Sara Shepard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SARA SHEPARD

Les Menteuses



Rumeurs

Fleuve
Noir

CONNAISSEZ-VOUS VRAIMENT
VOS MEILLEURES AMIES ?

Les Menteuses, Tome 3 : Rumeurs

Sara Shepard

2008 Fleuve Noir

GARDEZ VOS AMIS PRÈS DE VOUS.

Ça vous est déjà arrivé qu'un ami se retourne contre vous? Que quelqu'un que vous pensiez connaître se transforme en... quelqu'un d'autre? Je ne parle pas de votre petit copain de la maternelle qui devient boutonneux et moche en grandissant, ni de la copine de colo à qui vous n'avez plus rien à dire quand elle vient vous rendre visite pendant les vacances de Noël, ni même de la fille de votre bande qui se met à vous ignorer et vire goth ou écolo-bab. Non. Je parle de votre âme sœur. La personne dont vous savez tout, et qui sait tout de vous. Un jour, sans prévenir, elle change brusquement du tout au tout.

Croyez-le ou non : ce genre de chose, ça arrive. C'est arrivé à Rosewood.

— Fais gaffe, Aria. Tu vas rester bloquée comme ça.

Spencer Hastings déballa une glace à l'eau et la porta à sa bouche. Elle parlait de la grimace - yeux plissés et bouche de travers - que faisait son amie Aria Montgomery en essayant de régler l'image de son caméscope Sony.

— Spence, quand tu dis ce genre de trucs, tu me fais penser à ma mère.

Rigolant, Emily Fields ajusta son T-shirt sur lequel figuraient une poule avec des lunettes de natation et l'inscription : « **POULETTE NAGEUSE INSTANTANÉE ! AJOUTEZ JUSTE UN PEU D'EAU !** » Ses amies lui avaient interdit de porter ce genre de fringues. « **ringarde nageuse instantanée ! ajoutez juste un peu de ridicule !** » avait plaisanté Ali DiLaurentis à son arrivée.

— Ta mère aussi utilise cette expression? demanda Hanna Marin en jetant le bâtonnet de sa glace. (Hanna mangeait toujours plus vite que n'importe qui d'autre.) « Tu vas rester bloquée comme ça », singea-t-elle.

Alison détailla son amie de la tête aux pieds et ricana.

— Ta mère aurait dû te prévenir que ton *cul* resterait bloqué comme ça.

Le visage d'Hanna se décomposa. Elle tira sur le T-shirt rayé rose et blanc qu'elle venait d'emprunter à Ali. L'ourlet ne cessait de remonter, révélant une bande de chair blanche et molle. Ali lui toucha le mollet avec sa tong.

— Je plaisantais.

C'était un vendredi soir de mai, vers la fin de leur année de 5^e. Alison, Hanna, Spencer, Aria et Emily étaient réunies dans le salon luxueusement décoré des Hastings avec une boîte de glaces à l'eau, une maxi-bouteille de Dr Pepper light à la vanille, et leurs téléphones portables étalés sur la table basse.

Un mois plus tôt, Ali était arrivée au collège avec un LG à clapet flambant neuf. Le jour même, les quatre autres s'étaient précipitées pour en acheter un. Elles avaient toutes pris un étui en cuir rose identique à celui d'Ali - à l'exception d'Aria, qui s'en était tricoté un en mohair rose.

Aria actionna le zoom de son caméscope.

— Je ne vais pas rester bloquée comme ça. De toute façon, filmer exige un minimum de concentration. Je ne veux pas me louper. C'est pour la postérité - pour quand on sera devenues célèbres.

— On sait toutes qu'au moins l'une d'entre nous y arrivera : moi, affirma Ali en rejetant les épaules en arrière et en tournant la tête sur le côté pour faire admirer son cou de cygne.

— Et comment tu comptes t'y prendre ? lança Spencer sur un ton probablement plus agressif qu'elle ne l'aurait voulu.

— Je vais avoir ma propre émission de télé-réalité, répondit Ali. Je serai comme Paris Hilton, en plus jolie et en plus intelligente.

Spencer ricana. Mais Emily pinça ses lèvres pâles d'un air pensif et Hanna acquiesça, déjà convaincue. Ali ne resterait pas longtemps à Rosewood. Bien sûr, c'était une petite ville assez chic - tous ses habitants auraient pu jouer les mannequins pour des magazines de mode -, mais les filles savaient qu'Ali était destinée à de plus grandes choses.

Dix-huit mois auparavant, elle les avait sorties de l'anonymat pour en faire ses meilleures amies. Grâce à elle, Spencer, Aria, Hanna et Emily étaient devenues les stars de l'Externat de Rosewood, l'école privée qu'elles fréquentaient toutes. À présent, elles avaient le pouvoir de décider qui était cool et qui ne l'était pas, d'organiser les soirées les plus géniales, de se réserver les meilleures places en salle de permanence, de se présenter aux élections des délégués de classe et d'être élues avec une majorité écrasante. Enfin, le dernier truc ne concernait que Spencer. À l'exception de quelques dérapages - dont le plus grave avait entraîné la cécité de Jenna Cavanaugh, ce qu'elles se donnaient beaucoup de mal pour oublier -, leur existence autrefois médiocre était devenue quasi parfaite,

— Pourquoi ne pas filmer un talk-show ? suggéra Aria. (Elle se considérait comme la réalisatrice officielle de la bande : une des nombreuses choses qu'elle voulait devenir plus tard, c'était le nouveau Jean-Luc Godard, un Français qui faisait des films abstraits ennuyeux à mourir.) Ali, tu fais la vedette, et Spencer, la présentatrice qui l'interviewe.

— Je m'occupe du maquillage, proposa Hanna en fouillant dans son sac à dos pour trouver sa trousse en vinyle à pois.

— Et moi, des coiffures. (Repoussant ses cheveux blond-roux derrière ses oreilles, Emily se précipita vers Ali.) Vous avez des cheveux magnifiques,

darling, dit-elle avec un accent à couper au couteau.

Ali sortit sa glace de sa bouche.

— *Darling*, ça ne veut pas dire « petite amie »?

Les autres éclatèrent de rire, mais Emily pâlit.

— Non, ça, c'est *girlfriend*.

Depuis quelque temps, Emily supportait mal les plaisanteries qu'Ali faisait à ses dépens. Jusque-là, elle ne s'était pourtant jamais montrée très susceptible.

— OK, dit Aria en s'assurant que le caméscope était bien stable sur son trépied. Vous êtes prêtes, les filles?

Spencer se laissa tomber sur le canapé et posa sur sa tête un diadème en strass rescapé d'une soirée du Nouvel An, qu'elle trimballait depuis le début de la soirée.

— Tu ne peux pas porter ça, aboya Ali.

— Pourquoi?

— Parce que. C'est moi, la princesse.

— Pourquoi c'est toujours toi, la princesse? grommela Spencer entre ses dents.

Un frisson nerveux parcourut les autres filles. Spencer et

Ali ne s'entendaient pas ces derniers temps, et personne ne savait pourquoi.

Le portable d'Ali sonna. Ali tendit la main pour le prendre, l'ouvrit et l'inclina de façon à ce que personne ne puisse voir l'écran intérieur.

— Super.

Ses doigts volèrent sur le clavier tandis qu'elle composait un texto.

— À qui tu écris? demanda Emily d'une toute petite voix.

— Désolée, je ne peux pas le dire, répondit Ali sans lever les yeux.

— Tu ne peux pas le dire? répéta Spencer, irritée. Comment ça, tu ne peux pas le dire?

— Désolée, *princesse*. Tu n'es pas obligée de tout savoir, lui lança Ali. (Elle referma son téléphone et le posa sur le canapé en cuir.) Ne commence pas à filmer tout de suite, Aria. Il faut que j'aille faire pipi.

Elle sortit du salon en trombe et se précipita vers les toilettes, laissant tomber le bâtonnet de sa glace dans la poubelle au passage.

Spencer fut la première à parler après qu'elles avaient entendu la porte des toilettes se refermer.

— Vous n’avez pas envie de la tuer, parfois?

Les autres frémirent. Jamais elles ne disaient du mal d’Ali dans son dos. C’eût été un blasphème, comme brûler le drapeau de l’Externat de Rosewood ou admettre que Johnny Depp n’était pas si canon que ça.

Bien sûr, en leur for intérieur, elles n’en pensaient pas moins. Depuis le début du printemps, Ali avait beaucoup moins de temps à leur consacrer. Elle s’était rapprochée des filles plus âgées de son équipe de hockey sur gazon, et jamais elle n’invitait ses amies à les rejoindre pour déjeuner ou à les accompagner au centre commercial.

Et puis, elle s’était mise à avoir des secrets. Elle recevait des textos et des coups de téléphone dont elle refusait de leur parler. Elle gloussait toute seule et ne voulait pas leur expliquer pourquoi. Souvent, Spencer, Aria, Emily et Hanna voyaient son pseudo sur la liste des personnes connectées à Internet, mais quand elles lui envoyaient un message instantané, Ali ne leur répondait pas. Elles lui avaient dévoilé leur âme - lui avaient révélé des choses qu’elles avaient cachées aux autres, des choses qui ne devaient pas s’ébruiter - et elles s’attendaient à ce qu’Ali leur rende la pareille. Un an plus tôt, après l’horrible accident dont Jenna avait été victime, ne leur avait-elle pas promis qu’elles se raconteraient tout, absolument *tout*, jusqu’à la fin des temps? Si ça continuait comme ça, leur année de 4^e risquait d’être plutôt tendue, songeaient Spencer, Aria, Emily et Hanna. Mais elles ne détestaient pas Ali pour autant.

Tortillant une longue mèche de cheveux noirs autour de son index, Aria partit d’un petit rire nerveux.

— La tuer parce qu’elle est tellement jolie? Peut-être, convint-elle en appuyant sur le bouton « marche » du caméscope.

— Et parce qu’elle se fringue en 34, ajouta Hanna.

— C’est ce que je voulais dire. (Spencer jeta un coup d’œil au portable d’Ali, coincé entre deux coussins du canapé.) Hé, vous voulez lire ses textos?

— Moi, j’aimerais bien, chuchota Hanna.

Emily, qui était perchée sur un accoudoir du canapé, se leva.

— Je ne crois pas que...

Elle recula comme pour ne pas être impliquée dans ce qui allait suivre.

Spencer s’empara du portable d’Ali. L’écran était vierge.

— Ne me dis pas que tu ne veux pas savoir qui c’était, insista-t-elle.

— C’était sans doute juste Katy, murmura Emily, faisant référence à une fille de l’équipe de hockey sur gazon. Tu devrais le reposer, Spence.

Aria saisit le caméscope posé sur son trépied et se dirigea vers Spencer.

— Vas-y, l’encouragea-t-elle.

Les filles se rassemblèrent autour de Spencer, qui ouvrit le téléphone d'Ali et pressa un bouton.

— Il est verrouillé, annonça-t-elle.

— Tu connais son code? interrogea Aria en continuant à filmer.

— Essaye sa date d'anniversaire, souffla Hanna. (Prenant le téléphone des mains de Spencer, elle appuya sur les touches correspondantes. Sans résultat.) Et maintenant, je fais quoi?

Elles entendirent la voix d'Ali avant de la voir.

— Qu'est-ce que vous trafiquez?

Hanna lâcha le portable et recula si brusquement qu'elle se cogna le mollet contre la table basse.

Ali fonça vers elles, les sourcils froncés.

— Vous étiez en train de regarder mon téléphone ?

— Bien sûr que non ! s'exclama Hanna.

— Oui, admit Emily en s'asseyant sur le canapé, puis en se relevant comme si les coussins l'avaient piquée.

Aria lui jeta un regard noir avant de se cacher de nouveau derrière son caméscope.

Mais Ali ne s'occupait plus d'elles. La sœur aînée de Spencer, Melissa, qui était en terminale à l'Externat de Rosewood, venait de faire irruption dans la cuisine des Hastings. Elle tenait un sac de chez Otto, un restaurant voisin qui faisait des plats à emporter. Son adorable petit ami, Ian Thomas, était avec elle. Ali se redressa. Spencer lissa ses cheveux blond foncé et rajusta son diadème.

Ian entra dans le salon.

— Salut, les filles.

— Salut, répondit Spencer d'une voix un peu trop forte. Comment ça va?

— Bien. (Ian lui sourit.) Chouette couronne, la félicita-t-il.

— Merci !

Spencer battit de ses cils charbonnés à grand renfort de mascara. Ali leva les yeux au ciel.

— La discrétion et toi, ça fait deux, hein? chantonna-t-elle tout bas.

Mais c'était difficile de ne pas craquer pour Ian. Il avait des cheveux blonds bouclés, des yeux d'un bleu perçant, des dents d'une blancheur étincelante, et aucune des filles ne pouvait oublier le récent match de foot durant lequel il avait changé de T-shirt en cours de partie, exposant sa poitrine musclée pendant cinq bonnes secondes. De l'avis général, c'était du gâchis de

consacrer tant de « sexytude » à Melissa, qui était totalement coincée et se comportait exactement comme sa mère.

Ian se laissa tomber sur le canapé près d'Ali.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ?

— Oh, pas grand-chose, répondit Aria en réglant la focale de son caméscope. On tourne un film.

— Un film? répéta Ian, amusé. Je peux jouer dedans?

— Bien sûr, répondit aussitôt Spencer en s'asseyant de l'autre côté de lui.

Ian grimacha.

— D'accord, qu'est-ce que je dois dire?

— C'est un talk-show, expliqua Spencer. (Elle jeta un coup d'œil à Ali, mais celle-ci ne réagit pas.) Je suis la présentatrice, Ali et toi êtes mes invités. Je m'occupe de toi en premier.

Ali émit un ricanement sarcastique, et les joues de Spencer adoptèrent la même teinte rose vif que son T-shirt Ralph Lauren. Mais Ian ne releva pas.

— C'est bon pour moi.

Spencer s'assit bien droite sur le canapé, croisant ses jambes musclées à la façon d'une présentatrice télé. Saisissant le micro rose de la machine à karaoké d'Hanna, elle le porta à sa bouche.

— Bienvenue dans le « Spencer Hastings Show ». Aujourd'hui, ma première question...

— Demande-lui qui est son prof préféré à Rosewood, intervint Aria.

Les yeux bleus d'Ali pétillèrent.

— C'est plutôt une question pour toi, Aria. Tu devrais lui demander s'il veut se faire peloter par un de ses profs. Dans un parking désert, par exemple.

Aria en resta bouche bée. Hanna et Emily, qui se tenaient en retrait près de la console, échangèrent un regard perplexe.

— Toutes mes profs sont des thons, répondit lentement Ian, sans comprendre ce qui se passait.

— Ian, tu pourrais m'aider? appela Melissa depuis la cuisine, sur un ton légèrement irrité.

— Une seconde.

— Ian !

— J'en ai une. (Spencer coinça ses longs cheveux blonds derrière ses oreilles. Elle adorait que Ian s'intéresse davantage à elles qu'à Melissa.) Quel cadeau aimerais-tu recevoir pour ta remise de diplôme?

— Ian, répéta Melissa, les dents serrées. (Par la porte ouverte de la cuisine, Spencer jeta un coup d’œil à sa sœur. La lumière du frigo projetait une ombre sur son visage.) J’ai besoin d’aide.

— Facile, répondit Ian, ignorant sa petite amie. Je voudrais un cours de *base-jump*.

— C’est quoi, le *base-jump*? interrogea Aria.

— Ça consiste à sauter en parachute depuis le toit d’un immeuble, expliqua Ian.

Il commença à raconter une histoire sur Hunter Queenan, un de ses amis qui faisait du *base-jump*. Les filles se penchèrent en avant pour l’écouter. Aria braqua la caméra sur ses mâchoires qui semblaient taillées dans de la pierre. Un instant, son regard dériva vers Ali. Bien qu’assise à côté de Ian, celle-ci avait les yeux dans le vague. Peut-être s’ennuyait-elle. Elle devait avoir mieux à faire - des choses avec ses amies plus âgées, par exemple.

Aria jeta un coup d’œil au téléphone portable qu’Hanna avait lâché sur un des coussins du canapé, près de son bras. Que leur cachait Ali? Que mijotait-elle?

Vous n’avez pas envie de la tuer, parfois? La question de Spencer revint à l’esprit d’Aria tandis que Ian continuait à jacasser. Dans le fond, elle savait que toutes quatre éprouvaient la même chose : elles auraient préféré qu’Ali... disparaisse au lieu de les planter là et de continuer son chemin sans elles.

— D’après Hunter, c’est une sensation incroyable, conclut Ian. Il dit qu’il n’y a rien de plus fort au monde -pas même le sexe.

— Ian ! aboya Melissa.

— Ça a l’air génial, lança Spencer en jetant un coup d’œil à Ali, de l’autre côté de Ian. Pas vrai?

— Ouais. (Ali semblait somnolente, comme en transe.) Génial.

Le reste de la semaine était passé à toute vitesse entre les examens de fin d’année, la préparation de leurs futures soirées et une tension sans cesse grandissante. Puis, le soir de leur dernier jour de classe, Ali s’était volatilisée. Juste comme ça. Elle était avec ses amies, et l’instant d’après... elle n’était plus nulle part.

La police avait passé Rosewood au peigne fin. Les inspecteurs avaient interrogé les quatre filles séparément; ils leur avaient demandé si Ali se comportait de manière bizarre ou si quelque chose d’inhabituel s’était produit récemment. Spencer, Aria, Hanna et Emily avaient beaucoup réfléchi. La nuit de la disparition rentrait définitivement dans la catégorie « étrange » : d’abord, la séance d’hypnose, puis la sortie en trombe d’Ali après sa dispute avec Spencer au sujet des rideaux... Y avait-il eu d’autres moments du même genre ? Elles avaient bien pensé au soir où elles avaient tenté de lire les messages

d'Ali, mais après le départ de Ian et de Melissa, Ali était revenue sur Terre. Elles avaient fait un concours de danse et joué avec la machine à karaoké d'Hanna, oubliant complètement le mystérieux texto.

Ensuite, les flics leur avaient demandé si quelqu'un dans l'entourage proche d'Ali aurait pu lui vouloir du mal. Aria, Hanna et Emily avaient toutes pensé à la même chose : *Vous n'avez pas envie de la tuer, parfois?* Mais Spencer avait ricané. C'était juste des paroles en l'air.

— Personne ne voulait de mal à Ali, avait affirmé Emily, repoussant son inquiétude dans un coin de son esprit.

— Certainement pas, avait répondu Aria de son côté, détournant les yeux de l'inspecteur ventripotent assis près d'elle sur la balancelle du porche.

— Je ne crois pas, avait bredouillé Hanna en tripotant le bracelet de coton bleu pâle qu'Ali leur avait donné après l'accident de Jenna. Elle n'avait pas tant d'amis proches que ça. Juste nous. Et nous l'adorions.

Bien sûr, Spencer semblait en colère contre Ali. Mais dans le fond, ne l'étaient-elles pas toutes? Ali était parfaite : jolie, intelligente, sportive, dotée d'un charme irrésistible. Et elle les laissait tomber petit à petit. Peut-être la détestaient-elles à cause de ça. Mais ça ne signifiait pas qu'elles souhaitaient sa disparition.

Parfois, nous sommes aveugles aux choses. Y compris quand elles se trouvent juste sous notre nez.

1

LE DUR BOULOT DE SPENCER PORTE ENFIN SES FRUITS

Un lundi matin à six heures et demie, Spencer Hastings aurait dû dormir. Au lieu de ça, elle était assise dans la salle d'attente bleue et verte d'une psychologue, où elle se sentait comme un poisson prisonnier dans son bocal. Melissa avait pris place dans un fauteuil émeraude en face d'elle. Levant les yeux de son manuel de cours intitulé *Principes des marchés émergents* - elle faisait un troisième cycle de commerce à l'université de Pennsylvanie -, elle adressa un sourire maternel à sa cadette.

— Je me sens tellement plus claire dans ma tête depuis que je vois le Dr Evans, ronronna-t-elle. (Elle avait rendez-vous juste après Spencer.) Tu vas l'adorer. Elle est incroyable.

Bien sûr qu'elle est incroyable, songea méchamment Spencer. Melissa aurait trouvé incroyable toute personne prête à l'écouter parler une heure entière sans l'interrompre.

— Mais elle risque de te dire des choses que tu n'auras pas envie d'entendre, prévint sa sœur en refermant son livre. Ça ne te plaira pas forcément.

Spencer s'agita sur son siège.

— Je n'ai plus six ans. Je suis capable de supporter les critiques.

Melissa haussa imperceptiblement les sourcils. De toute évidence, elle n'en était pas convaincue.

Spencer se cacha derrière son magazine en se demandant une fois de plus ce qu'elle faisait là. Sa mère, Veronica Hastings, avait pris rendez-vous pour elle avec une psychologue - la psychologue de *Melissa* - après la découverte du corps de son ancienne amie Alison DiLaurentis et le suicide de Toby Cavanaugh. Spencer soupçonnait que cette séance visait également à clarifier la raison pour laquelle elle était sortie avec Wren, le petit ami de Melissa. Mais se confier à la psychologue de sa pire ennemie, n'était-ce pas comme se faire opérer par le chirurgien esthétique d'un boudin? Spencer craignait de ressortir de sa thérapie avec l'équivalent mental de deux seins hideusement asymétriques.

À cet instant, la porte du bureau s'ouvrit, et une petite femme blonde portant des lunettes à monture d'écaille, une tunique noire et un pantalon assorti passa la tête dehors.

— Spencer? appela-t-elle. Je suis le Dr Evans. Entrez.

Spencer obtempéra. La pièce était lumineuse, sobrement meublée, et Dieu merci, elle ne ressemblait nullement à la salle d'attente. Elle se composait d'un fauteuil de suédine grise et d'un divan en cuir noir. Sur le large bureau trônaient un téléphone, une pile de dossiers, une lampe chromée à pied articulé et un de ces jouets à balance représentant un oiseau en train de boire que M. Craft, le prof de biologie, affectionnait tant.

Le Dr Evans s'assit dans le fauteuil gris et fit signe à Spencer de prendre place sur le divan.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, Spencer, commença-t-elle quand la jeune fille fut confortablement installée.

Spencer plissa le nez et jeta un coup d'œil vers la salle d'attente.

— Par Melissa, j'imagine?

— Par votre mère, la détrompa le Dr Evans en ouvrant un carnet rouge à la première page. Elle dit que votre vie a été assez agitée ces derniers temps.

Spencer fixa la petite table qui se dressait au bout du divan. Dessus, il y avait une soucoupe remplie de bonbons, une boîte de Kleenex (évidemment...) et un de ces jeux de solitaire qui servent à mesurer le QI des gens - ceux où on enlève des billes du plateau en sautant par-dessus avec les autres billes, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une. Autrefois, il y avait un casse-tête de ce genre dans le salon des DiLaurentis ; Ali et Spencer en étaient venues à bout ensemble, ce qui signifiait qu'elles étaient toutes deux des génies.

— Je tiens le coup, marmonna Spencer. Je ne suis pas suicidaire ni rien.

— Une de vos amies proches - et une voisine, de surcroît -est décédée, insista doucement le Dr Evans. Ça doit être difficile à encaisser.

Spencer laissa aller sa tête contre le dossier du divan et leva les yeux. Le plafond était couvert de cloques, comme s'il avait de l'acné. Il fallait sans doute qu'elle parle à quelqu'un d'Ali, de Toby et des messages terrifiants qu'elle avait reçus, et ce n'était pas comme si elle pouvait en parler à sa famille. Ses anciennes amies l'évitaient depuis qu'elle leur avait appris que Toby connaissait la vérité au sujet de l'accident de sa demi-sœur, qu'il savait depuis le début qu'elles étaient responsables de la cécité de Jenna - un secret que Spencer avait caché à Emily, Hanna et Aria pendant trois longues années.

Mais trois semaines s'étaient écoulées depuis le suicide de Toby, et presque un mois depuis que les ouvriers avaient mis au jour le corps d'Ali. Si Spencer se remettait peu à peu, c'était essentiellement parce que « A » semblait s'être évanoui dans la nature. Elle n'avait pas reçu un seul message

depuis Foxy, le grand bal de charité de Rosewood.

Au début, le silence de « A » l'avait inquiétée - ce n'était peut-être que le calme avant la tempête. Puis le temps avait passé, et Spencer avait commencé à se détendre. Ses ongles manucurés avaient cessé de s'enfoncer dans ses paumes. Elle avait recommencé à dormir la lumière éteinte. Elle avait obtenu un A+ à son dernier contrôle d'algèbre et un A à son essai sur *La République* de Platon. Sa rupture avec Wren - le jeune homme l'avait plaquée pour Melissa, qui l'avait plaqué à son tour - ne lui faisait plus aussi mal, et ses parents avaient recommencé à la traiter normalement. Même la présence de Melissa, qui logeait chez eux pendant les travaux effectués dans sa maison de Philadelphie, lui était tolérable la plupart du temps.

Le cauchemar était peut-être terminé.

Spencer remua les orteils à l'intérieur de ses bottes en veau sable qui lui arrivaient sous le genou. Même si elle avait eu suffisamment confiance en le Dr Evans pour lui parler de « A », ça n'aurait pas servi à grand-chose, puisque « A » avait cessé de la harceler.

— C'est dur, convint-elle, mais Alison avait disparu depuis des années. J'avais eu le temps de m'y faire.

Avec un peu de chance, le Dr Evans réaliserait qu'elle n'avait rien à lui confié, et elle mettrait rapidement fin à leur séance.

La psychologue écrivit quelque chose dans son carnet. Spencer se demanda quoi.

— J'ai également entendu dire que votre sœur et vous vous étiez disputées à cause d'un garçon.

Spencer se hérissa. Elle imaginait bien la version que Melissa avait dû donner de la débâcle Wren : sans doute avait-elle raconté qu'elle avait surpris sa cadette en train de lécher de la Chantilly sur l'estomac nu du jeune homme dans son propre lit.

— Ce n'était rien de grave, marmonna Spencer.

Par-dessus ses lunettes, le Dr Evans lui jeta le même genre de regard que sa mère lorsqu'elle voulait lui faire comprendre qu'elle n'était pas dupe.

— Quand vous l'avez rencontré, il sortait avec votre sœur, n'est-ce pas ? Et vous avez commencé à le voir derrière son dos ?

Spencer serra les dents.

— Écoutez, je sais que je n'aurais pas dû. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse la leçon, d'accord ?

Le Dr Evans la fixa.

— Je ne vous fais pas la leçon. Peut-être... (Elle appuya un index sur sa joue.) Peut-être aviez-vous de bonnes raisons pour agir ainsi.

Spencer écarquilla les yeux. Avait-elle bien entendu? La psychologue venait-elle de suggérer qu'elle n'était pas cent pour cent fautive dans cette lamentable histoire? Finalement, cent soixante-quinze dollars de l'heure, ce n'était peut-être pas si cher payé pour une séance de thérapie.

— Vous arrive-t-il de passer du temps avec votre sœur? interrogea le Dr Evans.

Spencer tendit la main vers la soucoupe de bonbons et prit un Baiser de Hershey. Au lieu de déchirer le papier aluminium, elle le déroula et le lissa dans sa paume avant d'engloutir le chocolat.

— Jamais. Sauf quand on est avec nos parents. Et même dans ces cas-là, Melissa ne me parle pas vraiment. Tout ce qu'elle fait, c'est se vanter de sa réussite et discourir sur la couleur des murs de sa future maison. Vous savez que mes parents rénovent pour qu'elle s'y installe leur maison de Philadelphie uniquement parce qu'elle a décroché son diplôme universitaire, n'est-ce pas ?

— Oui. (Le Dr Evans étira ses bras, et deux gros bracelets en argent glissèrent jusqu'à son coude.) Je trouve ça fascinant.

Puis elle fit un clin d'œil à Spencer.

La jeune fille eut l'impression que son cœur allait exploser. Enfin quelqu'un qui ne s'intéressait pas aux mérites comparés du jute et du sisal !

Elles parlèrent encore un moment. Spencer commençait vraiment à apprécier leur conversation quand le Dr Evans désigna les horloges difformes à la Salvador Dali accrochées au-dessus de son bureau pour indiquer que la séance touchait à sa fin.

Spencer lui dit au revoir et sortit en se frottant la tête, comme si la psychologue lui avait ouvert le crâne pour trifouiller à l'intérieur. Ça n'avait pas été aussi douloureux qu'elle le craignait.

Elle referma la porte du bureau et se retourna. A sa grande surprise, elle découvrit sa mère assise dans un fauteuil vert pâle près de Melissa, en train de lire un magazine.

— Maman. (Spencer fronça les sourcils.) Que fais-tu ici?

Veronica Hastings semblait arriver tout droit de l'écurie familiale. Elle portait un T-shirt blanc Petit Bateau, un jean slim et ses vieilles bottes d'équitation. Elle avait même des brins de paille dans les cheveux.

— J'avais quelque chose à t'annoncer, répondit-elle gravement.

L'estomac de Spencer se noua. Quelqu'un était mort. L'assassin d'Ali avait de nouveau frappé. Ou «A» était de retour. *Pitié, pas ça*, songea-t-elle.

— Je viens de recevoir un appel de M. McAdam, lança Mme Hastings en se levant. (M. McAdam était le professeur d'économie de Spencer.) Il voulait me parler d'un essai que tu as rédigé pour son cours il y a quelques semaines.

(Elle fit un pas en avant, et l'odeur de son Chanel N° 5 chatouilla le nez de Spencer.) Il veut le nommer pour l'Orchidée d'or.

Spencer eut un mouvement de recul.

— L'Orchidée d'or?

L'Orchidée d'or était le concours d'essais le plus prestigieux du pays, l'équivalent lycéen d'un oscar. Si elle gagnait, *People* et le *Time* feraient un article sur elle. Yale, Harvard et Stanford la supplieraient de s'inscrire chez eux. Spencer avait suivi la carrière des lauréats précédents comme d'autres adolescentes suivaient celle de Britney Spears. La gagnante de 1998 était désormais rédactrice en chef d'un célèbre magazine de mode. Et le gagnant de 1994 était devenu sénateur à vingt-huit ans.

— Absolument, acquiesça Mme Hastings avec un sourire éblouissant.

— Oh, mon Dieu.

Spencer sentit la tête lui tourner. Pas d'excitation, mais d'angoisse. Les essais qu'elle avait rendus à M. McAdam quelques semaines plus tôt n'étaient pas les siens - c'étaient ceux de Melissa. Elle était pressée de rejoindre Wren, et « A » lui avait suggéré d'« emprunter » les vieux devoirs de sa sœur. Tant de choses s'étaient passées depuis que ça lui était complètement sorti de la tête.

Spencer frémit. M. McAdam - ou Carlo Tentacules, comme tout le monde l'appelait - adorait Melissa du temps où elle était son élève. Comment avait-il pu ne pas se rappeler de ses essais, surtout s'ils étaient aussi bons ?

Mme Hastings saisit le bras de Spencer, qui sursauta - sa mère avait toujours les mains glacées.

— Nous sommes si fiers de toi, Spence !

Spencer ne contrôlait plus les muscles de sa bouche. Elle devait tout avouer avant de se noyer dans son mensonge.

— Maman, je ne peux pas...

Mais Mme Hastings ne l'écoutait pas.

— J'ai déjà appelé Jordana au *Philadelphia Sentinel*. Tu te souviens de Jordana? Elle prenait des leçons d'équitation chez nous. Bref, elle était ravie. Personne de la région n'avait encore été nommé. Elle veut écrire un article sur toi!

Spencer cligna des yeux. Tout le monde lisait le *Philadelphia Sentinel*.

— Nous avons déjà pris rendez-vous pour l'interview et la séance photo, poursuivit Mme Hastings en saisissant son énorme besace Tod's couleur safran et en faisant tinter ses clés de voiture. Ce sera mercredi avant les cours. Ils viendront avec un styliste, et je suis sûre qu'Uri se déplacera pour te faire un brushing.

Spencer n'osait pas regarder sa mère en face. Elle baissa les yeux vers la table basse, sur laquelle reposaient un assortiment de *New Yorker* et *d'Economist*, ainsi qu'un recueil de contes de fées en équilibre précaire sur une boîte de Lego. Elle ne pouvait pas dire à sa mère qu'elle avait volé l'essai de Melissa - pas maintenant. De toute façon, ce n'était pas comme si elle allait gagner l'Orchidée d'or. Chaque année, des centaines d'élèves issus des meilleurs lycées du pays étaient nominés. Elle ne franchirait probablement même pas la première sélection.

— Super, balbutia-t-elle.

Sa mère sortit d'un pas guilleret. Spencer s'attarda dans la salle d'attente, hypnotisée par le loup qui ornait la couverture du recueil de contes de fées. Elle avait eu le même livre quand elle était petite. Vêtu d'une chemise de nuit et coiffé d'un bonnet à pompon, le loup fixait un Petit Chaperon rouge blond et naïf en grimaçant de toutes ses dents. Autrefois, il lui donnait des cauchemars.

Melissa se racla la gorge. Spencer leva les yeux.

— Félicitations, lança sa sœur sur un ton égal. L'Orchidée d'or... C'est énorme.

— Merci, répondit Spencer.

Melissa la fixait avec une expression étrangement familière. Et soudain, Spencer réalisa : c'était celle du grand méchant loup.

2

ENCORE UNE JOURNÉE SEXUELLEMENT CHARGÉE EN COURS D'ANGLAIS RENFORCÉ

Le lundi matin, Aria Montgomery était assise en cours d'anglais renforcé quand elle sentit, par la fenêtre ouverte, l'air du dehors se charger d'une odeur de pluie. Le système audio grésilla, et tous les élèves levèrent la tête vers le petit haut-parleur fixé au plafond.

— Bonjour tout le monde ! Ici Spencer Hastings, la vice-présidente des élèves de 1^{re}. (La voix de Spencer était claire et pleine d'assurance, comme si elle avait suivi des cours d'annonces au micro.) Je voulais juste vous rappeler que les Requins-Marteaux de l'Externat de Rosewood nageront demain contre les Anguilles de l'Académie Drury. C'est la plus grosse rencontre de la saison, alors, faisons preuve d'esprit d'équipe et allons tous les encourager !

Certains élèves ricanèrent. Aria frissonna, mal à l'aise. Malgré tout ce qui s'était passé - le meurtre d'Alison, le suicide de Toby, les messages de « A » -, Spencer dirigeait quasiment toutes les associations du bahut. Mais Aria trouvait que son indéfectible enthousiasme sonnait faux. Elle avait vu un côté de Spencer dont les autres ignoraient tout. Depuis le début, Spencer savait qu'Ali avait menacé Toby Cavanaugh pour lui faire garder le secret sur les circonstances de l'accident de Jenna. Aria ne lui pardonnait pas d'avoir caché une information potentiellement aussi dangereuse au reste de leur petite bande.

— Retour au cours, s'il vous plaît, appela Ezra Fitz, le professeur d'anglais renforcé. (Il se remit à écrire au tableau, rédigeant le titre *La Lettre écarlate* de sa belle écriture anguleuse avant de le souligner quatre fois.) Dans le chef-d'œuvre de Nathaniel Hawthorne, Hester Prynne trompe son mari. Pour la punir, sa communauté la condamne à porter sur sa poitrine le gros A rouge dénonçant l'« adultère ». (Se détournant du tableau, M. Fitz remonta ses lunettes à monture carrée sur son nez.) Quelqu'un peut-il me citer d'autres histoires ayant pour thème la disgrâce - mettant en scène des gens ridiculisés ou rejetés à cause d'une faute qu'ils ont commise ?

Noel Kahn leva la main, et sa Rolex au bracelet en acier glissa le long de son poignet.

— L'épisode de « The Real World » où les candidats ont voté pour que la cinglée soit exclue?

Le reste de la classe éclata de rire. M. Fitz eut l'air perplexe.

— C'est censé être un cours d'anglais renforcé, protesta-t-il. (Il se tourna vers la rangée d'Aria.) Aria, une idée?

La jeune fille réfléchit. Sa propre vie aurait fait un excellent exemple. Six semaines plus tôt, sa famille vivait harmonieusement en Islande, Alison n'était pas officiellement morte, et Aria n'avait jamais entendu parler de « A ». Le retour des Montgomery aux États-Unis avait marqué le début d'une série d'événements tragiques. D'abord, le corps d'Ali avait été découvert sous une dalle de béton dans le jardin de son ancienne maison. Puis « A » avait révélé le pire secret des Montgomery : Byron, le père d'Aria, avait trompé Ella, sa mère, avec une de ses étudiantes nommée Meredith. Très affectée par la nouvelle, Ella avait jeté Byron dehors. S'apercevoir qu'Aria était au courant depuis trois ans ne l'avait pas beaucoup aidée à surmonter le choc. Depuis, les relations mère-fille n'étaient pas exactement au beau fixe.

Bien sûr, ça aurait pu être pire. Aria n'avait pas reçu de messages de « A » depuis trois semaines. Et même si Byron avait emménagé avec Meredith, Ella parlait de nouveau à sa fille. Rosewood n'avait pas encore été envahi par les extraterrestres - mais après toutes les bizarreries des deux derniers mois, Aria n'aurait pas été surprise de voir les petits hommes verts débarquer en force.

— Aria? insista M. Fitz. Une idée?

Mason Byers vola au secours d'Aria.

— Adam et Eve, avec le coup du serpent? suggéra-t-il.

— Très bien, acquiesça distraitement M. Fitz.

Il continua à fixer Aria une seconde avant de détourner les yeux. La jeune fille sentit une bouffée de chaleur l'envahir. Elle avait rencontré M. Fitz - Ezra - au Snookers, un bar étudiant, avant de savoir qu'il serait son professeur d'anglais. Ils étaient sortis ensemble brièvement, puis Ezra avait rompu. Peu de temps après, Aria avait appris qu'il avait une copine à New York. Pourtant, elle ne lui en voulait pas. Tout se passait bien avec son nouveau petit ami, Sean Ackard, un type adorable - et canon de surcroît, ce qui ne gâchait rien.

Et puis, Ezra était le meilleur prof d'anglais qu'Aria ait jamais eu. Depuis la reprise des cours, il leur avait donné quatre romans géniaux à lire, et il avait mis en scène une satire basée sur *Le Bac à sable* d'Edward Albee. Bientôt, la classe allait faire un remake de *Médée* - la pièce grecque dans laquelle une mère assassine ses enfants - dans le style *Desperate Housewives*. Ezra voulait que ses élèves pensent de manière non conventionnelle, et s'écartent des sentiers battus, c'était justement la spécialité d'Aria. Du coup, son camarade Noel Kahn avait cessé de l'appeler « la Finlandaise » et lui avait collé un

nouveau surnom beaucoup moins flatteur : « Lèche-cul ». Mais c'était bon d'être de nouveau excitée par les cours, et parfois, Aria oubliait presque que sa relation avec Ezra avait été aussi compliquée.

Du moins, jusqu'à ce que le jeune homme lui lance un sourire en coin. Alors, elle ne pouvait s'empêcher de fondre - un tout petit peu.

Hanna Marin, qui était assise juste devant elle, leva la main.

— j'en ai une. Ça parle de deux filles qui sont les meilleures amies du monde, mais tout à coup, l'une d'elles vire maléfique et pique le petit ami de l'autre.

Ezra se gratta la tête.

— Il ne me semble pas avoir lu ce livre.

Aria serra les poings. Elle voyait très bien où Hanna voulait en venir.

— Pour la dernière fois, Hanna, je ne t'ai pas piqué Sean! Vous aviez déjà rompu !

Les autres élèves éclatèrent de rire. Les épaules d'Hanna se raidirent.

— Je te trouve bien égocentrique, murmura-t-elle sans se retourner. Qui a dit que je parlais de toi?

Mais Aria savait bien que c'était le cas. À son retour d'Islande, elle avait été stupéfaite de découvrir que la Hanna boulotte et maladroite de jadis était devenue une déesse de minceur et de beauté, habillée par de grands créateurs de la tête aux pieds. Apparemment, Hanna avait obtenu tout ce qu'elle désirait : elle régnait sur l'Externat de Rosewood avec Mona Vanderwaal, sa nouvelle meilleure amie - une ex-ringarde métamorphosée, comme elle -, et elle sortait avec Sean Ackard, le garçon pour qui elle craquait depuis la 6^e. Aria n'était sortie avec Sean qu'après avoir entendu

Hanna dire qu'elle venait de le plaquer. Mais elle n'avait pas tardé à découvrir que c'était l'inverse.

Aria avait espéré que ses anciennes amies et elle reformeraient les rangs, surtout après avoir reçu tous ces messages de « A ». Mais elles ne se parlaient même plus. C'était comme pendant la période d'angoisse qui avait suivi la disparition d'Ali, trois ans plus tôt. Aria n'avait même pas raconté aux autres ce que « A » avait fait à sa famille. Emily Fields était la seule avec qui elle s'entendait encore bien, mais chaque fois qu'elle tentait d'avoir une conversation avec elle, Emily se bornait à ressasser son sentiment de culpabilité suite au suicide de Toby.

— Bref, dit Ezra en posant des piles de *La Lettre écarlate* sur le premier pupitre de chaque rangée pour que les élèves les fassent circuler. Je veux que vous lisiez les chapitres un à cinq cette semaine, et que d'ici vendredi, vous me rendiez un essai de trois pages sur les thèmes développés. D'accord?

Toute la classe protesta à voix basse. Aria glissa un exemplaire du roman dans sa besace en peau de yack. Hanna se pencha pour ramasser son sac. Aria posa une main sur son bras mince et pâle.

— Écoute, je suis désolée. Vraiment.

Hanna se dégagea vivement et, les lèvres pincées, fourra *La Lettre écarlate* dans son sac sans un mot. Comme le livre n'arrêtait pas de se coincer, elle poussa un grognement de frustration.

Le haut-parleur diffusa un petit air de musique classique, signalant la fin du cours. Hanna bondit sur ses pieds comme si sa chaise était en feu. Aria se leva plus lentement, et rangea son stylo et son carnet de notes dans sa besace avant de se diriger vers la porte.

— Aria?

Elle pivota. Ezra était appuyé contre son bureau en chêne, son cartable en cuir camel pressé contre sa hanche.

— Tout va bien? lui demanda-t-il.

— Désolée pour tout à l'heure, grimaça Aria. Hanna et moi avons eu un petit différend. Ça ne se reproduira pas.

— Pas de problème. (Ezra baissa son mug de thé.) Et le reste, ça va aussi ?

Aria se mordit la lèvre et envisagea de lui raconter ses déboires familiaux. Mais pour ce qu'elle en savait, Ezra était aussi méprisable que son père. S'il avait vraiment une petite amie à New York, il l'avait trompée en sortant avec Aria.

— Tout va bien, répondit la jeune fille au bout d'un moment.

— Tant mieux. Tu fais du très bon boulot, la félicita Ezra.

Il sourit, découvrant ses deux dents du bas qui se chevauchaient légèrement - un détail qu'Aria avait toujours trouvé craquant chez lui.

— Oui, ce cours me plaît, répliqua Aria en faisant un pas vers la porte.

Mais elle trébucha sur les talons vertigineux de ses bottes à semelles compensées et alla heurter le bureau. Ezra la rattrapa par la taille et l'aïda à se redresser - tout contre lui. Son corps était chaud, et il sentait bon : un mélange de piment, de cigarettes et de vieux livres. Aria s'écarta rapidement de lui.

— Ça va? s'inquiéta Ezra.

— Oui, oui, répondit la jeune fille en s'affairant à rajuster son blazer. Désolée.

— Il n'y a pas de mal, lui assura Ezra en fourrant les mains dans les poches de sa veste. Bon, ben... À plus.

— Oui, à plus.

Aria sortit de la salle, le souffle court. Elle se faisait peut-être des idées, mais elle avait eu l'impression qu'Ezra la serrait contre lui une seconde de plus que nécessaire. Et elle était certaine d'avoir aimé ça.

UNE MAUVAISE PUBLICITÉ, ÇA N'EXISTE PAS

Hanna Marin et sa meilleure amie Mona Vanderwaal passaient leur heure de permanence du lundi après-midi au Steam, le café de l'Externat de Rosewood. Assise dans le box du coin, elles s'adonnaient à leur spécialité : se moquer des gens moins fabuleux qu'elles.

Mona piqua la main d'Hanna avec une extrémité de son biscuit au chocolat. Elle considérait la nourriture comme un accessoire plutôt que comme une chose à consommer.

— Jennifer Feldman a de sacrées bûches, pas vrai?

— Pauvre fille, grimaça Hanna, faussement compatissante.

« Bûches », c'était le nom que Mona donnait aux jambes en poteaux, celles qui ressemblaient à des troncs d'arbres avec leurs articulations épaisses.

— Et ses pieds ressemblent à des saucisses prêtes à éclater dans ces chaussures, ajouta Mona.

Hanna ricana en regardant Jennifer, qui appartenait à l'équipe de natation, fixer au mur une affiche sur laquelle était écrit : rencontre de natation demain ! les requins-marteaux de rosewood contre les anguilles de drury ! Ses chevilles étaient vraiment affreuses.

— Voilà ce qui arrive aux filles qui s'obstinent à porter des Louboutin alors qu'elles n'ont pas les jambes pour, soupira Hanna.

De toute évidence, c'était pour des sylphides dans son genre et dans celui de Mona que Christian Louboutin concevait ses chaussures.

Mona but une grosse gorgée de son americano et sortit son agenda Gucci de son sac Botkier aubergine. Hanna acquiesça. Elles avaient mieux à faire que de critiquer les autres aujourd'hui, notamment, organiser non pas une mais deux soirées : une pour elles deux, et une pour toute l'élite de l'Externat.

— Commençons par le commencement. (Mona déboucha son stylo.) Notre *Amiversaire*. Qu'est-ce qu'on fait ce soir? Shopping? Massage? Resto?

— Les trois, évidemment, répliqua Hanna. Il faut absolument qu'on passe chez Otter.

Otter était la nouvelle boutique chic du centre commercial King James.

— *J'adore Otter!* s'exclama Mona.

— Où veux-tu dîner? interrogea Hanna.

— Chez Rive Gauche, bien sûr, répondit-elle assez fort pour qu'on l'entende par-dessus le ronronnement de la machine à café.

— Tu as raison. Ils nous serviront du vin sans faire d'histoire, approuva Hanna.

— Tu veux qu'on invite des garçons? (Les yeux bleus de Mona pétillèrent.) Eric Kahn n'arrête pas de m'appeler. Noel voudrait peut-être t'accompagner?

Hanna se rembrunit. Bien que mignon, incroyablement riche et membre du clan ultra-sexy des frères Kahn, Noel n'était pas vraiment son type.

— Pas de garçons, décida-t-elle. Mais c'est cool, pour Eric.

— Ça va être un fabuleux *Amiversaire*, se réjouit Mona avec un sourire si large qu'il fit apparaître ses fossettes. Je n'arrive pas à croire que c'est déjà notre troisième!

Hanna sourit aussi. Leur *Amiversaire* commémorait le jour où les deux filles avaient, pour la première fois, parlé au téléphone pendant trois heures et demie - le signe évident qu'elles étaient amies. Même si elles se connaissaient depuis la maternelle, elles n'avaient jamais vraiment discuté avant les auditions pour l'équipe des pom-pom girls, quelques semaines avant leur entrée en 4^e. À ce moment-là, Ali avait disparu depuis deux mois déjà et les anciennes amies d'Hanna étaient devenues extrêmement distantes, aussi Hanna avait-elle décidé de donner une chance à Mona.

Elle avait eu raison : Mona était drôle, sarcastique et, malgré son penchant pour les sacs à dos en forme d'animaux et les trottinettes Razor, en secret, elle dévorait *Vogue* et *Teen Vogue* aussi religieusement qu'Hanna. Très vite, les deux adolescentes avaient décidé d'être amies et de devenir les filles les plus populaires du bahut. Et le plus beau, c'est qu'elles y étaient arrivées.

Mona tourna une page de son carnet et annonça :

— Maintenant, on passe au gros morceau. Mes dix-sept ans, chantonna-t-elle, sur l'air de *My Super Sweet Sixteen*.

— Ça va être d'enfer, s'extasia Hanna.

L'anniversaire de Mona tombait le samedi suivant, et les détails de la fête étaient déjà presque tous réglés. Ça se passerait au planétarium de Hollis, où il y avait des télescopes dans chaque pièce - toilettes compris. Mona avait engagé un DJ, un traiteur, un professeur de trapèze (pour que les invités puissent se balancer au-dessus de la piste de danse) ainsi qu'un cameraman, qui filmerait la soirée et la projetterait simultanément sur un écran Jumbotron.

Sur ses invitations, elle avait bien précisé « tenue de soirée exigée ». Si quelqu'un se pointait en jean ou en jogging Juicy Couture, les vigiles le refouleraient poliment.

— Je me disais..., commença Mona, fourrant une serviette en papier dans son gobelet de café vide. Je sais que je m'y prends un peu au dernier moment, mais j'ai décidé d'avoir une cour.

— Une cour? répéta Hanna en haussant un sourcil parfaitement épilé.

— Ça te fera une excuse pour acheter cette robe Zac Posen devant laquelle tu n'arrêtes pas de baver chez Saks, grimaça Mona. Ton essayage est demain. On portera des diadèmes, et on forcera les garçons à faire la révérence avant de s'adresser à nous.

Hanna réprima un gloussement.

— Dis-moi qu'on ne va pas faire une chorégraphie pour ouvrir le bal.

Mona et elle avaient appartenu à la cour de la soirée de Julia Rubinstein l'année précédente, et Julia leur avait fait exécuter une chorégraphie avec tout un tas de mannequins hommes de quatrième zone. Le partenaire d'Hanna sentait l'ail, et il n'avait pas mis plus de deux minutes à lui demander si elle voulait le rejoindre dans les vestiaires. Hanna avait passé le reste de la soirée à le fuir.

Mona s'esclaffa en émiettant son biscuit au chocolat.

— Tu crois vraiment que je ferais un truc aussi ringard?

— Bien sûr que non. (Hanna posa son menton dans ses mains.) Donc, je suis la seule fille de la cour, c'est ça?

Mona leva les yeux au ciel.

— Évidemment.

Hanna haussa les épaules.

— De toute façon, je ne vois vraiment pas qui d'autre tu pourrais choisir.

— Il faut juste qu'on te trouve un cavalier.

L'air pensif, Mona porta un minuscule morceau de biscuit à sa bouche.

— Je ne veux pas y aller avec quelqu'un de l'Externat, rétorqua aussitôt Hanna. Je vais peut-être demander à un garçon de Hollis de m'accompagner. Ou plusieurs. (Ses yeux s'éclairèrent.) Je pourrais me faire transporter toute la nuit par un harem d'esclaves mâles, comme Cléopâtre.

Mona lui tapa dans la main.

— Ça, c'est ma copine, la félicita-t-elle.

Hanna mâchouilla l'extrémité de sa paille.

— Je me demande si Sean viendra.

— Aucune idée. (Mona haussa un sourcil.) Tu n'es plus accro à lui, au moins ?

— Bien sûr que non.

Hanna repoussa ses cheveux auburn par-dessus son épaule. L'amertume la submergeait encore chaque fois qu'elle pensait à la façon dont Sean l'avait plaquée pour cette grande asperge d'Aria Montgomery, qui se croyait géniale parce qu'elle assurait en anglais et qu'elle avait vécu en Europe. Mais elle tentait de l'ignorer. Si quelqu'un avait perdu quelque chose dans cette histoire, c'était bien lui. À présent qu'Hanna était redevenue disponible, son BlackBerry ne cessait de biper, signalant l'arrivée d'une nouvelle demande de rencard toutes les quatre ou cinq minutes.

— Tant mieux, se réjouit Mona. Parce que tu es beaucoup trop bien pour lui.

— Je sais, acquiesça Hanna.

Et de nouveau, les filles se tapèrent dans la main. Hanna se laissa aller dans sa chaise, envahie un sentiment de bien-être. Elle avait du mal à croire que les choses aient été tendues entre Mona et elle un mois plus tôt - parce que Mona craignait qu'elle ne la laisse tomber pour redevenir amie avec Aria, Emily et Spencer. Incroyable, non ?

D'accord, à l'époque, Hanna cachait des tas de choses à Mona. Mais depuis, elle lui avait presque tout raconté : ses purges occasionnelles, ses problèmes avec son père, ses deux arrestations, comment elle s'était déshabillée devant Sean à la soirée de Noël Kahn et comment le jeune homme l'avait repoussée. Craignant que Mona ne la rejette à son tour, elle avait minimisé la gravité des faits. Mais Mona n'avait pas bronché, et elle s'était contentée de dire que même les divas avaient parfois des passages à vide.

Du coup, Hanna avait décidé qu'elle dramatisait pour rien. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire si elle ne sortait plus avec Sean ? Si elle n'avait pas parlé à son père depuis Foxy ? Si elle continuait à faire du bénévolat dans la clinique de M. Ackard pour compenser les dégâts causés à sa voiture ? Si ses deux pires ennemies, Naomi Zeigler et Riley Wolfe, connaissaient son problème de boulimie et faisaient circuler des rumeurs sur elle dans tout le lycée ? Elle était toujours amie avec Mona, et « A » avait cessé de la harceler.

Les autres élèves commencèrent à sortir du café, signe que l'heure de permanence était sur le point de s'achever. Comme Mona et Hanna se dirigeaient vers la porte en roulant des hanches, Hanna réalisa qu'elles approchaient de Naomi et de Riley, qui étaient planquées derrière la gigantesque machine à *frappuccino*. Elle serra les dents et leva le menton.

— Beuaaaaah, lança Naomi alors qu'Hanna passait devant elle.

— Yeuuuurk, ajouta Riley.

— Ne les écoute pas, Han, dit Mona d'une voix forte. Elles sont jalouses parce que, contrairement à elles, tu arrives à rentrer dans les jeans Rich & Skinny d'Otter.

— C'est pas grave, lâcha Hanna sur un ton désinvolte. Moi, au moins, je n'ai pas les mamelons qui partent dans le mauvais sens.

Naomi pinça les lèvres.

— C'était à cause de mon soutien-gorge, grinça-t-elle.

Hanna avait vu la poitrine de Naomi la semaine précédente, pendant qu'elles se changeaient pour le cours de gym. Et il lui avait semblé que le bout de ses seins était plat, voire que ses tétons pointaient vers l'intérieur. Bien sûr, c'était peut-être dû au soutien-gorge bizarre que Naomi portait ce jour-là - mais à la guerre comme en amour, tous les coups sont permis.

Par-dessus son épaule, Hanna jeta un regard hautain à Naomi et à Riley. Elle se sentait comme une reine snobant deux vulgaires manantes. Et elle fut ravie de voir que Mona leur lançait le même regard. Après tout, c'était à ça que servaient les amies, non?

PAS ÉTONNANT QUE LA MÈRE D'EMILY SOIT SI SÉVÈRE

Emily Fields n'avait jamais entraîné la veille d'une rencontre, aussi rentra-t-elle directement chez elle après les cours. En pénétrant dans la cuisine, elle fut accueillie par trois objets posés sur le plan de travail central : deux draps de bain bleus tout neufs - un pour elle, un pour sa sœur Carolyn - et un livre de poche intitulé *Trop injuste : que faire quand vous venez de perdre votre petit ami*. Un Post-It était collé sur la couverture : « Emily, j'ai pensé que ça pourrait t'être utile. Je serai de retour vers dix-huit heures. Maman ».

Emily feuilleta distraitement l'ouvrage. Peu de temps après la découverte du corps d'Alison, sa mère avait commencé à lui faire de petits cadeaux pour lui remonter le moral : un bouquin appelé *1001 choses qui donnent le sourire*, une maxi-boîte de crayons de couleur Prismacolor, un morse en peluche (parce que Emily était obsédée par les morses quand elle était petite)... Mais après le suicide de Toby, elle s'était mise à lui acheter un tas de manuels de développement personnel. Elle semblait penser que la mort de Toby avait frappé Emily plus durement que celle d'Ali, sans doute parce qu'elle croyait que sa fille sortait avec le jeune homme.

Emily se laissa tomber sur une des chaises blanches de la cuisine et ferma les yeux. Même si Toby n'avait pas été son petit ami, son souvenir la hantait. Chaque soir, quand elle se regardait dans le miroir en se brossant les dents, il lui semblait voir le jeune homme debout derrière elle. Elle ne cessait de se repasser le film de la soirée funeste où Toby l'avait emmenée à Foxy. Quand elle lui avait avoué qu'elle était amoureuse d'Alison, Toby avait admis qu'il se réjouissait de la mort de l'adolescente. Emily en avait aussitôt déduit qu'il l'avait tuée, et elle avait menacé d'appeler la police. Le temps qu'elle réalise son erreur, il était trop tard.

Pendant quelques secondes, Emily écouta les petits bruits de la maison vide. Puis elle se leva, saisit le téléphone sans fil posé sur le comptoir et composa un numéro. Maya décrocha à la première sonnerie.

— Carolyn est chez Topher, chuchota Emily, et ma mère à une réunion de l'association parents-élèves. On a une heure entière devant nous.

— Même endroit que d'habitude? chuchota Maya.

— Oui.

— J'y serai dans six minutes. Chronomètre-moi.

Emily se faufila par la porte de derrière, traversa l'immense pelouse humide en courant et s'enfonça dans les bois qui conduisaient à la petite crique où Maya et elle se voyaient en cachette. Au bord de l'eau se dressait une grosse pierre plate, idéale pour deux personnes. Emily et Maya avaient découvert cet endroit deux semaines plus tôt, et elles s'y retrouvaient le plus souvent possible.

Cinq minutes et quarante-cinq secondes plus tard, Maya émergea entre les arbres. Comme d'habitude, elle était adorable avec son T-shirt blanc tout simple, sa minijupe rose pâle et ses baskets Puma en daim rouge. Bien qu'on soit déjà en octobre, il faisait encore vingt-cinq degrés. Maya avait relevé ses cheveux, dévoilant les contours de son visage à la peau caramel lumineuse.

— Coucou! lança-t-elle, légèrement essoufflée. Alors, j'ai mis moins de six minutes ?

— Tout juste, la taquina Emily.

Les deux filles se laissèrent tomber sur le rocher.

Pendant quelques instants, elles ne dirent rien. Tout était calme dans les bois. Emily essaya de ne pas penser à la fois où elle était tombée sur Toby ici même, quelques semaines auparavant. Au lieu de ça, elle se concentra sur l'eau qui scintillait sur les cailloux, sur la cime des arbres qui virait à l'orangé. Elle avait une superstition à propos du gros chêne qu'elle apercevait à la limite de son jardin : si ses feuilles devenaient jaunes en automne, l'année scolaire serait bonne pour elle; si elles devenaient rouges, l'année serait mauvaise. Mais cette année, les feuilles étaient orange - qu'est-ce que ça signifiait? Que l'année allait être couci-couça? Pour Emily, le monde était plein de signes. Il suffisait de savoir les déchiffrer.

— Tu m'as manqué, lui chuchota Maya. Je ne t'ai pas vue au lycée aujourd'hui.

Emily frissonna comme les lèvres de Maya effleuraient le lobe de son oreille. Elle se rapprocha légèrement de son amie.

— Je sais. Je n'ai pas arrêté de te chercher.

— Tu as survécu à ton TP de bio? interrogea Maya en attrapant le petit doigt d'Emily avec le sien.

— Mmmh. Et toi, comment s'est passé ton contrôle d'histoire? demanda Emily en faisant remonter sa main le long du bras de Maya.

Son amie fronça le nez et secoua la tête. Emily lui déposa un petit baiser sur les lèvres.

— Et comme ça, ça va mieux?

— Pour que ça aille mieux, il va falloir me consoler un peu plus sérieusement que ça, ronronna Maya en la fixant de ses yeux verts pareils à ceux d'un chat.

Et elle tendit les bras à Emily.

Les deux filles avaient décidé de se donner une chance. Chaque fois qu'elles pourraient, elles se retrouveraient pour passer du temps ensemble, bavarder, s'enlacer et s'embrasser. Emily avait bien essayé de rayer Maya de sa vie, mais sans succès. Maya était géniale, rien à voir avec son ex-petit copain, Ben - ni aucun des garçons avec lesquels Emily était sortie. Près de Maya, elle se sentait bien. Elles n'étaient pas uniquement un couple, elles étaient aussi amies. Ça aurait toujours dû être comme ça.

Quand les deux filles se séparèrent, Maya ôta une de ses baskets et trempa ses orteils dans l'eau.

— On a réaménagé dans la maison hier, annonça-t-elle.

Emily retint son souffle. Après la découverte du corps d'Ali dans le jardin des Saint-Germain, ceux-ci étaient partis s'installer à l'hôtel pour échapper aux journalistes.

— Ce n'est pas trop bizarre?

Maya haussa les épaules.

— Ça peut aller. Sauf que... Apparemment, il y a un rôdeur dans le quartier.

— Quoi?

— Oui. Une voisine en parlait à ma mère ce matin. Quelqu'un passe son temps à se planquer dans les jardins et à regarder par les fenêtres.

L'estomac d'Emily se noua. Ça aussi, ça lui rappelait Toby. En 6^e, Toby était le gamin inquiétant qui espionnait tous ses voisins, et plus particulièrement Ali.

— C'est qui? Un garçon, une fille?

Maya secoua la tête.

— Aucune idée. (Elle avança la lèvre inférieure et souffla vers le haut, soulevant quelques mèches de cheveux frisés.) Je te jure, Rosewood est la ville la plus étrange de toute la Terre.

— La Californie doit te manquer, dit Emily en regardant des oiseaux s'envoler depuis la branche d'un chêne voisin.

— En fait, non, pas du tout. (Maya toucha le poignet de son amie.) Il n'y avait pas d'Emily Fields en Californie.

Emily se pencha en avant et embrassa doucement Maya sur la bouche. Leur baiser se prolongea cinq bonnes secondes. Puis Emily embrassa le lobe

de l'oreille de Maya. Maya embrassa la lèvre inférieure d'Emily. Elles s'écartèrent et se sourirent, le soleil qui filtrait à travers le feuillage dessinait des motifs sur leurs joues. Maya embrassa le nez d'Emily, puis ses tempes, puis son cou. Emily ferma les yeux, et Maya lui embrassa les paupières. Elle prit une profonde inspiration. De ses doigts délicats, Maya lui caressa la mâchoire, et elle eut l'impression qu'un million de papillons battaient des ailes contre sa peau. Elle avait beau essayer de se convaincre que ce qu'elle faisait avec Maya était mal, c'était la seule chose qui la faisait se sentir bien.

Maya s'écarta.

— J'ai une proposition à te faire.

Emily grimaça.

— Une proposition, wouah. Ça a l'air sérieux.

Maya rentra les mains dans ses manches.

— Et si on avait une relation un peu plus ouverte ?

— Ouverte ? répéta Emily sans comprendre.

— Oui. (Maya fit courir un doigt le long du bras d'Emily, lui donnant la chair de poule. Elle sentait le chewing-gum à la banane, une odeur qui faisait fondre Emily.) On pourrait se voir chez toi. Se montrer ensemble à l'école. Je sais que tu n'es pas prête à sortir du placard, mais c'est dur de ne se voir que sur ce rocher. Comment on fera cet hiver ?

— On viendra en parka et en après-ski, tenta de plaisanter Emily.

— Je suis sérieuse, protesta Maya.

Emily regarda les branches s'entrechoquer sous une rafale de vent. Tout à coup, elle perçut une odeur de feuilles brûlées. Elle ne pouvait pas inviter Maya chez elle parce que sa mère lui avait plus ou moins interdit de la fréquenter - sans doute pour des raisons racistes. Mais elle n'allait certainement pas l'avouer à Maya.

Et pour ce qui était de sortir du placard... Non. Emily ferma les yeux et repensa à la photo que « A » lui avait envoyée quelques semaines plus tôt - celle qui la montrait en train d'embrasser Maya dans la cabine du Photomaton, à la soirée de Noël Kahn. Elle frémit. Elle n'était pas prête à affronter le regard des gens.

— Je suis désolée d'être aussi lente, reprit-elle. Mais pour l'instant, je ne veux pas aller plus loin.

Maya soupira.

— D'accord, acquiesça-t-elle avec la voix de Bourriquet. Je vais tâcher de faire avec.

Emily fixa l'eau. Deux poissons argentés nageaient côte à côte. Quand

l'un d'eux tournait, l'autre l'imitait. Ils étaient comme ces couples fusionnels qui s'embrassent dans les couloirs et cessent pratiquement de respirer lorsqu'on les sépare. Ça la rendait un peu triste de se rendre compte que Maya et elle ne pourraient jamais être un de ces couples.

— Alors, nerveuse à propos de la rencontre de demain? lança Maya.

— Nerveuse?

— Tout le monde va y assister.

Emily haussa les épaules. Elle avait participé à des compétitions bien plus importantes que ça - l'année précédente, il y avait des caméras de télévision au championnat national.

— Ça ne m'inquiète pas.

— Tu es plus courageuse que moi ! s'exclama Maya en remettant sa basket.

Mais Emily n'en était pas aussi sûre. Maya semblait n'avoir peur de rien. Tous les jours, ignorant la règle qui voulait que les élèves de Rosewood portent l'uniforme, elle allait au lycée avec son blouson en jean blanc. Elle fumait de l'herbe dans sa chambre pendant que ses parents étaient au supermarché. Elle disait bonjour à des jeunes qu'elle ne connaissait pas. De ce point de vue, elle ressemblait beaucoup à Ali. Rien ne l'arrêtait. C'était sans doute ce qui avait fait craquer Emily.

Et Maya avait le courage d'admettre qui elle était, et qui elle aimait. Elle se moquait que les gens l'apprennent. Elle voulait être avec Emily, et personne ne l'en empêcherait. Un jour, peut-être, Emily serait aussi courageuse que Maya. Mais si ça ne tenait qu'à elle, ce jour risquait fort de tarder à venir.

ARIA AIME TRANSPOSER LA LITTÉRATURE DANS LA VIE

Perchée sur le pare-chocs arrière de l'Audi de Sean, Aria feuilletait sa pièce préférée de Jean-Paul Sartre, *Huis clos*. C'était le lundi après les cours; Sean lui avait proposé de la ramener chez elle après avoir récupéré un truc dans le bureau de l'entraîneur de foot. Mais il mettait longtemps à revenir.

Tandis qu'Aria relisait l'acte II en diagonale, un groupe d'ados femelles typiques de Rosewood, quasi identiques avec leurs cheveux blonds, leurs longues jambes et leur sac Coach, entrèrent dans le parking et la détaillèrent d'un air soupçonneux. Apparemment, porter des bottes à semelles compensées et des cache-oreilles gris tricotés main signifiait qu'on mijotait un mauvais coup.

Aria soupira. Elle faisait de son mieux pour tenter de se réadapter à Rosewood, mais ce n'était pas facile. Elle avait toujours l'impression d'être une poupée Bratz punk au milieu d'un océan de Barbie Princesses.

— Tu ne devrais pas t'asseoir sur le pare-chocs, lança une voix derrière elle, faisant sursauter Aria. C'est mauvais pour les suspensions.

La jeune fille pivota. Ezra se tenait à un mètre d'elle. Ses cheveux bruns étaient tout hérissés, et sa veste encore plus froissée que le matin.

— Je croyais que les littéraires n'y connaissaient rien en bagnoles, plaisanta Aria.

— Je suis plein de surprises. (Ezra lui adressa un sourire charmeur. Puis il glissa la main dans son cartable en cuir usé.) En fait, j'ai quelque chose pour toi. C'est un essai sur *La Lettre écarlate*, qui pose la question : « L'adultère est-il parfois permis? »

Aria prit les photocopies qu'il lui tendait.

— Je ne crois pas que l'adultère soit permis ou pardonnable, lança-t-elle tout bas. Jamais, en aucune circonstance.

— L'éternité, c'est très long, murmura Ezra.

Il se tenait si près d'elle qu'Aria pouvait voir les paillettes bleu marine dans ses yeux bleu clair.

— Aria?

Soudain, Sean apparut de l'autre côté de la jeune fille.

— Hé ! s'exclama Aria, surprise. (D'un bond, elle s'écarta d'Ezra comme si elle avait reçu une décharge électrique.) Tu... tu as fini?

— Oui.

Ezra fit un pas en avant.

— Sean, c'est ça? Salut. Je suis Ez... M. Fitz, le nouveau professeur d'anglais renforcé.

Sean lui serra la main.

— J'ai pris le cours d'anglais normal. Je suis le petit ami d'Aria.

Une lueur de... déception, peut-être, passa dans les yeux d'Ezra.

— Super, marmonna-t-il. Tu joues au foot, pas vrai? Félicitations pour votre victoire de la semaine dernière.

— Oui, rétorqua modestement Sean. On a une équipe du tonnerre cette année.

— Super, répéta Ezra.

Aria eut soudain l'impression qu'elle devrait lui expliquer pourquoi elle sortait avec Sean. Certes, au premier abord, Sean était un ado mâle typique de Rosewood, mais il avait aussi beaucoup de profondeur. Elle se retint. Elle n'avait pas à se justifier auprès d'Ezra. Il était son *professeur*, rien d'autre.

— Il faut qu'on y aille, lança-t-elle sur un ton brusque en prenant le bras de Sean.

Elle voulait ficher le camp de là avant qu'un des deux garçons lui foute la honte. Et si Sean faisait une erreur de grammaire? Et si Ezra laissait échapper qu'ils étaient sortis ensemble ? Personne à l'Externat n'était au courant - à l'exception de « A ».

Aria se glissa sur le siège passager de l'Audi de Sean. La voiture était impeccablement nettoyée, et elle sentait le pin. Aria aurait bien voulu quelques minutes d'intimité pour se ressaisir, mais Sean se laissa tomber sur le siège conducteur à côté d'elle et l'embrassa sur la joue.

— Tu m'as manqué aujourd'hui, murmura-t-il.

— Toi aussi, répondit automatiquement Aria, la gorge serrée.

En jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle vit Ezra grimper dans sa vieille Coccinelle pourrie. Il avait rajouté un autocollant sur son pare-chocs - l'écologie en marche -, et apparemment, il avait lavé sa carrosserie pendant le week-end. Non qu'Aria soit obsédée par le moindre détail le concernant.

En attendant que d'autres élèves sortent de leur place en marche arrière

devant lui, Sean frotta son menton rasé de près et tripota le col de son polo Penguin moulant. Si Ezra et lui avaient été des poèmes, Sean aurait été un haïku -magnifique de simplicité et de pureté -, tandis qu'Ezra aurait été une des élucubrations fiévreuses de William Burroughs.

— Tu veux qu'on se rejoigne plus tard? proposa Sean. Qu'on aille dîner, par exemple, ou qu'on tienne compagnie à Ella?

— Je veux bien sortir, répondit Aria.

Elle trouvait ça adorable que Sean aime passer du temps avec elle et avec sa mère. Tous trois avaient même regardé la collection de DVD de Truffaut d'Ella - alors que, de son propre aveu, Sean ne comprenait rien aux films français.

— Un de ces jours, il faudra que je te présente à ma famille.

Sean parvint enfin à sortir du parking de l'Externat derrière une Acura.

— Je sais, je sais. (Aria était nerveuse à l'idée de rencontrer les parents de Sean; elle avait entendu dire qu'ils étaient immensément riches et parfaits.) On fera ça bientôt.

— Demain, notre entraîneur veut qu'on aille à la rencontre de natation pour soutenir l'équipe du lycée. Tu iras voir Emily, pas vrai?

— Bien sûr.

— Mercredi soir, alors? Pour le dîner?

— Peut-être.

Comme ils s'engageaient sur la route boisée qui longeait l'Externat, le Treo d'Aria bipa. La jeune fille le sortit nerveusement de son sac. Chaque fois qu'elle recevait un texto, elle craignait qu'il ne lui soit envoyé par « A », même si « A » semblait avoir disparu de la circulation. Ce texto-là provenait d'un numéro en 484 qui ne lui disait rien. Le numéro de « A » était toujours masqué. Aria appuya sur la touche « lecture ».

Aria : il faut qu'on parle. Tu peux me retrouver devant le bâtiment d'Arts plastiques de Hollis à 16h30? Je serai sur le campus en attendant que les cours de Meredith se terminent. J'aimerais bien qu'on discute. — Ton père, Byron.

Aria fixa l'écran d'un air dégoûté. Ce message la perturbait pour tant de raisons qu'elle avait du mal à en dresser la liste. 1) son père avait un portable, maintenant? Il refusait d'en prendre un depuis des années, affirmant que ça provoquait des tumeurs cérébrales. 2) il lui avait envoyé un texto. Et ensuite - il allait se créer une page MySpace? 3) pourquoi avait-il signé « ton père » ? Craignait-il qu'elle oublie qui il était?

— Tout va bien? s'enquit Sean, quittant la route sinueuse des yeux pour jeter un bref regard à Aria.

La jeune fille lui lut le texte de Byron.

— Tu y crois, toi? demanda-t-elle quand elle eut fini. On dirait qu'il cherche juste un moyen de s'occuper en attendant que sa traînée soit libre.

— Qu'est-ce que tu comptes faire? interrogea Sean.

— Ne pas y aller.

Aria frissonna en songeant à la fois où elle avait vu Meredith et son père ensemble. Quand elle était en 5^e, Ali et elle les avaient surpris en train de s'embrasser dans la voiture de Byron, et quelques semaines plus tôt, son jeune frère Mike et elle étaient tombés sur eux à la brasserie Victory. Meredith avait dit à Aria que Byron et elle s'aimaient, mais comment était-ce possible?

— Meredith est une briseuse de ménage ! Elle est pire qu'Hester Prynne !

— Qui ça?

— Hester Prynne. C'est le personnage principal de *La*

Lettre écarlate - un roman qu'on lit pour le cours d'anglais renforcé. Ça parle d'une femme qui trompe son mari et qui se fait rejeter par toute sa communauté. Je trouve que Rosewood devrait rejeter Meredith. Cette ville a besoin d'un pilori pour l'humilier.

— Un pilori? Le truc en bois avec les trous pour mettre la tête et les mains? demanda Sean en ralentissant pour doubler un cycliste. Il y en a un sur le champ de foire. Avec mes copains, on se prenait en photo dedans quand on était plus jeunes.

— C'est parfait! s'exclama Aria. Et Meredith mérite qu'on marque « voleuse de mari » au fer rouge sur son front - se contenter de broder un A sur sa robe serait beaucoup trop subtil.

Sean éclata de rire.

— Apparemment, tu kiffes *La Lettre écarlate*.

— Je ne sais pas encore. Je n'ai lu que huit pages. (Aria se tut. Une idée commençait à poindre dans son esprit.) Tu sais quoi? Dépose-moi à Hollis.

Sean lui jeta un coup d'œil en biais.

— Tu vas voir ton père, finalement?

— Pas tout à fait, répondit Aria avec un sourire diabolique.

— Ooooookay.

Sean longea encore quelques pâtés de maisons dans le quartier de Hollis, qui était plein de bâtiments de pierre et de brique, de vieilles statues de bronze représentant les fondateurs de l'université et d'étudiants au look écolo-bab perchés sur leur vélo. Hollis semblait avoir été conçu pour l'automne : l'explosion colorée du feuillage des arbres se mariait à la perfection avec le

décor. L'air vaguement inquiet, Sean se gara sur le parking de la fac, dans la partie limitée à deux heures de stationnement.

— Tu ne vas rien faire d'illégal, pas vrai ?

— Non, promis. (Aria lui donna un baiser rapide.) Ne m'attends pas. Je rentrerai à pied quand j'aurai fini.

Redressant les épaules, elle se dirigea vers l'entrée principale du bâtiment des Arts plastiques. Le texto de son père défilait devant ses yeux. « Je serai sur le campus en attendant que les cours de Meredith se terminent. » Meredith elle-même avait dit à Aria qu'elle enseignait la peinture à Hollis. La jeune fille se faufila à l'intérieur au nez et à la barbe du vigile, qui regardait un match des Yankees sur sa télé portable au lieu de vérifier les cartes d'étudiants. Elle avait les nerfs en pelote.

Dans tout le bâtiment, il n'y avait que trois studios assez grands pour abriter un cours de peinture - Aria le savait parce qu'elle avait pris des cours le samedi à Hollis pendant des années. Aujourd'hui, un seul d'entre eux était utilisé. Meredith devait forcément s'y trouver.

Aria fit irruption dans la classe et fut aussitôt assaillie par une odeur de térébenthine et de vêtements sales. Les douze étudiants dont les chevalets étaient disposés en cercle se tournèrent vers elle. Une seule personne resta immobile : le vieil homme ridé, chauve et complètement nu qui servait de modèle. Il resta planté au milieu du studio, mains sur les hanches, torse maigre bombé, et il ne cilla même pas. Aria fut bien obligée de lui attribuer un A pour ses efforts.

Elle repéra Meredith assise sur une table près de la fenêtre du fond. Impossible de se méprendre au regard de cette longue chevelure brune soyeuse, de cette toile d'araignée rose tatouée sur son poignet. Meredith avait l'air très sûre d'elle, et dans une forme éblouissante.

— Aria ? appela-t-elle à travers la pièce, pleine de courants d'air. Quelle surprise...

Aria regarda autour d'elle. Tous les étudiants avaient leur matériel à portée de main. Elle se dirigea vers le plus proche, s'empara d'un gros pinceau en forme d'éventail, le trempa dans un petit amas de peinture rouge et marcha en direction de Meredith, laissant une tramée de gouttes écarlates derrière elle. Avant que quiconque ait le temps d'intervenir, elle avait peint un gros A dégoulinant sur la délicate robe en coton de Meredith, juste au-dessus du cœur.

— Comme ça, tout le monde saura ce que vous avez fait, gronda-t-elle.

Sans laisser à Meredith le temps de réagir, elle fit demi-tour et sortit de la pièce. Lorsqu'elle atteignit la pelouse vert vif de Hollis, elle éclata d'un rire triomphant. Ce n'était pas « voleuse de mari » marqué au fer rouge sur le front

de la coupable, mais ça ferait quasiment le même effet. *Prends ça, Meredith*, songea Aria, ravie.

LA RIVALITÉ ENTRE SŒURS : UNE MAUVAISE HABITUDE DONT IL EST DIFFICILE DE SE DÉFAIRE

Le lundi après-midi, à l'entraînement de hockey sur gazon, Spencer distança ses coéquipières pendant leur tour d'échauffement. La journée était inhabituellement chaude pour la saison, et toutes les filles couraient un peu moins vite que d'ordinaire.

Kirsten Cullen accéléra pour rattraper Spencer.

— J'ai entendu dire que tu étais nominée pour l'Orchidée d'or, souffla-t-elle en rajustant sa queue-de-cheval. C'est génial !

— Merci.

Spencer baissa la tête. La vitesse à laquelle les nouvelles se propageaient dans l'Externat de Rosewood ne cesserait jamais de l'étonner. Elle-même n'était au courant que depuis six heures et une dizaine de personnes, au moins, étaient venues la voir pendant la matinée pour lui parler de ça.

— Il paraît que John Mayer a remporté une Orchidée d'or quand il était au lycée, poursuivit Kirsten. Pour un essai sur la théorie musicale.

— Mmmh.

Spencer était à peu près certaine que Kirsten se trompait - elle connaissait le nom de tous les lauréats des quinze dernières années, et John Mayer ne figurait pas sur la liste. Mais elle se garda bien de contredire sa camarade.

— Je parie que tu vas gagner, ajouta Kirsten. Et que tu passeras à la télé ! Je pourrai t'accompagner quand tu seras invitée ?

Spencer haussa les épaules.

— La concurrence sera rude, tu sais.

— Oh, toi ! s'exclama Kirsten en lui donnant une tape sur l'épaule. Tu es toujours trop modeste.

Spencer serra les dents. Bien qu'elle s'efforçât de faire profil bas avec cette histoire d'Orchidée d'or, tout le monde lui répétait la même chose : « Tu vas gagner ! Prépare-toi à devenir une star ! » Et ça la rendait dingue. Elle

avait réorganisé tant de fois le contenu de son portefeuille qu'un de ses billets de vingt dollars s'était déchiré par le milieu.

L'entraîneur McCready siffla et hurla :

— En crabe !

Toutes les filles pivotèrent et se mirent à courir latéralement, en croisant les jambes comme des chevaux de concours en démonstration.

— Tu as entendu parler du Rôdeur de Rosewood ? haleta Kirsten (courir en crabe était plus difficile qu'il n'y paraissait). Il a fait la une des journaux hier soir.

— Je sais, marmonna Spencer.

— Il sévit dans ton quartier, insista Kirsten. Apparemment, il se planque dans les bois.

Spencer évita une motte de terre qui dépassait de l'herbe sèche.

— C'est sans doute un pauvre type qui n'a rien de mieux à faire, marmonna-t-elle.

Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser à « A ». Combien de fois lui avait-il envoyé des messages au sujet de choses que personne n'était censé avoir vues ? Spencer jeta un coup d'œil vers la lisière des arbres. Il lui semblait avoir aperçu une silhouette dans l'ombre. Mais non, il n'y avait personne.

Les filles se remirent à courir normalement. Elles dépassèrent la mare aux canards de l'Externat, le jardin de haies taillées et les champs de maïs. Comme elles se dirigeaient vers les gradins, Kirsten plissa les yeux et tendit un doigt vers les bancs métalliques sur lesquels était posé l'équipement des hockeuses.

— Ça ne serait pas ta frangine ?

Spencer frémit. En effet, Melissa se tenait près de Ian Thomas, leur nouvel entraîneur adjoint. Le Ian Thomas avec qui elle sortait quand Spencer était en 5^e. Celui-là même qui, à l'époque, avait embrassé Spencer dans l'allée de leur maison.

Les filles achevèrent leur tour de terrain, et Spencer s'immobilisa devant Melissa et Ian. Sa sœur s'était changée. À présent, elle portait une tenue presque identique à l'uniforme de leur mère : un jean moulant, un T-shirt blanc et une coûteuse montre Dior. Elle s'était même aspergée de Chanel N° 5, comme Veronica Hastings. *Bon petit clone, va*, songea Spencer.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda-t-elle, hors d'haleine.

Melissa s'accouda à l'un des conteneurs de Gatorade posés sur le banc, faisant tinter les breloques de son bracelet en or vintage.

— J'ai bien le droit de venir voir jouer ma petite sœur, non? (Puis son sourire sucré s'évanouit, et elle passa un bras autour de la taille de Ian.) D'autant que je sors avec l'entraîneur.

Spencer plissa le nez. Elle s'était toujours doutée que Melissa regrettait Ian. Ils avaient rompu après la fin du lycée, mais Ian était toujours aussi craquant avec ses cheveux blonds ondulés, son corps parfait et son sourire mi-paresseux, mi-arrogant.

— Tant mieux pour toi, répondit sèchement Spencer, qui voulait mettre un terme à cette conversation.

Moins elle parlerait à Melissa, mieux elle se porterait - du moins, jusqu'à ce que cette histoire d'Orchidée d'or soit terminée. Si seulement les juges pouvaient se dépêcher d'éliminer son essai volé...

Spencer saisit son sac de sport et en sortit ses protège-tibias. Elle fixa le premier autour de son mollet gauche, le second autour de son mollet droit. Puis elle défit les deux et les serra beaucoup plus. Elle remonta ses chaussettes par-dessus, les descendit et les remonta de nouveau. Nerveuse, elle?

— Tu es drôlement maniaque aujourd'hui, la taquina Melissa. (Elle se tourna vers Ian.) Tu as entendu la grande nouvelle? Spencer a remporté l'Orchidée d'or. Une journaliste du *Philadelphia Sentinel* vient l'interviewer cette semaine.

— Je n'ai pas gagné, aboya très vite Spencer. J'ai juste été nominée.

— Oh, je suis certaine que tu gagneras, murmura Melissa avec une expression que Spencer ne put déchiffrer.

Quand sa sœur aînée lui fit un clin d'œil, elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Melissa était-elle au courant?

Ian poussa un sifflement.

— L'Orchidée d'or? La vache! Décidément, les sœurs Hastings sont parfaites : belles, intelligentes *et* sportives. Tu devrais voir Spencer mettre le feu au terrain, Mel. C'est un demi redoutable.

Melissa fit une moue pensive.

— Tu te souviens de la fois où l'entraîneur m'a fait jouer au poste de demi parce que Zoé avait la mononucléose? J'ai marqué deux buts. Dans la même mi-temps.

Spencer serra les dents. Elle se doutait que Melissa ne se montrerait pas charitable bien longtemps. Une fois de plus, sa sœur ne pouvait s'empêcher de détourner un sujet innocent en objet de rivalité. Spencer passa en revue les différentes façons dont elle aurait pu l'insulter sans en avoir l'air, puis décida de laisser filer. Ce n'était pas le moment de provoquer une dispute avec Melissa.

— Je suis certaine que tu étais bien meilleur demi que moi, concéda-t-elle.

Melissa se figea. Le petit gremlin qui vivait dans sa tête -Spencer était sûre qu'il y en avait un - ne s'était pas attendu à ce que Spencer dise quelque chose de gentil, et il ne savait pas comment réagir.

Spencer sourit à Melissa, puis à Ian. Le jeune homme soutint son regard un moment avant de lui adresser un clin d'œil complice.

L'estomac de Spencer exécuta un magnifique saut périlleux. Ian lui faisait toujours autant d'effet. Même si trois ans s'étaient écoulés, elle se souvenait de leur baiser dans les moindres détails. Ce soir-là, Ian portait un T-shirt Nike gris tout doux, un short kaki et des Merrill marron. Il sentait l'herbe fraîchement coupée et le chewing-gum à la cannelle. Spencer avait juste voulu l'embrasser sur la joue pour lui dire au revoir. Mais sans crier gare, il l'avait plaquée contre sa voiture. Elle avait été si surprise qu'elle avait gardé les yeux ouverts.

Ian siffla, arrachant Spencer à sa rêverie. La jeune fille revint vers ses coéquipières en trotinant, et il la suivit.

Il frappa dans ses mains. Les joueuses l'entourèrent en le dévisageant avidement.

— Je sais que vous allez me détester, mais aujourd'hui, on va faire des sprints indiens, des séries d'accroupi-relevé et de la course en pente. Ordres de l'entraîneur.

Toutes les filles, Spencer y compris, poussèrent des grognements.

— Je vous avais prévenues que vous me détesteriez.

— On ne pourrait pas faire autre chose ? marmonna Kirsten.

— Pensez à la façon dont vous allez botter les fesses de l'équipe de Pritchard, contra Ian. Et qu'est-ce que vous dites de ça ? Si on arrive à boucler le programme de la séance, demain après-midi, je vous emmène chez Merlin.

Les filles exultèrent. Merlin était célèbre pour sa glace au chocolat allégée, encore meilleure que la normale.

Comme Spencer se penchait sur le banc pour resserrer ses protège-tibias - une fois de plus -, Ian se planta devant elle. Quand elle leva les yeux vers lui, le jeune homme souriait.

— Pour information, murmura-t-il, tu joues bien mieux que ta sœur. Il n'y a pas photo.

— Merci. (Spencer sourit. L'odeur d'herbe coupée et de crème solaire Neutrogena de Ian lui chatouillait le nez, et son cœur battait la chamade.) Ça me fait vraiment plaisir.

— J'étais sincère pour le reste aussi.

Le coin gauche de la bouche de Ian se releva et laissa entrevoir un demi-sourire.

Un frisson de plaisir parcourut Spencer. Faisait-il allusion à son « belle et intelligente »? Elle jeta un coup d'œil en direction de Melissa. Absorbée par son BlackBerry, sa sœur ne lui prêtait pas la moindre attention.

Tant mieux.

RIEN DE TEL QU'UN BON INTERROGATOIRE À L'ANCIENNE

Le lundi soir, Hanna gara sa Prius dans son allée et sauta à terre. Elle n'avait qu'à se changer, et ensuite elle pourrait aller rejoindre Mona pour leur dîner. Se pointer avec son blazer de Rosewood et sa jupe plissée serait une insulte envers l'institution des *Amiversaires*. Et puis, elle voulait se débarrasser de ces maudites manches longues — elle avait transpiré toute la journée. Pendant le trajet du retour, elle s'était pratiquement vidé un brumisateur d'Évian sur la figure, mais elle continuait d'avoir chaud.

En franchissant l'angle de la maison, Hanna remarqua la Lexus champagne de sa mère près du garage. Elle s'arrêta net. Que faisait Mme Marin chez elle à cette heure-ci? D'habitude, elle cumulait les heures sup chez McManus & Tate, l'agence de pub de Philadelphie pour laquelle elle bossait. Il était très rare qu'elle rentre avant dix heures du soir.

Puis le regard d'Hanna se posa sur les quatre autres voitures serrées comme des sardines derrière la Lexus. Le coupé Mercedes argenté était celui de Spencer; la

Volvo blanche ne pouvait appartenir qu'à Emily, et la grosse Subaru verte à Aria. Le dernier véhicule était une Ford blanche portant les mots département de police de rosewood sur le flanc.

Que diable...?

— Hanna.

Mme Marin se tenait sous le porche. Elle portait encore son tailleur noir ultra-chic et ses talons aiguilles en python.

— Qu'est-ce qui se passe? s'enquit Hanna, irritée. Pourquoi mes ex-copines sont-elles ici?

— J'ai essayé de t'appeler. Tu n'as pas décroché, répliqua sa mère. L'agent Wilden voulait vous poser des questions sur Alison. Ils sont derrière.

Hanna sortit son BlackBerry de sa poche. En effet, elle avait trois appels manqués, tous de sa mère.

Mme Marin se détourna. Hanna la suivit dans la maison et à travers la cuisine. Elle s'arrêta près de la console en marbre sur laquelle se trouvait leur

téléphone fixe.

— J'ai des messages?

— Oui, un. (Le cœur d'Hanna fit un bond dans sa poitrine, mais sa mère ajouta :) De M. Ackard. Ils sont en train de réorganiser l'organisation de la clinique. Ils n'auront plus besoin de ton aide.

Hanna cligna des yeux. C'était une bonne nouvelle.

— Autre chose ?

Les coins de la bouche de Mme Marin s'abaissèrent. Elle avait deviné ce qu'espérait sa fille,

— Non. (Elle lui posa doucement une main sur le bras.) Je suis désolée, il n'a pas appelé.

Même si la vie d'Hanna était redevenue parfaite à tous les autres points de vue, le silence prolongé de son père lui faisait mal. Comment pouvait-il l'évincer de sa vie si facilement? Ne comprenait-il pas qu'elle avait eu une très bonne raison de le planter en plein dîner pour aller à Foxy? Ne réalisait-il pas qu'il n'aurait jamais dû inviter sa fiancée et l'exaspérante fille de celle-ci à ce qui aurait dû être une soirée en tête à tête? D'un autre côté, Tom Marin allait bientôt épouser la très ordinaire Isabel - alors, Kate deviendrait officiellement sa belle-fille. Peut-être n'avait-il pas rappelé Hanna parce qu'une seule fille lui suffisait.

Peu importe, se dit Hanna en ôtant son blazer et en rajustant son caraco rose Rebecca Taylor. Kate était une garce snobinarde. Si son père la préférait à Hanna, alors ils se méritaient l'un l'autre.

Lorsque Hanna regarda par la porte-fenêtre qui donnait sur l'arrière de la maison, elle vit Spencer, Aria et Emily assises autour de la table en teck, sous le porche. Le reflet des vitres teintées faisait briller leurs joues. L'agent Wilden, dernière recrue du département de police de Rosewood et dernier petit ami en date de Mme Marin, se tenait près du barbecue.

C'était surréaliste de voir ses trois ex-meilleures amies ici, songea Hanna. Elles n'avaient pas été réunies sous le toit des Marin depuis la fin de leur année de 5^e. À l'époque, Hanna était la plus emportée et la plus laide de la bande. Mais aujourd'hui, les épaules d'Emily s'étaient élargies, et ses cheveux avaient une légère teinte verdâtre. Spencer avait l'air stressée et constipée. Aria ressemblait à un zombie avec ses cheveux noirs et son teint livide. Si Hanna était une robe couture Proenza Schouler, Aria était une robe-pull en molleton de chez Target qui laissait des bouloches partout.

Prenant une profonde inspiration, Hanna poussa la porte-fenêtre. Wilden se retourna vers elle. Il avait l'air grave. Le col de sa chemise d'uniforme laissait entrevoir un minuscule bout de tatouage noir. Hanna n'en revenait toujours pas que l'ex-terreur de l'Externat de Rosewood soit entrée dans les

forces de l'ordre.

— Hanna. Assieds-toi.

Hanna tira une chaise et se laissa tomber à côté de Spencer.

— Ça va prendre longtemps? demanda-t-elle en consultant sa montre Dior rose incrustée de diamants. Je suis déjà en retard.

— Pas si on commence tout de suite.

Wilden dévisagea tour à tour chacune des filles. Spencer examinait ses ongles, Aria mâchait du chewing-gum avec les yeux fermés, et Emily fixait la bougie à la citronnelle posée au milieu de la table comme si elle allait se mettre à pleurer.

— Tout d'abord, vous devez savoir que quelqu'un a fait parvenir une vidéo de vous à la presse, annonça Wilden. (Il baissa les yeux vers Aria.) C'est un des films que vous aviez remis à la police de Rosewood il y a des années. Vous risquez de le voir à la télé - toutes les chaînes en ont une copie. Nous cherchons la personne responsable de la fuite, elle sera sévèrement punie. Mais je tenais à vous mettre au courant.

— De quel film s'agit-il? interrogea Aria.

— Celui où vous parlez de textos, répondit Wilden.

Hanna fouilla ses souvenirs pour resituer plus précisément la vidéo. Il y en avait tellement ! À l'époque, Aria était obsédée par son caméscope; elle filmait tout et n'importe quoi. Et Hanna se donnait toujours un mal de chien pour rester hors champ, parce que dans son cas, la caméra ne rajoutait pas cinq kilos, mais plutôt dix.

Wilden fit craquer ses phalanges et tripota un poivrier à l'aspect phallique qui était posé au milieu de la table, près de la bougie. Un peu de poivre se renversa sur la nappe, et une odeur piquante se répandit aussitôt dans l'air.

— L'autre chose dont je voulais vous parler, c'est Alison. Nous avons des raisons de croire que son assassin habitait à Rosewood. Qu'il y habite peut-être encore aujourd'hui, et qu'il est potentiellement dangereux.

Les filles retinrent leur souffle.

— Nous réexaminons tous les éléments de l'enquête sous un jour nouveau, poursuivit Wilden. (Il se leva et se mit à faire les cent pas, les mains croisées derrière le dos. Il avait dû voir quelqu'un le faire dans *Les Experts* et trouver ça cool.) Nous essayons de reconstituer la vie d'Alison juste avant sa disparition. Nous voulons commencer par les personnes qui étaient les plus proches d'elle.

À cet instant, le BlackBerry d'Hanna sonna. Elle le sortit de son sac. C'était Mona.

— Mon, répondit-elle à voix basse, en se levant de sa chaise et en se

dirigeant vers les rosiers qui bordaient le porche sur un côté de la maison. Je vais être un peu en retard.

— Salope, la taquina Mona. Ça craint. Je suis déjà à notre table préférée, au Rive Gauche.

— Hanna, appela Wilden sur un ton bourru. Tu pourrais rappeler plus tard?

Au même moment, Aria éternua.

— À tes souhaits, dit automatiquement Emily.

— Où es-tu? interrogea Mona, soupçonneuse. Et avec qui?

— Je suis chez moi, répondit Hanna. Avec Spencer, Emily, Aria et l'ag...

— Tu es avec tes anciennes amies? coupa Mona.

— Elles étaient déjà là quand je suis rentrée, se défendit Hanna.

La voix de Mona monta dans les aigus.

— Si j'ai bien compris, tu as invité tes anciennes amies chez toi, le soir de notre *Anniversaire*.

— Je ne les ai pas invitées. (Hanna éclata de rire. Elle avait toujours du mal à croire que Mona se sente menacée par cette bande de ringardes.) C'est juste que...

Mais Mona ne lui laissa pas le temps de finir.

— Tu sais quoi? Laisse tomber. L'*Anniversaire* est annulé.

— Mona, ne fais pas...

Hanna s'interrompt. Wilden était planté devant elle. Il lui prit son téléphone des mains et le referma.

— Nous sommes en train de parler d'un meurtre, gronda-t-il. Ta vie sociale peut attendre.

Et il retourna vers la table.

Hanna le foudroya du regard derrière son dos. Comment osait-il interrompre une de ses conversations? Ce n'était pas parce qu'il couchait avec sa mère qu'il pouvait se comporter avec elle comme s'il était son père !

Furieuse, Hanna revint vers la table en tentant de se calmer. Mona était la reine de la dramatisation, mais elle ne bouderait pas longtemps. La plupart de leurs disputes ne duraient guère que quelques heures.

— D'accord, reprit Wilden lorsque Hanna fut rassise. J'ai reçu quelque chose d'intéressant dont je pense que nous devrions discuter. (Il sortit son calepin.) Votre ami, Toby Cavanaugh. Il avait écrit une lettre de suicide.

— On le s-savait déjà, balbutia Spencer. Sa sœur nous en a lu une partie.

— Donc, vous êtes au courant qu'elle mentionnait Alison. (Wilden revint quelques pages en arrière dans son calepin.) *J'ai promis à Alison DiLaurentis de garder un de ses secrets si elle gardait un des miens.* (Ses yeux couleur olive scrutèrent les quatre filles.) Quel était le secret d'Alison?

Hanna s'affaissa sur sa chaise. *C'est nous qui avons rendu Jenna aveugle.* C'était ça, le secret d'Ali que Toby gardait. Hanna, Emily et Aria n'avaient pas réalisé qu'il était au courant - jusqu'à ce que Spencer leur avoue la vérité trois semaines plus tôt.

— Nous l'ignorons, bredouilla Spencer. Ali ne nous en avait pas parlé.

Wilden fronça les sourcils. Il se pencha par-dessus la table en teck.

— Hanna, une fois, tu m'as confié que Toby était, selon toi, l'assassin d'Alison.

Hanna haussa les épaules. Effectivement, elle avait parlé à Wilden du temps où ses ex-amies et elle pensaient que Toby était « A » et qu'il avait tué Ali.

— Ben... Il ne l'aimait pas, se justifia-t-elle lamentablement.

— En fait, il l'aimait beaucoup, mais ça n'était pas réciproque, corrigea Spencer. Il l'espionnait tout le temps. Mais je ne suis pas certaine que ça ait un rapport avec son secret.

Emily poussa un petit gémissement. Hanna lui jeta un coup d'œil soupçonneux. Ces derniers temps, Emily n'avait qu'un seul sujet de conversation : la culpabilité qu'elle éprouvait vis-à-vis de Toby. Et si elle racontait à Wilden que les filles étaient responsables de sa mort - et de l'accident de Jenna? Quelques semaines plus tôt, Hanna aurait accepté d'être blâmée pour l'affaire Jenna parce qu'elle n'avait plus rien à perdre, mais à présent, il était hors de question qu'elle avoue. Sa vie avait enfin repris son cours normal; elle n'était pas d'humeur à ce qu'on la surnomme « l'Aveugleuse », ou n'importe quel autre sobriquet crétin que les médias ne manqueraient pas de lui donner.

Wilden feuilleta quelques pages de son calepin.

— Réfléchissez-y et tenez-moi au courant si ça vous revient. Autre chose : parlons de la nuit de la disparition d'Alison. Spencer, d'après le dossier, juste avant de se volatiliser, Ali avait tenté de vous hypnotiser. Vous vous êtes disputées toutes les deux; elle s'est enfuie de la grange, vous lui avez couru après, mais n'êtes pas parvenues à la retrouver, c'est bien ça ?

Spencer se raidit.

— Hum, oui.

— Et vous ne voyez pas du tout où elle aurait pu aller? interrogea Wilden.

Spencer haussa les épaules.

— Désolée.

Hanna tenta de se souvenir de cette funeste soirée. Ali était en train de les hypnotiser et la minute d'après, elle avait disparu. Hanna avait vraiment l'impression que son amie l'avait plongée dans une sorte de transe. Pendant qu'Ali comptait à rebours depuis cent, et que l'odeur de la bougie à la vanille se répandait dans la grange, elle s'était sentie lourde et ensommeillée. Le popcorn et les Doritos engloutis un peu plus tôt lui restaient sur l'estomac. Des images effrayantes avaient défilé devant ses yeux. Ali et les autres couraient dans une jungle épaisse. De grosses plantes carnivores les entouraient. L'une d'elles avait fait claquer ses mâchoires et attrapé la jambe d'Ali. Quand Hanna s'était arrachée à ses visions, Spencer se tenait sur le seuil de la grange, l'air inquiet, et Ali avait disparu.

Wilden continuait à faire les cent pas. Il saisit un pot en céramique de style mexicain et le retourna comme s'il cherchait le prix. *Salé fouineur*, songea Hanna.

— J'ai besoin que vous vous souveniez de tout ce que vous pourrez. Pensez à ce qui se passait juste avant la disparition d'Ali. Est-ce qu'elle avait un petit ami? De nouveaux copains?

— Elle avait un petit ami, répondit Aria. Matt Doolittle. Depuis, il a déménagé.

Comme Aria se radossait à sa chaise, son T-shirt glissa sur son épaule, révélant une bretelle de soutien-gorge en dentelle rouge vif. *Salope*.

— Elle traînait beaucoup avec des filles de son équipe de hockey sur gazon, ajouta Emily.

Wilden consulta ses notes.

— Katy Houghton et Violet Keyes, c'est ça? Je suis au courant. Et son attitude? Est-ce qu'elle se comportait de manière étrange?

Aucune des filles ne répondit. *Et comment!* songea Hanna.

Un souvenir en particulier lui revint à l'esprit. Par un jour de printemps venteux, quelques semaines avant la disparition d'Ali, M. DiLaurentis avait emmené sa fille et Hanna à un match des Phillies. Pendant toute la soirée, Ali avait eu l'air aussi agitée que si elle avait avalé dix kilos de Skittles. Elle n'avait pas arrêté de consulter son portable pour voir si elle avait des textos, et l'absence de messages l'avait mise hors d'elle. Pendant la septième reprise, quand elles s'étaient faufilées sur le balcon pour mater une bande de types mignons assis dans une des loges, Hanna avait remarqué que les mains d'Ali tremblaient.

— Tu vas bien? avait-elle demandé.

Ali lui avait souri.

— J'ai froid, c'est tout.

Mais cet incident valait-il la peine d'être mentionné? Ça n'avait l'air de rien; d'un autre côté, difficile de savoir ce que la police cherchait exactement.

— Elle semblait normale, répondit lentement Spencer.

Wilden la fixa dans les yeux.

— Vous savez, ma sœur aînée ressemblait beaucoup à Alison. Elle aussi, elle était la chef de sa bande. Ses amies faisaient tout ce qu'elle désirait. Vraiment *tout*. Et elles gardaient tout un tas de secrets pour elle. Ça se passait comme ça dans votre groupe ?

Les orteils d'Hanna se recroquevillèrent dans ses chaussures. Cette conversation l'agaçait de plus en plus.

— Je n'en sais rien, marmonna Emily. Peut-être.

Wilden jeta un coup d'œil au portable accroché à sa ceinture. L'appareil vibrail.

— Excusez-moi un instant.

Il se dirigea vers le garage en portant le téléphone à son oreille.

Dès qu'il fut suffisamment loin, Emily expira profondément.

— Les filles, il faut lui raconter.

Hanna plissa les yeux.

— Lui raconter quoi?

Emily leva les mains.

— Jenna est aveugle. Et c'est notre faute.

Hanna secoua la tête.

— Ne compte pas sur moi. De toute façon, Jenna va bien. Sérieusement... Tu as remarqué les lunettes Gucci qu'elle porte ? Il faut se farcir une liste d'attente d'un an pour s'en procurer une paire - elles sont plus difficiles à obtenir qu'un sac Birkin.

Aria en resta bouche bée.

— Mais dans quel sphère tu vis? s'exclama-t-elle. Qui se soucie de lunettes Gucci ?

— Visiblement, pas les filles dans ton genre, cracha Hanna.

La mâchoire d'Aria se crispa.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire? demanda-t-elle, outrée.

— Oh, tu le sais très bien, aboya Hanna.

— Les filles, s'impatienta Spencer.

Hanna détailla le menton pointu et le nez incliné comme une piste de ski d'Aria. Même son profil n'était pas aussi joli que le sien.

Emily revint à la charge.

— On devrait lui parler de Jenna. Et de « A ». C'est à la police de s'occuper de ça. Nous, on est complètement dépassées.

— On ne lui dira rien du tout. Fin de la discussion, lança Hanna.

— Oui, je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Emily, renchérit Spencer, en enfonçant ses clés de voiture entre les lattes de la table. C'est une décision énorme, qui pourrait affecter tout le reste de notre vie.

— Je ne vous impliquerai pas, promet Emily en croisant les bras sur sa poitrine. Mais je vais lui dire. Je pense que c'est la meilleure chose à faire.

À cet instant, le portable d'Aria sonna, et toutes les filles sursautèrent. Puis le Sidekick de Spencer vibra, se rapprochant du bord de la table. Le BlackBerry d'Hanna, qu'elle avait rangé dans son sac, laissa échapper quelques notes étouffées. Et le petit Nokia d'Emily se mit à jouer une vieille mélodie.

La dernière fois que leurs portables avaient sonné en même temps, c'était juste après l'enterrement d'Ali. Hanna ressentit la même sensation qu'à l'âge de cinq ans, quand son père l'avait emmenée dans le grand huit à la fête foraine de Rosewood : saisie d'une irrépressible nausée.

— Oh, mon Dieu, chuchota Emily.

Hanna ne se donna même pas la peine de sortir son

BlackBerry; elle se contenta de se pencher par-dessus l'épaule de Spencer pour lire le message affiché sur son Sidekick.

Vous pensiez vraiment que j'avais disparu ? Pitié. Je vous ai observées pendant tout ce temps. En fait, je vous observe peut-être en ce moment même. Et n'oubliez pas : si vous parlez de moi à quiconque, vous le regretterez. - A

Le cœur d'Hanna battait la chamade. Elle entendit un bruit de pas et se retourna. Wilden était revenu. Il raccrocha son portable à sa ceinture et fixa les filles en haussant un sourcil.

— J'ai raté quelque chose ?

Et comment !

IL EST TOUJOURS PRÉFÉRABLE DE LIRE UN BOUQUIN AVANT DE LE PLAGIER

Environ une demi-heure plus tard, Aria se gara devant le cube marron qui lui tenait lieu de maison, et dont l'architecture avait dû être considérée comme très moderne dans les années 50. Son Treo coincé entre épaule et menton, elle attendit la fin du message d'accueil du répondeur d'Emily. Au signal sonore, elle débita :

— Emily, c'est Aria. Si tu comptes vraiment tout raconter à Wilden, appelle-moi d'abord. « A » est capable de... pire que ce que tu peux imaginer.

Anxieuse, elle appuya sur la touche « fin d'appel ». Elle ne savait pas quel sombre secret d'Emily « A » pourrait bien révéler si son amie parlait à la police, mais elle savait d'expérience qu'il le ferait.

Elle ouvrit la porte d'entrée en soupirant et monta l'escalier d'un pas lourd. Comme elle passait devant la chambre de ses parents, elle aperçut la porte entrouverte. À l'intérieur, le lit était soigneusement fait. Ella l'avait recouvert de l'édredon en batik rose saumon qu'elle adorait et que Byron détestait. Et elle avait entassé tous les oreillers de son côté. *Belle métaphore du divorce*, songea amèrement Aria.

Après s'être débarrassée de ses livres de classe, la jeune fille redescendit dans le salon. La menace de « A » lui tournait dans la tête comme la centrifugeuse que sa classe avait utilisé le jour même en TP de biologie. « A » était toujours là. Et l'assassin d'Ali aussi, selon l'agent Wilden. Tous deux pouvaient ne faire qu'une seule et même personne, qui tentait de s'immiscer dans leur vie à toutes. Et si Wilden avait raison : si l'assassin d'Ali comptait s'en prendre à quelqu'un d'autre? S'il n'était pas seulement l'ennemi d'Ali, mais aussi celui d'Aria, d'Hanna, d'Emily et de Spencer? Cela signifiait-il qu'une des filles serait sa prochaine victime?

Le salon était plongé dans l'obscurité, à l'exception de la télé allumée dont l'écran brillait dans le noir. Quand Aria aperçut une main posée sur l'accoudoir de la bergère, elle sursauta. Puis le visage familier de son frère lui apparut.

— Tu arrives juste à temps. (Mike désigna la télé.) « Et maintenant, pour

la première fois sur vos écrans, une vidéo inédite d'Alison DiLaurentis tournée la semaine de son meurtre », déclara-t-il d'une voix de présentateur.

L'estomac d'Aria se noua. C'était le film dont Wilden leur avait parlé.

Trois ans plus tôt, Aria s'était prise de passion pour la vidéo. Elle s'était mise à filmer tout ce qu'elle pouvait, depuis les escargots de son jardin jusqu'à sa bande de copines. Ses vidéos étaient généralement courtes; elle tentait de les rendre poignantes et « artistiques » en se focalisant sur la narine d'Hanna, la fermeture Éclair du gilet d'Ali ou les mouvements nerveux des doigts de Spencer. Après la disparition d'Ali, elle avait remis toute sa collection de bandes à la police. Les flics les avaient visionnées, mais n'y avaient trouvé aucun indice susceptible de les conduire à Ali. Aria avait toujours les originaux sur son ordinateur portable, mais ne les avait pas regardés depuis une éternité.

Elle se laissa tomber sur la bergère. Lorsque la pub Mercedes s'acheva et que le journal commença, son frère et elle se redressèrent.

— Hier, une source anonyme nous a fait parvenir cette vidéo d'Alison DiLaurentis, annonça le présentateur. Elle nous montre un extrait de la vie innocente que menait la victime quelques jours seulement avant son assassinat. Regardons-la ensemble.

La vidéo commençait par une image tremblée du canapé en cuir qui trônait dans le salon des Hastings.

— Et parce qu'elle se fringue en 34, lâcha la voix d'Hanna hors champ.

La caméra se fixa sur une Spencer plus jeune de trois ans, portant un polo rose et un bas de pyjama. Ses cheveux blonds tombaient en cascade sur ses épaules, et elle avait un diadème en strass sur la tête.

— Elle est canon avec cette couronne, s'enthousiasma Mike en ouvrant un maxi sachet de Doritos.

— Chuuut! aboya Aria.

Spencer désigna le portable d'Ali sur le canapé.

— Hé, vous voulez lire ses textos ?

— Moi, j'aimerais bien, chuchota Hanna en s'esquivant du champ.

Puis la caméra se tourna vers Emily, qui n'avait presque pas changé depuis : mêmes cheveux blond-roux, même T-shirt de natation trop grand, même expression affable mais inquiète. Aria se souvint tout à coup de cette soirée. Avant qu'elle n'allume le caméscope, Ali avait reçu un texto et refusé de leur dire qui était l'expéditeur. Toutes les filles l'avaient mal pris.

Zoom sur Spencer.

— Il est verrouillé.

Gros plan flou du portable d'Ali, que l'adolescente tenait dans sa main.

— Tu connais son code?

— Hé, c'est toi ! s'exclama Mike en donnant un coup de coude à sa sœur.

— Essaie sa date d'anniversaire, suggéra Hanna.

La caméra montra deux mains potelées s'emparant du LG.

Plissant le nez, Mike se tourna vers Aria.

— C'est ça que vous faites quand vous êtes seules? Je pensais voir des batailles d'oreillers. Des filles en culotte. Ou en train de s'embrasser.

— On était en 5^e, protesta Aria. Tu es dégoûtant !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à regarder des filles de 5^e en culotte, répliqua Mike d'une toute petite voix.

— Qu'est-ce que vous trafiquez ? lança la voix d'Ali.

Puis elle apparut à l'écran, et les yeux d'Aria se remplirent de larmes. Ce visage en forme de cœur, ses yeux bleu foncé si lumineux, cette bouche pulpeuse... Ça la hantait.

— Vous étiez en train de regarder mon téléphone ? demanda Ali, les mains sur les hanches.

— Bien sûr que non ! s'exclama Hanna.

Spencer tituba en arrière, portant une main à son diadème pour le retenir.

Mike enfourna une poignée de Doritos dans sa bouche.

— Puis-je être votre esclave d'amour, princesse Spencer? roucoula-t-il d'une voix de fausset.

— Je ne crois pas qu'elle sorte avec des ados prépubères qui dorment encore avec leur doudou, assena Aria.

— Hé! couina Mike. Ce n'est pas un doudou ! C'est ma crosse porte-bonheur!

— C'est encore pire.

Ali reparut à l'écran, débordante de vie et d'insouciance. Comment pouvait-elle être morte? Comment pouvait-elle avoir été assassinée ?

Puis la sœur aînée de Spencer et son petit ami de l'époque entrèrent dans le champ.

— Salut, les filles, lança Ian.

— Salut, répondit Spencer d'une voix forte.

Aria grimaça. Elle avait complètement oublié que Ian les faisait toutes craquer. C'était l'une des personnes auxquelles elles faisaient le plus de

blagues téléphoniques - avec Jenna Cavanaugh avant son accident, Noel Kahn parce qu'il était mignon, et Andrew Campbell parce que Spencer le trouvait agaçant. Pour Ian, elles feignaient d'être des opératrices du téléphone rose.

La caméra surprit Ali en train de lever les yeux au ciel. Puis Spencer en train de foudroyer Ali du regard dans son dos. *Typique*, songea Aria.

La nuit de la disparition d'Ali, Aria n'avait pas été hypnotisée. Elle avait écouté ses deux amies se disputer. Quand Ali et Spencer étaient sorties de la grange en courant, elle avait attendu une minute ou deux avant de les suivre. Elle les avait appelées, mais elle n'avait pas réussi à les rattraper. Elle était retournée à l'intérieur en se demandant si Ali et Spencer ne venaient pas de les lâcher - si elles n'avaient pas organisé toute cette mise en scène pour se débarrasser de leurs copines nunuches et partir à une soirée plus cool.

Puis Spencer était revenue, l'air complètement paumé.

À l'écran, Ian se laissa tomber sur le canapé près d'Ali.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ?

— Oh, pas grand-chose, répondit Aria. On tourne un film.

— Un film? répéta Ian. Je peux jouer dedans?

— Bien sûr, répondit aussitôt Spencer en s'asseyant de l'autre côté de lui. C'est un talk-show. Je suis la présentatrice, Ali et toi êtes mes invités. Je m'occupe de toi en premier.

La caméra balaya le canapé et vint se focaliser sur le LG fermé posé près de la main d'Ali. Elle zooma jusqu'à ce que le minuscule écran à cristaux liquides occupe toute l'image. À ce jour, Aria ignorait toujours qui avait envoyé un texto à Ali ce soir-là.

— Demande-lui qui est son prof préféré à Rosewood, lança la voix légèrement plus aiguë de la jeune Aria.

Ali gloussa et fixa l'objectif bien en face.

— C'est plutôt une question pour toi, Aria. Tu devrais lui demander s'il veut se faire peloter par un de ses profs. Dans un parking désert, par exemple.

Aria hoqueta et s'entendit en faire autant à la télé. Ali avait vraiment dit ça? Devant toute la bande?

Puis la vidéo s'acheva. Mike se tourna vers sa sœur. Le contour de sa bouche était constellé de miettes de Doritos orange.

— Que signifiait la dernière question d'Ali? On aurait dit qu'elle s'adressait uniquement à toi.

Aria se mordit la lèvre et ne répondit pas. « A » avait informé Ella qu'elle était au courant de la liaison de Byron depuis trois ans. Son frère avait découvert Byron en compagnie de sa maîtresse dans un bar et en était encore

terriblement déçu...

Mike se leva.

— Peu importe.

Aria voyait qu'il feignait la nonchalance, mais en sortant de la pièce, il renversa le cadre dans lequel trônait une photo dédicacée de Lou Reed - le rocker préféré de Byron, et un des rares souvenirs de son mari qu'Ella n'avait pas fait disparaître. Aria l'entendit monter dans sa chambre et claquer la porte derrière lui.

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains. Et pour la trois millièmè fois, elle souhaita ne pas être rentrée de Reykjavik, d'escalader un glacier, de monter son poney islandais, Gilda, d'explorer un torrent de lave asséché ou même de manger de la graisse de baleine.

Aria éteignit la télé, et un silence étrange s'abattit sur la maison. Quand elle entendit un petit bruit provenant de la porte, elle sursauta. Puis elle vit sa mère porter plusieurs gros cabas en toile du marché organique de Rosewood dans le couloir.

Ella remarqua sa fille et lui adressa un sourire las.

— Bonsoir, ma chérie.

Depuis qu'elle avait mis Byron à la porte, Ella semblait plus débraillée que jamais. Sa tunique en voile noir était informe, et il y avait une tache sur une jambe de son pantalon large en soie. Ses longs cheveux bruns formaient comme un nid d'écureuil au sommet de son crâne.

— Laisse-moi t'aider.

Aria délesta sa mère de quelques cabas. Ensemble, elles se dirigèrent vers la cuisine, posèrent les sacs sur le plan de travail et se mirent à déballer les courses.

— Comment s'est passée ta journée? murmura Ella.

Ce fut alors qu'Aria se souvint.

— Oh, mon Dieu, tu ne vas jamais me croire ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. (Ella lui jeta un coup d'œil surpris avant de ranger le beurre de cacahuète.) Je suis allée à Hollis. Parce que je cherchais... Tu sais, *l'autre*. (Aria ne voulait pas prononcer le nom de Meredith.) Elle était en cours. Je suis rentrée dans le studio, j'ai attrapé un pinceau et je lui ai peint un A rouge sur la poitrine. Tu sais, comme la femme dans *La Lettre écarlate*. C'était géant.

Ella se figea, un sac de pâtes complètes à la main. Elle semblait vaguement nauséuse.

— Elle n'a pas compris ce qui lui arrivait, poursuivit Aria. Et pour l'achever, je lui ai dit : « Comme ça, tout le monde saura ce que vous avez

fait. »

Grimaçant, elle écarta les bras en un geste qui signifiait : *Tadaaaaam !*

Les yeux d'Ella papillotèrent tandis que leur propriétaire tentait d'assimiler la nouvelle.

— Tu réalises qu'Hester Prynne est censée susciter la compassion du lecteur?

Aria fronça les sourcils. Elle n'en était qu'à la page huit.

— Je l'ai fait pour toi, reprit-elle tout bas. Pour te venger.

— Pour me venger? répéta Ella d'une voix tremblante. Merci beaucoup. Ça va donner l'impression que je suis vraiment équilibrée. Que je gère tout ça sans aucun problème. C'est déjà assez difficile pour moi. Ne comprends-tu pas que tu viens de faire d'elle une... une martyre?

Aria fit un pas vers sa mère. Elle n'avait pas pensé à ça.

— Je suis désolée...

Ce fut alors qu'Ella s'écroula contre le plan de travail et se mit à sangloter. Aria ne bougea pas. Il lui semblait que ses bras étaient en argile tout juste sortie du four - durs et inamovibles. Elle ne comprenait pas ce que sa mère traversait, juste qu'elle venait d'empirer les choses.

De l'autre côté de la fenêtre de la cuisine, un colibri se posa sur la réplique de pénis de baleine que Mike avait achetée au musée du phallus de Reykjavik. En d'autres circonstances, Aria l'aurait fait remarquer à sa mère - les colibris étaient rares en Pennsylvanie, surtout ceux qui se perchaient sur des faux pénis de baleine. Mais, étant donné les circonstances, elle ne dit rien.

— Je ne peux même pas te regarder, lança enfin Ella.

Aria porta une main à sa poitrine, comme si sa mère venait de la poignarder.

— Je suis désolée. Je voulais que Meredith paye pour ce qu'elle a fait. (Comme Ella gardait le silence, elle sentit son estomac rongé par l'acide.) Si tu ne me supports plus, je ferais peut-être bien de disparaître un moment.

Elle marqua une pause, attendant que sa mère s'écrie : « Bien sûr que non! Ce n'est pas ce que je veux! » Mais tout ce qu'Ella finit par dire, ce fut :

— Oui, c'est peut-être une bonne idée.

— Oh. (Les épaules d'Aria s'affaissèrent, et son menton trembla.) Dans ce cas, je... je ne reviendrai pas à la maison demain soir.

Elle ne savait absolument pas où elle pourrait aller, mais ça n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait, c'était de reconforter sa mère.

ET ON APPLAUDIT BIEN FORT SPENCER HASTINGS !

Le mardi après-midi, pendant que la plupart des 1^{res} de l'Externat de Rosewood déjeunaient, Spencer était assise sur la grande table dans la salle du livre de l'année, entourée de huit ordinateurs Mac G5, d'une tripotée d'appareils photo Nikon, d'une demi-douzaine de filles de 2^{de} et d'un garçon légèrement efféminé.

À cause d'une obscure blague pour initiés datant des années 20, et dont même les profs les plus âgés avaient oublié l'origine, le livre de l'année était toujours baptisé *La Mule*. Spencer tapota la couverture des éditions précédentes.

— Dans *La Mule* de cette année, nous devrions essayer de capturer l'esprit des élèves de Rosewood.

Les membres de son équipe notèrent docilement « capturer l'esprit » sur leur carnet à spirale.

— Par exemple, on pourrait faire de courtes interviews d'élèves choisis au hasard, poursuivit Spencer. Ou demander aux gens le titre du morceau qu'ils préfèrent dans leur iPod, et le publier en dessous de leur photo. Où en êtes-vous avec les natures mortes ?

À la dernière réunion, ils avaient prévu de faire vider leur sac à un garçon et une fille pour en photographier le contenu, et montrer ainsi quel genre d'objets accompagnait les élèves de l'Externat au quotidien.

— J'ai de super photos du sac de gym de Brett Weaver et du fourre-tout de Mona Vanderwaal, répondit Brenna Richardson.

— Génial, la félicite Spencer. Continue comme ça.

Elle referma son agenda en cuir vert et déclara la réunion terminée. Lorsque son équipe fut partie, elle saisit son sac noir Kate Spade et en sortit son Sidekick.

Le message de « A » était toujours là. Elle espérait qu'il disparaîtrait.

Comme Spencer remettait son portable dans son sac, ses doigts effleurèrent quelque chose dans la poche intérieure : la carte de visite de l'agent Wilden. Wilden n'était pas le premier flic à l'avoir interrogée sur la

disparition d'Ali, mais il était le seul qui ait eu l'air aussi... soupçonneux.

Dans la tête de Spencer, le souvenir de cette soirée était à la fois limpide comme du cristal et incroyablement flou. La jeune fille se rappelait surtout la confusion de ses émotions successives : d'abord la joie d'avoir obtenu la grange pour la nuit, puis l'agacement de découvrir que Melissa était là, et l'excitation de réaliser que Ian y était aussi... Deux semaines déjà qu'il l'avait embrassée. Puis Ali avait déclaré à Melissa et Ian qu'ils « allaient trop bien ensemble », et le moral de Spencer s'était effondré. Son amie avait déjà menacé de cafter - de tout raconter à Melissa, à propos du baiser.

Après le départ de Melissa et de Ian, Ali avait tenté d'hypnotiser les filles, et Spencer et elle s'étaient disputées. Ali était partie, Spencer lui avait couru après, et ensuite... plus rien. Mais ce dont elle n'avait jamais parlé à la police - ni à sa famille ou à ses amies -, c'est qu'il lui semblait qu'il y avait un grand trou noir au milieu de cette nuit-là. Une chose qui s'était produite et dont elle ne parvenait pas à se rappeler.

Soudain, une vision lui traversa l'esprit : Ali éclatant d'un rire menaçant avant de se détourner. Spencer s'arrêta net au beau milieu du couloir bondé, et quelqu'un lui rentra dedans.

— Tu veux bien avancer? grommela la fille qui venait de la bousculer. Certains d'entre nous doivent aller en cours.

Spencer fit un pas hésitant. Sa vision s'était évanouie aussi vite qu'elle était apparue, mais il lui semblait qu'un séisme venait de se produire. Certain que tout le monde l'avait senti, elle regarda autour d'elle en quête de verre brisé et d'étudiants paniqués. Mais tout avait l'air normal. Quelques mètres plus loin, Naomi Zeigler examinait son reflet dans le miroir de son casier. Deux élèves de 3^e observaient la plaque du « Professeur de l'année » en se moquant de la barbichette et des cornes que quelqu'un avait dessinées sur la photo de M. Craft. Les fenêtres qui donnaient sur la cour n'étaient pas fissurées le moins du monde, et aucun des vases dans la vitrine d'exposition du cours de poterie n'était tombé. Alors, pourquoi Spencer se sentait-elle aussi... déséquilibrée?

Elle se faufila dans la salle où avait lieu son cours d'économie renforcée et se laissa tomber sur sa chaise, juste à côté d'un grand portrait de J.P. Morgan. Lorsque les autres élèves furent tous arrivés et assis, Carlo Tentacules se planta devant eux.

— Avant la vidéo d'aujourd'hui, j'ai une annonce à faire.

Il se tourna vers Spencer, qui sentit son estomac se nouer.

Elle n'avait vraiment pas envie d'être le centre de l'attention générale, pas maintenant.

— Pour son premier essai de l'année, Spencer Hastings m'a rendu un

argumentaire très éloquent sur la théorie de la main invisible, clama Carlo Tentacules en caressant sa cravate ornée d'un portrait de Benjamin Franklin - celui-là même qui figurait sur les billets de cent dollars. Et, comme vous l'avez peut-être déjà appris, je l'ai nommée pour une Orchidée d'or.

Il se mit à applaudir, et le reste de la classe l'imita. Quinze interminables secondes plus tard, il reprit :

— Mais j'ai une autre surprise. Je viens juste de parler au téléphone avec un des membres du jury, et... Spencer, tu es parmi les finalistes.

Il y eut une nouvelle salve d'applaudissements. Quelqu'un siffla même dans le fond de la classe.

Spencer ne réagit pas. Un instant, un voile noir lui brouilla la vue. Elle tenta de sourire. Andrew Campbell, qui était assis à côté d'elle, lui tapota l'épaule.

— Félicitations.

Spencer tourna la tête. Andrew et elle n'avaient pas échangé plus de trois mots depuis qu'elle l'avait planté à Foxy. Pour toute communication, le jeune homme s'était contenté de lui lancer des regards assassins.

— Merci, marmonna Spencer quand elle eut retrouvé l'usage de sa voix.

— Tu as dû bosser vraiment dur, j'imagine. Tu as utilisé des sources complémentaires ?

— Mmmmh.

Spencer retira frénétiquement toutes les feuilles volantes de son classeur d'éco, lissa les coins pliés et entreprit de les ranger par ordre chronologique. En fait, elle n'avait utilisé qu'une seule source : le devoir de Melissa. Quand elle avait tenté de faire des recherches sur Internet, même la définition simplissime que Wikipédia donnait de la « main invisible » l'avait laissée perplexe. Alors que le début de l'essai de sa sœur était limpide. « Le concept de la main invisible tel que défini par l'économiste écossais Adam Smith peut être résumé très facilement - qu'il s'agisse de décrire les marchés du XIX^e siècle ou ceux du XXI^e. Vous pensez que les gens agissent dans votre intérêt; en réalité, ils n'agissent que dans le leur. » Mais comme elle poursuivait sa lecture, son cerveau était devenu aussi embrumé que le hammam familial.

— Quel genre de sources? insista Andrew. Des livres? Des articles de magazines?

Spencer releva les yeux vers lui. Il la fixait avec un sourire... grimaçant, songea-t-elle. La nausée la gagna. Était-il au courant?

— Les... les bouquins de la liste que McAdam nous avait fournie, balbutia-t-elle.

— Ah. Ben, félicitations. J'espère que tu gagneras.

— Merci, répondit Spencer.

Non, Andrew ne pouvait pas savoir, tenta-t-elle de se convaincre. Il était juste jaloux. Lui et elle occupaient toujours, en alternance, les deux premières places au classement de leur promo. Andrew devait surveiller ses agissements comme un courtier en Bourse surveillait l'évolution du Dow Jones. Spencer se remit à classer ses papiers, même si cela ne parvenait pas à l'apaiser.

Carlo Tentacules baissa la lumière. Une musique ringarde annonça le début de la vidéo - *La Microéconomie et le Consommateur*.

À cet instant, le Sidekick de Spencer vibra. Elle le sortit lentement de son sac et consulta l'écran. Elle avait reçu un nouveau texto.

Spence : Je sais ce que tu as fait. Mais je ne dirai rien si tu fais exactement ce que je te demande. Tu veux savoir ce qui arrivera si tu refuses ? Va à la rencontre de natation d'Emily, et tu verras. - A

Près de Spencer, quelqu'un se racla la gorge. La jeune fille tourna la tête. Andrew la fixait, la lumière de la vidéo faisait briller ses yeux. Spencer reporta très vite son attention sur l'écran, mais elle sentit qu'Andrew continuait à l'observer dans la pénombre.

VOILÀ CE QUI ARRIVE AUX GENS QUI N'ÉCOUTENT PAS CE QU'ON LEUR DIT

Pendant la pause de la rencontre entre l'Externat de Rosewood et l'Académie de Drury, Emily ouvrit son casier et baissa les bretelles de sa combinaison Speedo Fastskin. Cette année, le club de natation avait cassé sa tirelire pour offrir un maillot de compétition à chacun de ses membres. Lauren avait dû passer une commande spéciale, qui était arrivée juste à temps pour la rencontre. Serrée aux chevilles et hyper moulante, afin de minimiser la friction de l'eau, une Fastskin soulignait la moindre bosse sur le corps du nageur qui la portait. En regardant ses coéquipières, Emily ne put s'empêcher de penser à la photo de son manuel de biologie qui montrait un boa constrictor en train de digérer sa proie. Elle sourit à Lanie Iler.

— Je suis vraiment contente d'enlever ce truc.

Emily avait une autre raison de se réjouir : elle avait décidé de tout raconter à la police. La veille, après être rentrée chez elle, elle avait appelé l'agent Wilden et convenu d'un rendez-vous au commissariat plus tard dans la soirée.

Elle se fichait bien de ce que les autres pouvaient dire au sujet des menaces de « A ». Dès que la police aurait pris l'affaire en main, elles pourraient laisser toute cette affreuse histoire derrière elles.

— Tu as de la chance d'avoir terminé, soupira Lanie.

Emily avait déjà disputé - et remporté - toutes ses épreuves. Il ne lui restait plus qu'à encourager ses camarades avec les milliers d'autres élèves de l'Externat venus assister à la rencontre. Depuis les vestiaires, elle entendait les pom-pom girls hurler près de la piscine. Pourvu que l'une d'elles ne glisse pas sur le carrelage mouillé ! Juste avant le début de la compétition, Tracey Reid avait plongé et éclaboussé le bord du bassin.

— Salut, les filles.

Leur entraîneur se dirigeait vers elles entre les rangées de casiers. Comme d'habitude, Lauren portait un de ses T-shirts à message censé inspirer son équipe : les dix raisons pour lesquelles je nage. (Raison n° 5 : POUR POUVOIR M'ENFILER 5 000 CALORIES PAR JOUR SANS CULPABILISER.) Elle posa une main sur l'épaule d'Emily.

— Beau boulot, Emily, la félicita-t-elle. Ton échappée dans le relais quatre nages... C'était fantastique!

Emily rougit.

— Merci.

Lauren se pencha par-dessus le banc à la peinture rouge écaillée qui la séparait d'Emily.

— Il y a une recruteuse locale de l'université d'Arizona dans le public, murmura-t-elle. Elle a demandé si elle pouvait te parler pendant la deuxième partie de la rencontre. Tu es d'accord?

Emily écarquilla les yeux.

— Évidemment !

L'université d'Arizona avait l'une des meilleures équipes de natation du pays.

— Génial. Vous pourrez vous mettre dans mon bureau, si vous voulez.

Lauren adressa un dernier sourire à Emily, puis se dirigea vers la sortie des vestiaires. Emily lui emboîta le pas. En chemin, elle croisa sa sœur Carolyn qui arrivait dans l'autre sens.

— Carolyn, devine quoi! s'écria-t-elle en sautillant d'excitation. Une recruteuse de l'université d'Arizona veut me parler! Si j'allais là-bas et toi à Stanford, on serait vraiment tout près !

Carolyn finissait le lycée cette année, et elle avait déjà été recrutée par le club de natation de Stanford.

Mais la sœur aînée d'Emily ne lui jeta qu'un coup d'œil avant d'entrer dans les toilettes et de claquer la porte derrière elle. Emily recula, blessée. Que se passait-il? Carolyn et elle n'étaient pas hyper proches, mais elle s'attendait à un peu plus d'enthousiasme que ça.

Tandis qu'Emily longeait le couloir conduisant au bassin, Gemma Curran lui jeta un coup d'œil depuis l'une des cabines de douche. Lorsque Emily croisa son regard, elle tira le rideau d'un geste brusque. Et alors qu'Emily passait près des lavabos, elle surprit Amanda Williamson en train de discuter à voix basse avec Jade Smythe. À sa vue, les deux filles esquissèrent une grimace. Emily sentit les poils de ses avant-bras se hérissier. Quelque chose clochait, mais quoi ?

— Misère, on dirait qu'il y a encore plus de monde que tout à l'heure, murmura Lanie en sortant des vestiaires sur les talons d'Emily.

Et elle avait raison : les gradins paraissaient encore plus bondés qu'avant la pause. L'orchestre installé près des plongeurs jouait un air guerrier, et le requin en mousse grise qui servait de mascotte à l'équipe de Rosewood avait rejoint les pom-pom girls au pied des gradins. Tout le monde était là : les

élèves populaires, les joueurs de foot, les filles du club de théâtre, et même les profs. Spencer Hastings était assise à côté de Kirsten Cullen. Tout en haut, Maya pianotait furieusement sur son téléphone portable; non loin d'elle, Hanna Marin regardait dans le vide. Pour une fois, Mona Vanderwaal ne l'accompagnait pas.

Emily repéra ses parents grâce à leur sweat-shirt bleu et blanc aux couleurs de l'équipe de natation, sur lequel ils avaient épinglé des badges : vas-y emily et vas-y carolyn. Elle leur fit coucou, mais ils ne la virent pas. Ils étaient trop occupés à étudier un morceau de papier - sans doute le programme des courses à venir. M. Shay, le prof de biologie qui assistait toujours aux entraînements parce qu'il avait été nageur lui aussi (environ un millénaire plus tôt) tenait le même papier à dix centimètres de son nez. *Bizarre*, songea Emily. Après tout, ce n'était qu'un simple programme...

Puis James Freed vint se planter devant elle, un large sourire aux lèvres.

— Saluuuut, Emily, dit-il sur un ton libidineux. Je ne me serais jamais douté.

Emily se rembrunit.

— Tu ne te serais jamais douté de quoi?

Mike Montgomery, le frère d'Aria, rejoignit James d'un pas guilleret.

— Salut, Emily.

Puis Mona Vanderwaal arriva derrière les deux garçons.

— Cessez de l'embêter, tous les deux. (Elle reporta son attention sur Emily.) Ignore-les. J'ai une invitation pour toi.

Elle fouilla dans son énorme fourre-tout en daim caramel et lui tendit une enveloppe blanche. Emily retourna celle-ci dans ses mains. Quoi que l'enveloppe puisse contenir, Mona l'avait aspergée d'un parfum coûteux. Perplexe, Emily leva les yeux vers sa camarade.

— Je donne une soirée pour mon anniversaire samedi, expliqua Mona en tortillant une mèche de cheveux blond pâle autour de ses doigts. J'espère que tu viendras.

— Il faut *absolument* que tu viennes, renchérit Mike, les yeux écarquillés.

— Je..., balbutia Emily.

Mais avant qu'elle puisse ajouter quoi que ce soit, l'orchestre attaqua un nouveau morceau, et Mona s'esquiva.

Emily baissa les yeux vers l'enveloppe. Que diable se passait-il? Elle n'était pas le genre de fille à qui Mona Vanderwaal remettait une invitation en mains propres. Et encore moins le genre de fille à qui les garçons jetaient des regards salaces.

Soudain, quelque chose attira son attention de l'autre côté du bassin. Une feuille de papier scotchée au mur. Elle n'était pas là avant la pause. Et elle lui semblait familière. On aurait dit... une photo.

Emily plissa les yeux. Son cœur lui tomba dans les genoux. C'était bel et bien une photo... de deux filles en train de s'embrasser dans une cabine de Photomaton. La cabine du Photomaton qu'il y avait à la soirée de Noël Kahn.

— Oh mon Dieu !

Emily s'élança. Par deux fois, elle glissa et manqua s'étaler sur le carrelage mouillé.

— Emily!

Aria courut vers elle depuis l'entrée latérale de la piscine, ses bottes en daim à semelles compensées martelant le carrelage et ses cheveux noir corbeau s'agitant follement devant sa figure.

— Je suis désolée d'être en retard, mais il faut que je te parle !

Emily ne répondit pas. Quelqu'un avait scotché une photocopie de la photo de son baiser avec Maya près du grand tableau Velleda où figurait la liste des nageurs participant à la prochaine course. Tous ses coéquipiers allaient la voir. Mais reconnaîtraient-ils Emily?

La jeune fille arracha la photocopie du mur. Au bas de la feuille, quelqu'un avait écrit en grosses lettres noires :

REGARDEZ À QUOI S'ENTRAÎNE EMILY FIELDS QUAND ELLE N'EST PAS À LA PISCINE ! *Bon, je pense que ça règle la question...*

Aria se pencha pour examiner la photo.

— C'est... toi? demanda-t-elle, incrédule.

Le menton d'Emily se mit à trembler. La jeune fille froissa la photocopie, mais quand elle regarda autour d'elle, elle en vit une autre posée sur le sac de sport de quelqu'un. Elle s'en saisit et lui infligea le même sort. Puis elle aperçut une troisième photocopie qui gisait sur le sol près du conteneur de planches en mousse. Et une quatrième... dans les mains de Lauren. Son entraîneur leva les yeux vers elle puis les baissa de nouveau vers la photo.

— Emily? dit-elle tout bas.

— Ce n'est pas possible, chuchota Emily, passant les doigts dans ses cheveux mouillés.

Elle jeta un coup d'œil à la poubelle en métal grillagé près du bureau de Lauren. Celle-ci contenait au moins dix exemplaires de la fameuse photo. Quelqu'un avait jeté une canette de Sunkist à moitié vide sur le dessus; le soda avait coulé, colorant le visage des deux filles en orange. Mais ce n'était pas tout. Il y avait des photocopies près des fontaines à eau, et d'autres scotchées à la roue dans laquelle on rangeait les plots qui servaient à délimiter

les couloirs pendant les compétitions. Les coéquipiers d'Emily, qui sortaient en masse des vestiaires, lui jetèrent des regards gênés. Son ex-petit ami, Ben, lui adressa une grimace qui signifiait : « Tes petits jeux de filles ne te paraissent plus aussi marrants maintenant, pas vrai? »

Aria ramassa un exemplaire qui venait apparemment de tomber du plafond. Elle plissa les yeux et fit la moue. Ses lèvres étaient brillantes, couvertes de gloss couleur fraise.

— Tu embrasses quelqu'un - et alors? (Puis ses yeux s'écarquillèrent.) Oh.

Emily poussa un petit cri paniqué.

— C'est « A » qui a fait ça? chuchota Aria.

Emily regarda désespérément autour d'elle.

— Tu as vu qui distribuait ces photos ?

Mais Aria secoua la tête. Emily ouvrit la poche extérieure de son sac de sport et en sortit son portable. Elle avait reçu un texto. Évidemment.

Emily, ma chérie, je suis sûre que tu connais la loi du talion. Tu as décidé de me dénoncer? J'en fais autant pour toi. Bisous! -A

— Et merde, chuchota Aria en lisant le message par-dessus l'épaule d'Emily.

Une idée effrayante traversa soudain l'esprit d'Emily. Ses parents! Le papier qu'ils regardaient - ce n'était pas le programme de la rencontre. *C'était la photo*. Elle jeta un coup d'œil vers les gradins. De fait, ses parents la fixaient. Le visage rouge et les narines frémissantes, ils semblaient sur le point de se mettre à pleurer.

— Il faut que j'y aille.

Emily fit mine de se diriger vers la sortie la plus proche.

— Pas question. (Aria lui saisit le poignet et lui fit face.) Tu n'as pas à avoir honte. Si quelqu'un te fait une remarque désagréable, ignore-le.

Emily renifla. Les gens traitaient peut-être Aria d'excentrique, mais elle était normale, elle. Elle avait un petit ami. Jamais elle ne saurait ce qu'Emily ressentait.

— Emily, c'est notre chance ! protesta Aria. « A » est sans doute ici en ce moment !

Elle lança un coup d'œil menaçant vers les gradins.

Emily reporta son attention sur ses parents. Ils arboraient toujours la même expression blessée et indignée. La place de Maya était vide. Emily balaya les gradins du regard, mais son amie avait disparu.

Aria avait raison. « A » était sans doute là. Et Emily aurait voulu être assez courageuse pour se mettre à sa recherche -secouer les spectateurs l'un après l'autre jusqu'à ce que l'un d'eux avoue sa culpabilité. Mais elle ne pouvait pas.

— Je... je suis désolée, dit-elle brusquement.

Puis elle se précipita vers les vestiaires, en doublant la centaine de personnes qui savaient désormais qui elle était vraiment et piétinant au passage des dizaines de photos d'elle et de Maya.

MÊME UN SYSTÈME DE SÉCURITÉ DERNIER CRI N'EST PAS TOUJOURS INFAILLIBLE

Quelques instants plus tard, Aria poussa la double porte vitrée du hall et rejoignit Spencer et Hanna, qui discutaient à voix basse près des distributeurs de boissons et de friandises.

— Pauvre Emily, soupira Hanna. Tu étais au courant qu'elle...?

Spencer secoua la tête.

— Je n'en avais pas la moindre idée.

— Tu te souviens des fois où on se faufilait chez les Kahn pendant qu'ils étaient en vacances, et où on se baignait à poil dans leur piscine? Et de toutes les fois où on s'est changées ensemble dans les vestiaires? Je ne l'ai jamais trouvée bizarre, murmura Hanna.

— Moi non plus, intervint Aria en s'écartant pour qu'un garçon de 3^e puisse s'acheter un Coca.

— À votre avis, elle en pinçait pour l'une d'entre nous? (Hanna écarquilla les yeux.) Probablement pas moi. J'étais tellement grosse à l'époque, déclara-t-elle sur un ton un peu déçu.

— C'est « A » qui a distribué ces photocopies, fit remarquer Aria. (Elle tendit un doigt vers la piscine.) Il est peut-être encore là.

Les trois filles regardèrent à travers les portes embuées. Des nageurs étaient perchés sur les plots, attendant le signal du départ pour plonger. Le requin mascotte paraissait le long du bassin. Les gradins étaient toujours bondés.

— Qu'est-ce qu'on est censées faire? demanda Hanna en plissant les yeux. Arrêter la rencontre?

— On ne va rien faire du tout. (Spencer remonta la fermeture Eclair de son anorak Burberry jusqu'à son menton.) Si on se lance à sa recherche, « A » risque de s'énerver et... de faire quelque chose d'encore pire.

— « A » est là ! s'exclama Aria. C'est peut-être notre seule chance de le coincer !

Spencer jeta un coup d'œil à la foule d'élèves massés dans le hall.

— Il... il faut que j'y aille.

D'un pas vif, elle franchit la porte à tambour et s'élança dans le parking.

Aria se tourna vers Hanna.

— Spencer s'est enfuie comme si c'était elle, « A », lâcha-t-elle en ne plaisantant qu'à moitié.

— J'ai entendu dire qu'elle était finaliste d'un concours d'essais super important. (Hanna sortit son poudrier Chanel et commença à se tamponner le menton.) Tu sais dans quel état ça la met, ce genre de compétition. Elle veut probablement rentrer chez elle pour étudier.

— C'est vrai, dit Aria à voix basse.

Spencer avait peut-être raison. Si elles fouillaient les gradins, « A » risquait de faire quelque chose de pire.

Soudain, quelqu'un la tira par la capuche de son sweat. Aria se retourna brusquement.

— Mike, hoqueta-t-elle. Crétin! Tu m'as fait peur!

Son frère grimaça.

— Tu as vu la photo des deux gouines? (Il fit mine de lécher l'exemplaire qu'il tenait à la main.) Tu peux me filer le numéro d'Emily?

— Certainement pas !

Aria détailla Mike. Sa casquette de lacrosse STX aplatisait ses cheveux noirs, et il portait le coupe-vent bleu et blanc de son équipe. Elle ne l'avait pas vu depuis la veille.

Mike posa les mains sur ses hanches.

— Alors... J'ai entendu dire que maman t'avait mise à la porte.

— Pas du tout, répliqua Aria, sur la défensive. J'ai juste pensé qu'il valait mieux que je me fasse oublier pour le moment.

— Tu vas t'installer chez Sean?

— Oui.

Après que sa mère lui avait demandé de partir, Aria avait appelé Sean. Elle était complètement hystérique. Elle ne cherchait pas à se faire inviter, mais le jeune homme avait spontanément proposé de l'héberger, affirmant que ça ne dérangerait pas ses parents.

Hanna en resta bouche bée.

— Tu vas emménager chez Sean? Dans sa maison?

— Hanna, je n'ai pas le choix, rétorqua Aria. C'est un cas de force

majeure.

Hanna détourna les yeux.

— Peu importe. Je m'en fiche. Tu vas détester ça. Tout le monde sait qu'habiter avec les parents de ton petit ami, c'est un vrai tue-l'amour.

Puis elle fit volte-face et fendit la foule en direction de la porte.

— Hanna ! protesta Aria. (Mais son amie ne se retourna pas. Elle foudroya Mike du regard.) Tu étais vraiment obligé de parler de ça devant elle? Décidément, tu n'en rates pas une !

Son frère haussa les épaules.

— Ce n'est pas ma faute si elle a ses règles. (Il sortit une barre protéinée de sa poche et mordit dedans sans même en offrir à Aria.) Tu vas à la soirée de Mona?

Aria avança sa lèvre inférieure.

— Je n'en suis pas sûre. Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Tu es déprimée, ou quoi? demanda Mike, la bouche pleine.

Ça, c'était une question facile.

— Plus ou moins, oui, admit Aria. Je veux dire... Papa est parti. Ça ne te fait rien?

L'expression joyeusement nonchalante de Mike se durcit. Le jeune homme lâcha la photocopie qu'il tenait encore à la main.

— J'ai interrogé Ella hier soir. Elle m'a dit que Byron voyait déjà cette fille avant notre départ en Islande. Et que tu étais au courant.

Aria mordilla une mèche de ses cheveux et fixa le conteneur de recyclage qui se dressait dans un coin du hall. Quelqu'un avait dessiné une paire de seins sur le plastique bleu.

— C'est vrai.

— Alors, pourquoi tu ne m'en as pas parlé?

— Parce que Byron m'avait demandé de ne pas le faire.

Mike mordit férocement dans sa barre protéinée.

— Mais ça ne t'a pas dérangée d'en parler à Alison

DiLaurentis. Et ça n'a pas dérangé Alison d'en parler dans une vidéo qui passe sur toutes les chaînes de télé du pays.

— Mike, je ne lui ai pas raconté. Elle était avec moi quand c'est arrivé, se justifia Aria.

— Peu importe, grogna son frère.

Il sortit, bousculant au passage le requin mascotte qui était sorti prendre l'air. Aria envisagea de lui courir après, mais y renonça très vite. Elle se souvint de la fois où, à Reykjavik, elle était partie au spa géothermal du Lagon bleu alors qu'elle était censée surveiller son frère. À son retour, empestant le soufre et couverte de sels curatifs, elle avait découvert que Mike avait profité de son absence pour mettre le feu à la moitié de la treille du jardin. Elle avait eu de gros ennuis à cause de ça. Et c'était effectivement sa faute. Avant de partir, elle avait remarqué que Mike zieutait les allumettes de la cuisine. Elle aurait pu l'arrêter. Comme elle aurait probablement pu arrêter Byron.

— Et voilà la tienne, annonça Sean.

Arrivé au bout du couloir au plancher d'acajou impeccablement poli, il poussa la porte d'une grande chambre banche.

— Je l'adore, déclara Aria.

Avec sa fenêtre en saillie flanquée d'une banquette, ses rideaux de gaze et son bouquet de fleurs posé sur une console, la pièce lui rappelait le petit hôtel de charme dans lequel sa famille avait logé à Paris, la fois où la télé française avait interviewé son père, expert en gnomes.

— Tu es sûr que ça ne dérange pas tes parents ?

— Bien sûr que non. (Sean lui donna un chaste baiser sur la joue.) Je te laisse t'installer.

Par la fenêtre, Aria regarda le ciel qui virait au rose en cette fin d'après-midi, et elle ne put s'empêcher de comparer la vue à celle qu'elle avait depuis son cube marron. La propriété des Ackard était nichée au cœur d'un bois profond, et entourée de quatre hectares de terrain vierge. La maison la plus proche, une sorte de château coiffé de tourelles médiévales, se trouvait à au moins trois longueurs de terrain de foot américain. Le cube marron, en revanche, se situait dans un quartier charmant mais quelque peu décrépit, près de l'université. Du jardin de ses voisins, Aria ne pouvait voir que leur obscure collection d'animaux en pierre et de jockeys disséminés à travers la pelouse.

— La chambre te convient? demanda Mme Ackard, la belle-mère de Sean, comme Aria redescendait dans la cuisine.

— Je l'adore. Merci beaucoup.

Mme Ackard sourit gentiment à Aria. Elle était blonde, un peu grasse, avec des yeux bleus pleins de curiosité et une bouche qui semblait sourire même quand ça n'était pas le cas. Si Aria fermait les yeux et s'imaginait une mère typique, c'était plus ou moins Mme Ackard qu'elle voyait.

Sean lui avait raconté qu'avant d'épouser son père, sa belle-mère bossait comme éditrice dans un magazine, à Philadelphie, mais que depuis leur mariage, elle était devenue femme au foyer. Apparemment, faire en sorte que l'immense maison des Ackard ait toujours l'air prête à figurer dans les pages

de *Marie Claire Déco* était un job à plein temps. Les pommes du compotier en bois posé sur le plan de travail avaient une peau bien rouge et brillante, dépourvue de la moindre tavelure ; les magazines du salon étaient tous tournés dans le même sens, et les poils du tapis oriental s'alignaient proprement comme si on venait juste de les peigner.

— Je fais des raviolis aux champignons, annonça

Mme Ackard en invitant Aria à s'approcher pour sentir une casserole de sauce. Sean m'a dit que tu étais végétarienne.

— C'est vrai, acquiesça Aria. Mais vous n'étiez pas obligée de vous donner tout ce mal pour moi.

— Ce n'est rien du tout, affirma chaleureusement Mme Ackard.

Il y avait également des pommes de terre sautées, une salade de tomates, et une miche du délicieux pain aux sept céréales de Fresh Fields qui faisait toujours ricaner Ella. « Payer dix dollars quatre-vingt-dix-neuf pour de la farine et de l'eau... Il faut vraiment être taré ! » s'exclamait-elle chaque fois.

Mme Ackard sortit la cuillère en bois de la casserole et la posa sur le comptoir.

— Tu étais amie avec Alison DiLaurentis, n'est-ce pas ? J'ai vu cette vidéo à la télé.

Aria baissa la tête.

— Oui.

Une boule se forma dans sa gorge. Voir Ali si vivante à l'écran avait fait remonter son chagrin à la surface.

À sa grande surprise, Mme Ackard lui passa un bras autour des épaules et la serra affectueusement.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je ne peux même pas imaginer ce que tu dois éprouver.

Des larmes piquèrent les yeux d'Aria. C'était bon de se retrouver dans les bras d'une maman, même si ça n'était pas la sienne.

Au dîner, Sean s'assit à côté d'Aria, et tout se passa exactement à l'inverse de chez les Montgomery. Les Ackard posaient leur serviette sur leurs genoux, ils ne mettaient pas la télé en fond sonore, et M. Ackard (qui était grand et dégingandé, avec un début de calvitie mais un sourire plein de charme) ne lisait pas le journal en mangeant. Les petits frères jumeaux de Sean, Colin et Aidan, ne mettaient pas leurs coudes sur la table, et ils ne se piquaient pas avec leur fourchette. Aria frémissait en imaginant les atrocités que Mike aurait commises s'il avait eu un jumeau...

— Merci, dit-elle comme Mme Ackard versait du lait dans son verre - même si Byron et Ella avaient toujours affirmé que le lait contenait des

hormones synthétiques et donnait le cancer.

Quelques semaines plus tôt, lors de la soirée qu'elle avait passée chez lui, Aria avait parlé à Ezra de l'embargo familial sur le lait. Ezra avait éclaté de rire et répondu que sa famille aussi avait quelques interdits bizarres.

Aria reposa sa fourchette. Comment Ezra avait-il réussi à s'infiltrer dans ses pensées pendant ce dîner paisible? Elle jeta un rapide coup d'œil à Sean, qui mâchait ses pommes de terre sautées. Quand elle se pencha pour lui toucher le poignet, le jeune homme lui sourit.

— Sean nous a expliqué que tu suivais des cours renforcés, Aria, lança M. Ackard en piquant une rondelle de carotte avec sa fourchette.

Aria haussa les épaules.

— Seulement en anglais et en arts plastiques.

— J'avais pris « littérature anglaise » en option majeure à la fac, s'enthousiasma Mme Ackard. Qu'est-ce que vous lisez en ce moment?

— *La Lette Écarlate*, répondit Aria.

— J'adore ce livre ! s'exclama Mme Ackard en buvant une petite gorgée de vin. Il met bien en évidence la rigidité de la société puritaine d'autrefois. Pauvre Hester Prynne !

Aria se mordit l'intérieur de la joue. Si seulement elle avait parlé à Mme Ackard *avant* d'attaquer Meredith...

— *La Lette Écarlate*, répéta M. Ackard en portant un doigt à ses lèvres. Ils en ont fait un film, non?

— Mmmh, acquiesça Sean. Avec Demi Moore.

— C'est celui où le type tombe amoureux d'une fille plus jeune, c'est ça? ajouta M. Ackard. Vraiment scandaleux.

Aria retint son souffle. Elle avait l'impression que tout le monde la dévisageait, mais en fait, seul Sean la regardait - les yeux écarquillés et l'air mortifié. « Je suis désolé », signalait son expression.

— Non, David, dit doucement Mme Ackard, sur un ton indiquant qu'elle avait une petite idée de la situation d'Aria. Ça, c'est *Lolita*.

— Oh. C'est vrai. (M. Ackard haussa les épaules sans réaliser qu'il venait de commettre un impair.) Je les confonds toujours.

Après le dîner, Sean et les jumeaux montèrent faire leurs devoirs, et Aria les suivit. La chambre d'amis était calme et accueillante. Mme Ackard avait trouvé le temps de lui monter une boîte de Kleenex et un vase rempli de lavande, qu'elle avait posés sur la table de chevet.

Aria se laissa tomber sur le lit, mit les infos locales pour avoir un bruit de fond et ouvrit Gmail sur son ordinateur portable. Elle avait reçu un nouveau

message. L'adresse de l'expéditeur n'était qu'une série de lettres et de chiffres. Aria sentit son cœur s'arrêter comme elle double-cliquait dessus pour l'ouvrir.

Aria : Tu ne crois pas que Sean devrait être mis au courant des heures supplémentaires que tu as faites avec un certain prof d'anglais ? Après tout, une relation de couple se bâtit sur la confiance. - A

À cet instant, le chauffage central s'éteignit. Aria se redressa. Dehors, elle entendit un craquement. Puis un autre. *Quelqu'un l'observait.*

Aria se dirigea vers la fenêtre sur la pointe des pieds. Elle regarda dehors. Les pins projetaient des ombres bossues sur le court de tennis. Une caméra de sécurité perchée sur le toit de la maison effectua un lent balayage de droite à gauche. Il y eut un clignotement lumineux, puis plus rien.

Comme Aria tournait le dos à la fenêtre, quelque chose à la télé capta son regard. « Nouvelle apparition du rôdeur », signalait le bandeau en bas de l'écran.

— On nous a informés que plusieurs personnes avaient aperçu le Rôdeur de Rosewood, était en train de dire le présentateur lorsque Aria augmenta le volume. Restez avec nous pour plus de détails.

L'image suivante montra une voiture de police devant une énorme bâtisse coiffée de tourelles. Aria tourna la tête vers la fenêtre. Comme elle s'y attendait, la lumière bleue d'un gyrophare clignotait entre les arbres, au loin.

Elle sortit dans le couloir. La porte de la chambre de Sean était fermée; le dernier single de Bloc Party filtrait au travers.

— Sean?

Aria poussa la porte. Le bureau de Sean était jonché de livres de classe, mais sa chaise était vide. Un creux était encore visible sur le lit, à l'endroit où le jeune homme s'était allongé. Un vent froid soufflait par la fenêtre ouverte, faisant onduler les rideaux comme des fantômes.

Parce qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre, Aria regagna sa chambre. Ce fut alors qu'elle trouva un nouveau mail dans sa boîte.

P. S. : Tu me trouves peut-être dégueulasse, mais je n'ai jamais tué personne. Voilà un indice : quelqu'un voulait quelque chose d'Ali. L'assassin est plus près que tu ne penses. — A

AH, LA VIE A LA COUR...

Le mardi soir, Hanna déambulait dans le centre commercial King James en examinant son BlackBerry. Elle avait envoyé un texto à Mona : « On a toujours RV pour l'essayage de ma robe? », et n'avait pas reçu de réponse. Mona devait encore lui en vouloir à cause de *VAmiversaire*. Hanna avait tenté de lui expliquer ce que ses anciennes amies faisaient chez elle, mais Mona l'avait interrompue sur un ton glacial :

— Je t'ai vue avec tes copines à la télé. Félicitations, tu vas bientôt devenir célèbre.

Puis elle avait raccroché. D'accord, elle était en rogne. Mais quand c'était contre Hanna, elle ne le restait jamais longtemps. Sinon, elle n'aurait plus de MAPLV (meilleure amie pour la vie).

Hanna dépassa le Rive Gauche, la brasserie où Mona et elle étaient censées dîner la veille au soir pour leur *Amiversaire*. C'était une copie du Balthazar de New York, qui était lui-même la copie d'un million de cafés parisiens. Par la vitrine, Hanna aperçut un groupe de filles sur la banquette que Mona et elle préféraient. Une de ces filles était Naomi. Sa voisine de droite était Riley. Et sa voisine de gauche... Mona.

Hanna s'arrêta net. Que faisait Mona avec ces... greluches?

Malgré la pénombre romantique qui régnait à l'intérieur, Mona portait ses lunettes d'aviateur à verres teintés roses. Outre Naomi et Riley, elle était entourée de Kelly Hamilton et Nicole Hudson, les langues de vipère de 2^{de} qui faisaient les quatre volontés de Naomi et de Riley. Un énorme plat de frites auquel personne n'avait touché trônait au centre de la table. Mona semblait être en train de raconter une histoire : elle agitait les mains avec animation et écarquillait ses grands yeux bleus. Comme elle arrivait à la conclusion, les quatre autres filles éclatèrent de rire.

Hanna redressa les épaules. Puis elle poussa la porte faussement ancienne du restaurant.

Naomi fut la première à la remarquer. Elle donna un coup de coude à Kelly, et toutes deux se mirent à chuchoter.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Hanna en les toisant.

Les coudes posés sur la table, Mona se pencha en avant.

— Hanna, quelle surprise ! J'ignorais si tu voulais toujours faire partie de ma cour, vu que tu es tellement occupée avec tes ex-amies...

Repoussant ses cheveux par-dessus son épaule, elle but une gorgée de Coca light.

Hanna leva les yeux au ciel et s'assit au bout de la banquette rouge foncé.

— Évidemment que je veux toujours faire partie de ta cour. Tu dramatises toujours.

Mona lui adressa un sourire crispé.

— D'accord, bouboule.

— Pétasse, répliqua Hanna.

— Salope, contra Mona.

Hanna gloussa... et Naomi, Riley et Cie en firent autant. Ce n'était pas la première fois que Mona et Hanna se chamaillaient pour de faux, mais c'était la première fois qu'elles le faisaient en public.

Mona entortilla une mèche blond pâle autour de son doigt.

— Bref, j'ai décidé que plus on est de fous, plus on rit. Une cour trop réduite, c'est ennuyeux. Et je veux que cette soirée soit grandiose.

— On est super excitées, se pâma Naomi. J'ai hâte d'essayer la robe Zac Posen que Mona a choisie pour nous.

Hanna leur adressa un sourire tendu. Ça n'avait pas de sens. Tout le monde à Rosewood savait que Naomi et Riley parlaient d'Hanna dans son dos. Et l'année dernière, Mona n'avait-elle pas voué son mépris éternel à Naomi après que celle-ci avait raconté qu'elle s'était fait faire des implants de peau ? Pour venger son amie, Hanna avait feint de copiner avec Naomi - elle lui avait fait croire qu'elle s'était disputée avec Mona, et après avoir gagné sa confiance, avait piqué dans son agenda une lettre d'amour nunuche que Naomi avait écrite à l'intention de Mason Byers. Le lendemain, elle avait posté anonymement la lettre sur l'intranet de l'Externat ça avait fait rire tout le monde, et les choses étaient rentrées dans l'ordre.

Tout à coup, Hanna eut une révélation. Mais bien sûr ! Mona faisait semblant de copiner avec les autres ! C'était parfaitement logique. Ayant réalisé ce qui se passait, Hanna se sentit quelque peu rassérénée. Mais parce qu'elle voulait une confirmation, elle demanda :

— Hé, Mon, je peux te parler une seconde ? En tête à tête ?

— Pas maintenant, Han. (Mona consulta sa montre Movado.) On est en retard pour notre essayage. Venez.

Sur ces mots, Mona sortit du restaurant, ses talons de huit centimètres claquant sur le parquet de noyer poli. Les autres la suivirent.

Hanna voulut saisir son énorme fourre-tout Gucci, mais la fermeture Éclair s'était ouverte, et tout le contenu de son sac se répandit sur le sol : sa trousse à maquillage, son portefeuille, ses vitamines, sa boîte de comprimés brûle-graisse qu'elle avait volée chez GNC il y a des lustres mais qu'elle n'avait pas eu le courage de tester... Tout. À genoux par terre, les yeux rivés sur Mona et les autres qui s'éloignaient sans l'attendre, elle se dépêcha de ramasser ses affaires. Elle les jeta pêle-mêle dans son sac, sans même regarder ce qu'elle faisait.

— Hanna Marin?

Hanna sursauta. Un serveur la surplombait. Il était grand, avec des cheveux qui lui tombaient dans la figure et quelque chose de familier.

— C'est Lucas! s'exclama-t-il, tripotant le revers de sa chemise blanche - l'uniforme du personnel du Rive Gauche. Tu as du mal à me reconnaître parce que j'ai l'air trop français dans cette tenue, je parie.

— Oh, lâcha Hanna sur un ton las. Salut.

Elle connaissait Lucas Beattie depuis toujours. En 5^e, il était populaire - et bizarrement, l'espace d'une seconde, il avait eu l'air de s'intéresser à elle. La nouvelle s'était répandue qu'il allait lui envoyer une boîte de chocolats en forme de cœur pour la Saint-Valentin. Quand un garçon vous envoyait une boîte de chocolats en forme de cœur, ça signifiait qu'il était amoureux de vous. Hanna s'était sentie tout excitée.

Mais la semaine précédant la Saint-Valentin, quelque chose avait changé. Lucas était brusquement devenu ringard. Ses amis avaient commencé à l'ignorer, les filles à se moquer de lui, et quelqu'un avait propagé une rumeur selon laquelle il était hermaphrodite. En secret, Hanna s'était demandé si c'était sa faute - si Lucas était tombé en disgrâce parce qu'il s'intéressait à elle. Même si elle faisait partie de la bande d'Ali D., elle restait une ringarde grassouillette et maladroite. Quand elle avait reçu les chocolats de Lucas, elle avait caché la boîte dans son casier et ne l'avait pas remercié.

— Quoi de neuf? demanda-t-elle distraitemment.

Depuis, Lucas était resté un loser.

— Pas grand-chose, répondit le jeune homme, les yeux brillants. Et toi?

Hanna leva les yeux au ciel. Elle n'avait pas cherché à engager la conversation.

— Il faut que j'y aille, dit-elle en jetant un coup d'œil vers la porte. Mes amies m'attendent.

— En fait... (Lucas la suivit vers la sortie.) Elles ont oublié de payer leur note. (Il sortit un calepin en cuir.) À moins que, euh... tu n'aies proposé de les inviter pour cette fois.

— Oh. (Hanna se racla la gorge. Mona aurait quand même pu lui en parler.) Pas de problème.

Lucas passa sa carte bleue dans la machine et lui donna le ticket à signer. Hanna sortit du Rive Gauche sans laisser de pourboire ni dire au revoir au jeune homme.

Plus elle y pensait, plus elle se réjouissait que Naomi et Riley fassent partie de la cour d'Hanna. À Rosewood, les filles invitées à faire partie d'une cour se battaient pour savoir laquelle offrirait le présent le plus somptueux à la reine du jour. Et pas question de s'en tirer avec un bon-cadeau Prada ou un *pass* d'une journée pour l'institut de beauté Blue Springs. Le cadeau de la gagnante devait être vraiment extravagant. La meilleure amie de Julia Rubinstein avait engagé des strip-teaseurs pour faire un numéro pendant l'after réservée à quelques privilégiées. Et une fois, Sarah Davies avait convaincu son père d'engager Beyoncé pour chanter « Joyeux anniversaire » pendant une soirée. Dieu merci, Naomi et Riley étaient à peu près aussi créatives que le panda nouveau-né du zoo de Philadelphie. Même en panne d'inspiration, Hanna les batterait les yeux fermés.

Elle entendit son BlackBerry vibrer dans son sac et le sortit. Elle avait deux nouveaux messages. Le premier venait de Mona, et il était arrivé six minutes plus tôt.

Où T passée, pétasse? Si T en retard, la couturière va faire la tronche. - Mon

Mais le deuxième texto, arrivé deux minutes après, avait été envoyé par un numéro masqué. Il ne pouvait provenir que d'une personne.

Chère Hanna, tu n'es peut-être pas mon amie, mais nous avons les mêmes ennemis. Alors, j'ai deux tuyaux pour toi. Une de tes ex-copines te cache quelque chose. Quelque chose d'énorme. Quant à Mona... Elle non plus, ce n'est pas ton amie. Surveille tes arrières. — A

BONJOUR, JE M'APPELLE EMILY ET JE SUIS LESBIENNE

Ce soir-là à dix-neuf heures dix-sept, Emily se gara dans l'allée de chez elle. Après s'être enfuie de la piscine, elle avait déambulé dans le Sanctuaire des Oiseaux de Rosewood pendant des heures. Le pépiement joyeux des hirondelles, la démarche comique des canetons, les couleurs vives des perroquets l'apaisaient toujours. C'était un endroit idéal pour échapper à la réalité... et à une certaine photo accablante.

Toutes les pièces de la maison étaient éclairées, y compris la chambre qu'Emily partageait avec Carolyn. Comment allait-elle expliquer cela à ses parents? Elle voulait leur dire qu'elle avait embrassé Maya à cause d'un pari et que quelqu'un essayait de lui jouer un mauvais tour - que c'était juste un jeu qui avait mal tourné. *Préférer les filles aux garçons, moi? Quelle idée ridicule!*

Mais c'était un mensonge, et ça lui serrait le cœur.

La maison exhalait une odeur accueillante, mélange de café et de pot-pourri. Mme Fields avait allumé la petite vitrine qui contenait ses figurines Hummel. Un garçon en train de traire une vache et une fille en culotte courte poussant une brouette tournaient lentement.

Emily longea le couloir tapissé de papier à fleurs et entra dans le salon. Ses parents étaient tous deux assis sur le canapé. Une femme plus âgée leur faisait face dans le fauteuil.

Mme Fields adressa un sourire larmoyant à sa fille.

— Ah, te voilà.

Emily cligna des yeux.

— Hum, bonsoir.

Son regard passa de ses parents à l'inconnue qui occupait le fauteuil.

— Tu veux entrer? interrogea Mme Fields. Il y a quelqu'un qui voudrait te voir.

La femme portait un pantalon noir taille haute avec un blazer couleur menthe. Elle se leva et tendit la main à Emily.

— Je m'appelle Edith, se présenta-t-elle. Ravie de faire ta connaissance, Emily. Assieds-toi donc.

M. Fields passa dans la salle à manger et apporta une chaise pour sa fille. Emily hésita, puis s'assit à contrecœur. Elle se sentait aussi nerveuse que du temps où ses anciennes amies et elle jouaient à lance-coussins - l'une d'elles déambulait avec un bandeau sur les yeux pendant que les autres la bombardaient sans prévenir. Emily détestait cette attente avant que les coussins la frappent : la tension, l'incertitude... Mais elle jouait quand même, parce que Ali adorait ça.

— J'appartiens au programme « La Cime des arbres », annonça Edith. Tes parents m'ont parlé de ton problème.

Le coccyx d'Emily pressait contre le bois de sa chaise.

— Mon problème?

Son estomac se noua. Il lui semblait savoir ce que cela signifiait.

— Ton problème, oui. Parce que c'en est un, intervint Mme Fields d'une voix étranglée. Cette photo... avec cette fille que nous t'avions interdit de voir... Est-ce que c'est arrivé plusieurs fois?

Emily toucha la cicatrice sur sa paume gauche, à l'endroit où Carolyn l'avait accidentellement blessée avec un sécateur. Toute sa vie, elle avait été sage et obéissante. Elle ne pouvait pas mentir à ses parents - du moins, pas sans qu'ils ne s'en rendent compte.

— Je suppose que oui, marmonna-t-elle.

Sa mère laissa échapper un gémissement.

Edith fit la moue. Ses lèvres ridées étaient peintes en fuchsia, et elle sentait la naphthaline.

— Ce que tu ressens, ce n'est pas irréversible. C'est une maladie, Emily. Mais à La Cime des arbres, nous pouvons te guérir. Nous avons réhabilité de nombreux ex-homosexuels depuis le début du programme.

Emily éclata d'un rire pareil à un aboiement.

— Des ex-... homosexuels?

Le monde se mit à tourner autour d'elle, puis il se stabilisa. Ses parents la fixaient d'un air pieux et légèrement offensé, enveloppant leur tasse de café de leurs deux mains.

— La source de ton attirance pour les jeunes filles n'est pas de nature génétique ou scientifique, mais environnementale, expliqua Edith. Grâce à une thérapie, nous nous faisons fort de te débarrasser de tes... appelons-les pulsions.

Emily agrippa le bord de sa chaise.

— Ça a l'air... bizarre.

— Emily! la rabroua sa mère, qui lui avait appris à ne jamais se montrer insolente avec les adultes.

Mais Emily était trop perturbée pour s'en soucier.

— Ce n'est absolument pas bizarre, reprit Edith. Ne t'en fais pas si tu ne comprends pas tout pour le moment. C'est le cas de beaucoup de nos nouvelles recrues. (Elle reporta son attention sur les parents d'Emily.) Nous avons un taux de réussite extraordinaire dans la zone de Philadelphie et de ses environs.

Emily avait envie de vomir. *Ils veulent me... réhabiliter?* Elle dévisagea ses parents, mais ceux-ci ne réagirent pas. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. *Si la prochaine voiture qui passe est blanche, je vais me tirer de ce guêpier*, songea-t-elle. *Si elle est rouge, je suis cuite*. Une voiture passa en trombe. Bien entendu, elle était rouge.

Edith posa sa tasse de café sur sa soucoupe.

— Nous allons demander à une marraine de venir te voir, une personne qui a elle-même suivi le programme avec succès. Elle est en terminale à l'Externat de Rosewood, et elle s'appelle Becka. Elle est très gentille, tu verras. Tu discuteras avec elle et nous reparlerons de ton inscription ensuite, d'accord?

Emily fixa ses parents.

— Je n'ai pas le temps de voir qui que ce soit. J'ai entraîné le matin et le soir après les cours ; après ça, il faut encore que je fasse mes devoirs.

Sa mère lui adressa un sourire tendu.

— Tu trouveras le temps. Pourquoi pas demain midi, pendant la pause déjeuner?

Edith acquiesça.

— C'est sûrement possible.

Emily se massa les tempes. Sa tête lui faisait mal. Elle n'avait pas encore rencontré Becka et elle la détestait déjà.

— D'accord, céda-t-elle. Dites-lui de me retrouver à la chapelle Lorence.

Il n'était pas question qu'elle voie Becka à la cafétéria. Sa vie à l'Externat s'annonçait déjà assez difficile comme ça.

Edith se frotta les mains et se leva.

— Je vais faire le nécessaire.

Emily resta debout contre la cheminée pendant que ses parents tendaient son manteau à Edith et la remerciaient d'être venue. Edith descendit l'allée de

pierre des Fields jusqu'à sa voiture. Quand les parents d'Emily reportèrent leur attention sur la jeune fille, ils affichaient une expression mi-lasse, mi-grave.

— Maman, papa, commença Emily.

Sa mère se détourna.

— Cette Maya, elle a de sacrés tours dans sa manche, pas vrai?

Emily recula en protestant :

— Ce n'est pas elle qui a diffusé la photo.

Mme Fields se laissa tomber dans le canapé et se prit la tête dans les mains.

— Qu'allons-nous faire ?

Emily fronça les sourcils.

— Comment ça, « nous » ?

Sa mère leva les yeux vers elle.

— Ne comprends-tu pas que ça va retomber sur toute notre famille ?

— Ce n'est pas ma faute, protesta Emily. Ce n'est pas moi non plus qui ai diffusé cette photo.

— Peu importe comment c'est arrivé, coupa sa mère. C'est arrivé, un point c'est tout.

Elle se leva et observa le canapé, puis saisit un coussin et lui donna un coup de poing pour lui rendre sa forme initiale. Elle le reposa, en saisit un autre et lui infligea le même traitement - avec un peu plus de force que nécessaire.

— C'était si choquant de voir cette photo de toi, Emily.

Horriblement choquant. Et d'entendre de ta bouche que c'est arrivé plusieurs fois...

— Je suis désolée, chuchota Emily. Mais ce n'est peut-être pas...

— As-tu seulement pensé quel impact ça aurait sur nous ? l'interrompit sa mère. Nous sommes tous bouleversés. Carolyn est rentrée à la maison en pleurant. Et ton frère et ta sœur m'ont appelée tous les deux pour me proposer de rentrer par le premier avion.

Elle s'empara d'un nouveau coussin et le frappa si fort que quelques plumes s'en échappèrent. Emily se demanda comment un voisin passant devant la maison à cet instant aurait interprété cette scène. Le spectacle des plumes volant dans les airs lui aurait peut-être fait penser que les Fields s'amusaient comme des petits fous à faire une bataille de polochons.

Emily avait l'impression que sa langue s'était changée en plomb, et qu'un

trou béant s'ouvrait au fond de son estomac.

— Je suis désolée, répéta-t-elle tout bas.

Les yeux de Mme Fields étincelèrent. Elle adressa un signe de tête à son mari.

— Va le chercher.

M. Fiels disparut dans la salle à manger adjacente. Emily l'écoula fouiller dans les tiroirs du vieux bureau qui se dressait contre un des murs de la pièce. Quelques secondes plus tard, il revint avec une feuille imprimée.

— C'est pour toi, dit-il.

Emily prit la feuille. C'était un billet d'avion : Philadelphie - Des Moines, dans l'Iowa. Avec son nom tout en haut.

— Je ne comprends pas.

M. Fields se racla la gorge.

— Soyons bien clairs : où tu fais La Cime des arbres - et tu réussis le programme -, ou tu pars vivre chez ta tante

Helen.

Emily cligna des yeux.

— Celle qui habite dans une ferme?

— Tu as une autre tante Helen? rétorqua son père.

Emily sentit la nausée la gagner. Elle se tourna vers sa mère.

— Vous allez m'envoyer vivre ailleurs ?

— Espérons que nous n'en arriverons pas là, répondit simplement Mme Fields.

Des larmes montèrent aux yeux d'Emily. La jeune fille resta muette un instant. Elle avait l'impression qu'un bloc de ciment lui pesait sur la poitrine.

— Ne m'envoyez pas chez tante Helen, chuchota-t-elle. Je... je suivrai le programme, c'est promis.

Elle baissa les yeux. Ça lui rappelait les fois où Ali et elle faisaient un bras de fer. Elles étaient de force égale, et ça aurait pu durer pendant des heures. Mais au bout d'un moment, Emily finissait par céder. Peut-être qu'elle renonçait trop facilement, mais elle ne se sentait pas de taille à lutter contre ses parents.

Sa mère esquissa un petit sourire. Elle plia le billet d'avion en quatre et le fourra dans la poche de son cardigan.

— Tu vois, ce n'était pas si difficile...

Avant qu'Emily puisse répondre, ses parents avaient quitté la pièce.

SPENCER À LA UNE

Le mercredi matin, Spencer se regarda dans le miroir de sa coiffeuse en acajou Chippendale. Ce meuble était dans sa famille depuis deux cents ans, et les Hastings racontaient que la tache ronde sur le plateau avait été faite par Ernest Hemingway - apparemment, l'écrivain avait posé son verre de whisky dessus pendant un des bals donnés par l'arrière-arrière-grand-mère de Spencer.

Spencer saisit sa brosse ronde en poils de sanglier et la passa vigoureusement dans ses cheveux. Jordana, la journaliste du *Philadelphia Sentinel*, arriverait bientôt pour son interview et sa séance photo. Une styliste apporterait des vêtements, et Uri, la coiffeuse de Spencer, devait venir lui faire un brushing. Spencer venait juste de terminer son maquillage : elle avait opté pour un look naturel, quelque chose de frais et de subtil qui, avec un peu de chance, lui donnerait l'air d'une fille intelligente et organisée plutôt que d'une plagiaire.

Déglutissant, elle jeta un coup d'œil à la photo qu'elle avait affichée dans un des coins du miroir. Le cliché montrait toute son ancienne bande sur le yacht de l'oncle d'Ali à Newport, Rhode Island. Vêtues de bikinis J. Crew assortis et coiffées de chapeaux de paille à large bord, les filles se pressaient les unes contre les autres en souriant de toutes leurs dents, comme si elles se prenaient pour des déesses de la mer.

— Ça va bien se passer, déclara Spencer à son reflet en prenant une grande inspiration.

L'article se résumerait probablement à quelques lignes que personne ne lirait, dans les pages « Style ». Jordana ne lui poserait pas plus de deux ou trois questions. Le message que « A » lui avait envoyé la veille (« Je sais ce que tu as fait. ») était uniquement destiné à l'effrayer. Elle tenta de le repousser dans un coin de son esprit.

Soudain, son Sidekick bipa. Spencer le saisit, appuya sur quelques boutons pour accéder à ses textos et plissa les yeux.

Il te faut un autre avertissement, Spencer? L'assassin d'Ali est juste devant toi.

Le portable de Spencer heurta bruyamment le sol. *L'assassin d'Ali?* Elle

fixa son reflet dans le miroir. Puis la photo de ses amies. Ali tenait la barre du yacht, et les autres se massaient derrière elle.

Du coin de l'œil, Spencer aperçut quelque chose à la fenêtre. Elle pivota, mais il n'y avait rien - personne dans son jardin, à part un colvert à l'air égaré. Personne non plus dans le jardin des DiLaurentis ou dans celui des Cavanaugh. Spencer reporta son attention sur le miroir et se passa les mains sur la figure.

— Salut.

Spencer sursauta. Melissa se tenait derrière elle, appuyée contre son lit à baldaquin. Spencer fit volte-face pour vérifier que sa sœur était bien réelle, qu'elle n'avait pas juste imaginé son reflet dans le miroir. Melissa était arrivée si discrètement !

— Ça va? demanda sa sœur en tripotant le col de son chemisier en soie vert. On dirait que tu as vu un fantôme.

— Je viens de recevoir un texto trop bizarre, bredouilla Spencer sans réfléchir.

— Vraiment? s'étonna Melissa. Qu'est-ce qu'il disait?

Spencer jeta un coup d'œil à son Sidekick qui gisait sur la moquette crème. D'un coup de pied, elle l'expédia sous la coiffeuse.

— Peu importe.

— C'est maman qui m'envoie te prévenir que la journaliste est arrivée.

Spencer se leva et emboîta le pas à sa sœur. Elle avait du mal à croire qu'elle était sur le point de lui lire le message de « A ». Mais qu'avait bien pu vouloir dire son mystérieux correspondant? Comment l'assassin d'Ali pouvait-il se trouver juste devant elle, alors qu'elle se regardait dans le miroir?

Une vision lui traversa l'esprit.

— Allez, avoue, ricanait méchamment Ali. Tu l'as lu dans mon journal.

— Jamais je ne lirais ton journal, protestait Spencer. Je m'en fiche complètement.

Il y eut quelques taches, des éclairs lumineux, un mouvement précipité. Puis plus rien.

Étourdie, Spencer cligna frénétiquement des yeux. Elle était plantée au milieu du couloir du premier étage, seule. Et elle avait l'impression que sa vision faisait suite au souvenir flou de l'autre jour. Mais à quoi correspondait-elle exactement?

Lentement, Spencer descendit l'escalier en s'accrochant à la rambarde. Melissa et ses parents étaient rassemblés autour du canapé, dans le salon. Une

femme grassouillette, avec des cheveux noirs frisés et des lunettes à monture en plastique noir en forme d'yeux de chat, un type tout maigre au bouc clairsemé avec un appareil photo monstrueux autour du cou, et une Asiatique mince avec une mèche rose se tenaient près de la porte d'entrée.

— Spencer Hastings ! s'exclama la femme aux cheveux frisés en apercevant la jeune fille. Notre finaliste !

Et elle lui sauta au cou. Spencer se retrouva le nez écrasé contre le blazer de l'inconnue, qui sentait les cerises à l'eau-de-vie dont le country club garnissait ses cocktails Shirley Temple. Puis la femme s'écarta d'elle et la tint à bout de bras.

— Je suis Jordana Pratt, la responsable de la rubrique « Style » du *Philadelphia Sentinel*, se présenta-t-elle. (Elle désigna ses deux compagnons.) Voici Bridget, notre styliste, et Matthew, notre photographe. Je suis si contente de te rencontrer !

— De même, bredouilla Spencer.

Jordana salua les parents de la jeune fille. Puis elle passa devant Melissa sans même lui jeter un coup d'œil. Melissa se racla la gorge.

— Hum, Jordana, je crois qu'on se connaît déjà.

La journaliste plissa les yeux et fronça le nez comme si une odeur nauséabonde venait juste de parvenir à ses narines. Elle fixa Melissa pendant quelques secondes.

— Vraiment ?

— Vous m'avez interviewée quand j'ai couru le marathon de Philadelphie il y a deux ans, lui rappela Melissa, redressant les épaules et repoussant ses cheveux derrière ses oreilles. Devant le musée d'Art.

Jordana n'eut pas l'air de percuter.

— Génial, acquiesça-t-elle distraitement. J'adore le marathon. (Elle se tourna de nouveau vers Spencer. La jeune fille remarqua qu'elle portait une montre Cartier Tank Américaine - et pas un des modèles bon marché en acier.) Donc... je veux tout savoir sur toi. Ce que tu fais pendant ton temps libre, quel est ton plat préféré, qui va gagner « American Idol » à ton avis - tout. Un jour, tu seras probablement célèbre, tu sais ! La plupart des gagnants de l'Orchidée d'or le deviennent.

— Spencer ne regarde pas « American Idol », intervint Mme Hastings. Elle est trop occupée par ses études et ses activités extrascolaires.

— Elle a obtenu 2350 à ses PSAT cette année, ajouta fièrement M. Hastings.

— Je pense que ce sera la fille de Fantasia, déclara Melissa. (Tout le monde s'interrompit pour la regarder.) Celle qui va gagner. À « American

Idol », précisa-t-elle.

Jordana fronça les sourcils, puis reporta son attention sur Spencer. Alors, Mademoiselle la Finaliste. On veut montrer à quel point tu es une fille intelligente, mais aussi que ce soit amusant. Tu as été nominée pour un essai d'économie - ça a un rapport avec le commerce et les affaires, pas vrai? Je pensais que pour la séance photo, on pourrait faire une parodie de *The Apprentice*, avec Donald Trump. Comme légende de la photo, on mettrait : « Spencer Hastings, vous êtes engagée ! » Tu porterais un tailleur noir, tu serais assise derrière un gros bureau et tu dirais à un type qu'il est viré. Ou que tu veux qu'il te fasse un martini, peu importe.

Spencer cligna des yeux. Jordana parlait très vite, en gesticulant abondamment.

— Vous pourriez utiliser mon bureau, suggéra M. Hastings. Au fond du couloir.

Jordana jeta un coup d'œil à Matthew.

— Tu vas voir si ça peut convenir?

Matthew hocha la tête.

— Et j'ai un tailleur noir qui lui irait très bien, ajouta Melissa.

Jordana sortit le BlackBerry qu'elle portait dans un étui à sa ceinture et se mit à taper fiévreusement sur le clavier.

— Ça ne sera pas nécessaire, murmura-t-elle. Nous avons apporté tout ce qu'il faut.

Spencer s'assit sur le fauteuil rayé du salon. Sa mère se laissa tomber sur le tabouret du piano, tandis que Melissa s'installait près de la harpe antique.

— C'est si excitant, roucoula Mme Hastings en se penchant pour écarter une mèche de cheveux qui tombait devant la figure de Spencer.

Spencer devait admettre qu'elle adorait qu'on s'occupe d'elle. Ça arrivait si rarement!

— Je me demande quel genre de questions elle va me poser...

— Oh, elle va sans doute t'interroger sur ta scolarité et tes loisirs, rétorqua Mme Hastings d'une voix chantante. N'oublie pas de lui parler de ces camps d'étude auxquels je t'ai envoyée. Et du fait que j'ai commencé à t'enseigner le français quand tu avais huit ans. C'est grâce à ça que tu as pu passer directement en français niveau avancé à ton entrée en 6^e.

Spencer gloussa en se couvrant la main de sa bouche.

— Il y aura d'autres articles dans l'édition de samedi du *Sentinel*, maman.

— Peut-être qu'elle va t'interroger sur ton essai, lança Melissa d'une voix atone.

Spencer leva vivement les yeux. Sa sœur feuilletait le dernier numéro de *Town & Country* avec une expression indéchiffrable.

Bridget revint avec un portant à roulettes auquel étaient suspendues plusieurs housses à vêtements.

— Commence à regarder là-dedans et vois s'il y a quelque chose qui te plaît. Il faut que je retourne à la voiture chercher les chaussures et les accessoires. (Elle plissa le nez.) Une assistante, ça ne serait vraiment pas du luxe.

Spencer caressa les housses en vinyle. Il y en avait au moins vingt-cinq.

— Tout ça juste pour ma petite séance photo ? s'étonna-t-elle.

— Jordana ne t'a pas dit? (Bridget écarquilla ses yeux gris.) Le rédac chef a adoré ton histoire, d'autant que tu es une fille du coin. Il a décidé de te mettre en première page !

— De la rubrique « Style »? demanda Melissa, incrédule.

— Non, du journal, rectifia Bridget.

— Oh mon Dieu, Spencer !

Mme Hastings prit la main de sa fille.

— Hé oui, sourit Bridget. Il va falloir t'y habituer. Si tu gagnes, ça va être un vrai tourbillon. J'ai habillé la gagnante de 2001 pour *Newsweek*. Elle avait un emploi du temps de folie.

La styliste rebroussa chemin vers la porte d'entrée, laissant derrière elle un sillage de parfum au jasmin. Spencer tenta de faire la respiration du feu telle qu'on la lui avait enseignée au yoga. Elle défit la fermeture Éclair de la première housse, révélant un blazer de laine noire. D'après l'étiquette, c'était un Calvin Klein. Et le suivant, un Armani.

Melissa et sa mère vinrent l'aider à ouvrir les housses. Pendant quelques secondes, tout le monde resta muet. Puis Melissa lança :

— Il y a un petit mot sur celle-là.

Spencer tourna la tête vers sa sœur. Un morceau de papier ligné, plié en deux, était scotché avec du Chatterton sur une housse bleu marine. Sur le dessus se détachait une initiale écrite à la main : S.

Les jambes de Spencer se raidirent. Elle décolla le message, se positionna de manière à le dissimuler à Melissa et à sa mère. Puis elle l'ouvrit.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Melissa en s'écartant du portant.

— J-juste des instructions pour la styliste, bredouilla Spencer.

Mme Hastings continua calmement à ouvrir les housses, mais Melissa soutint le regard de Spencer pendant quelques secondes. Lorsqu'elle se

détourna enfin, Spencer baissa les yeux et relut le message.

Chère Mademoiselle la Finaliste, ça te plairait que je dévoile ton secret maintenant? Parce que je pourrais. Et si tu ne te tiens pas bien, peut-être que je le ferai. - A

NE JAMAIS, JAMAIS FAIRE CONFIANCE À QUELQUE CHOSE D'AUSSI OBSOLÈTE QU'UN FAX

Le mercredi à l'heure du déjeuner, Hanna était assise à une table de ferme en teck qui surplombait la mare aux canards et les terrains de sport de l'Externat. Le mont Kale se découpait dans le lointain. C'était une journée parfaite. Un ciel bleu comme les emballages de chez Tiffany, pas la moindre humidité, une bonne odeur de feuilles mortes qui planait dans l'air frais : les conditions idéales pour le parfait cadeau d'anniversaire qu'Hanna s'appropriait à faire à Mona.

Il ne manquait que la principale intéressée. Hanna n'avait pas pu lui parler pendant l'essayage de leurs robes Zac Posen champagne, la veille, car elle ne voulait rien dire devant Naomi et Riley. Plus tard, elle avait téléphoné à Mona, mais celle-ci avait répondu qu'elle était en train de réviser pour un contrôle d'allemand très important : si elle le ratait, sa soirée serait annulée.

Mais tout ça n'avait pas d'importance. Mona allait arriver d'une minute à l'autre, et elles rattraperaient tous les tête-à-tête qu'elles avaient manqués ces derniers jours. Quant au message de « A » selon lequel Mona n'était pas l'amie d'Hanna... C'était une pure calomnie. D'accord, Mona lui en voulait peut-être encore un peu à cause du quiproquo de leur *Amiversaire*, mais jamais elle ne la trahirait. Et puis, le cadeau surprise qu'Hanna lui avait préparé dissiperait tout malaise entre elles. À condition que Mona se pointe avant de tout rater...

Pour s'occuper en attendant son amie, Hanna passa en revue le contenu de son BlackBerry. Elle l'avait programmé pour stocker tous les messages jusqu'à ce qu'elle les efface manuellement, aussi sa boîte de réception contenait-elle encore ses vieux échanges de textos avec Alison. D'habitude, Hanna n'avait aucune envie de les relire - elle trouvait ça trop triste -, mais, aujourd'hui, pour une raison inexplicable, ça lui faisait plaisir. Elle en ouvrit un daté du 1^{er} juin, quelques jours avant la disparition d'Ali.

J'essaie 2 réviser pour le dernier contrôle 2 bio, mais je me sens nerveuse, avait écrit Ali.

Pourquoi? avait répondu Hanna.

Ali : *Aucune idée. Peut-être que je suis amoureuse?*

Hanna : *T amoureuse? 2 qui?*

Ali : *Je rigolais. Merde, Spencer est à la porte. L veut encore qu'on fasse des exercices 2 hockey.*

Hanna : *Refuse. 2 qui T amoureuse?*

Ali : *Impossible 2 dire non à Spencer. Elle est kpatible 2 tout.*

Hanna fixa l'écran lumineux de son BlackBerry. Sur le coup, ça l'avait probablement fait rire. Mais à présent, elle regardait ses vieux textos d'un nouvel œil. Le message de «A » - celui qui disait qu'une de ses amies cachait quelque chose - lui avait fait peur. Se pouvait-il qu'il ait fait allusion à Spencer?

Soudain, un souvenir auquel Hanna n'avait pas repensé depuis longtemps lui revint en mémoire. Quelques jours avant la disparition d'Ali, les cinq filles avaient participé à une sortie scolaire pour voir *Roméo et Juliette* au People's Light Playhouse. Peu d'élèves de 5^e avaient fait le voyage; le groupe se composait essentiellement de lycéens. Les terminales de l'Externat étaient presque tous là : Jason, le frère aîné d'Ali, Melissa, la sœur aînée de Spencer, Ian Thomas, Katy Houghton, la copine de hockey d'Ali, et Preston Kahn, un des frères de Noel. Après la fin de la pièce, Aria et Emily étaient parties aux toilettes, Hanna et Ali s'étaient assises sur le muret de pierre pour déjeuner, et Spencer avait foncé vers Mme Delancey, la prof d'anglais, qui mangeait avec ses élèves.

— Elle ne va là-bas que pour se rapprocher des mecs de terminale, avait grommelé Ali en foudroyant Spencer du regard.

— On peut y aller aussi, si tu veux, avait proposé Hanna.

Ali avait refusé.

— Je suis en rogne contre Spencer.

— Pourquoi? avait demandé Hanna.

Ali avait soupiré.

— C'est une histoire longue et ennuyeuse.

Hanna avait laissé tomber. Ali et Spencer passaient leur temps à se chamailler sans raison apparente. Elle s'était mise à fantasmer sur l'acteur qui jouait Tybalt. Le jeune homme l'avait regardée pendant toute la scène de sa mort. La trouvait-il mignonne ou juste grosse? À moins qu'il ne l'ait pas spécialement regardée - il faisait peut-être le mort avec les yeux ouverts, voilà tout.

Quand Hanna avait reporté son attention sur Ali, son amie pleurait.

— Ali, avait chuchoté Hanna, qui ne l'avait encore jamais vue dans cet

état. Qu'est-ce qui t'arrive?

Des larmes coulaient silencieusement sur les joues d'Ali. Elle ne prenait même pas la peine de les essuyer. Elle semblait fixer quelque chose dans la direction de Spencer et de Mme Delancey.

— Rien, rien, avait-elle répondu.

— Merde alors ! s'écria soudain Mason Byers, arrachant Hanna à ses vieux souvenirs. Regardez ça !

Là-haut dans le ciel, un biplan dessinait une ligne à travers les nuages. Il survola l'Externat, décrivit une boucle et fit un second passage au-dessus des terrains de sport. Hanna trépigna sur son banc et tourna la tête en tous sens. Où diable était Mona ?

— Ça ne serait pas un vieux Curtiss? demanda James Freed.

— Je pencherais plutôt pour un Travel Air D4D, répliqua Ridley Mayfield.

— Exact, acquiesça James comme s'il le savait depuis le début.

Le cœur d'Hanna battait la chamade. L'avion piqua et redressa, laissant derrière lui une tramée de fumée qui formait la lettre V.

— Il écrit quelque chose ! lança une fille près de la porte de la cafétéria.

L'avion enchaîna un E, un N, un autre E et un Z. Mason observait sa trajectoire, les yeux plissés.

— « Venez... », lut-il tandis que l'appareil laissait un blanc avant d'attaquer le mot suivant.

Hanna exultait. C'était le cadeau le plus génial qu'une fille ait jamais fait à sa meilleure amie.

À cet instant, Mona se glissa dans la chaise voisine de la sienne, jetant son sac Louis Vuitton gris matelassé sur la table.

— Salut, Han, dit-elle en ouvrant sa boîte à déjeuner japonaise de chez Fresh Fields et en ôtant le papier qui entourait ses baguettes. Tu ne devineras jamais qui Naomi et Riley vont faire chanter à ma soirée d'anniversaire. C'est le meilleur cadeau qu'on m'ait jamais offert.

— Laisse tomber, couina Hanna. J'ai trouvé quelque chose de bien plus cool.

Elle tenta de lui montrer l'avion dans le ciel, mais Mona était trop excitée.

— Lexi ! s'exclama-t-elle. Elles font venir Lexi ! Pour moi! Incroyable, non?

La cuillère d'Hanna retomba dans son yaourt. Lexi était une chanteuse de hip-hop de Philadelphie qui venait juste de signer avec un gros label, et qui

allait très vite devenir une star. Comment Naomi et Riley avaient-elles réussi à la convaincre de chanter dans une soirée d'anniversaire?

— Super, lança-t-elle aussitôt. (Puis elle prit le menton de Mona et la força à lever la tête.) Regarde ce que je t'offre, moi.

Mona plissa les yeux. L'avion avait fini de rédiger son message et faisait maintenant des loopings au-dessus des lettres. À la vue de la phrase qu'il venait d'écrire, Hanna écarquilla les yeux.

— Venez... (Mona en resta bouche bée.) ... *Péter* à l'anniversaire de Mona?

— Venez péter à l'anniversaire de Mona ! s'écria Mason, hilare.

D'autres élèves répétèrent le message en cœur. Un troisième assis près de la fresque murale souffla dans ses mains pour faire un bruit de pet.

Mona dévisagea Hanna. Elle était légèrement verdâtre.

— Tu peux m'expliquer à quoi tu joues?

— C'est une erreur! protesta Hanna, affolée. Il devait écrire : « Venez fêter l'anniversaire de Mona » ! Il s'est trompé dans les lettres !

D'autres gens firent des bruits de pet.

— Beurk! s'exclama une fille. Ça rime à quoi d'écrire un truc pareil?

— C'est la honte! s'écria Mona en tirant son blazer sur sa tête, comme une célébrité qui essaie d'échapper aux paparazzi.

— Je les appelle tout de suite pour me plaindre, déclara Hanna en ressortant son BlackBerry.

D'un doigt tremblant, elle fit défiler sa liste de contacts. C'était vraiment trop injuste. Elle s'était appliquée comme jamais pour rédiger son message avant de le faxer à la compagnie publicitaire.

— Je suis désolée, Mon, tu ne peux pas imaginer. Je ne comprends pas comment ils ont pu se tromper.

— Tu es désolée, hein? chuchota Mona. Je n'en doute pas.

Elle remit son blazer normalement, se leva en vacillant et s'éloigna aussi vite que ses compensées en raphia Celine l'y autorisaient.

— Mona! (Hanna se leva d'un bond pour lui courir après. Elle lui toucha le bras.) C'était une erreur ! Jamais je ne te ferais une chose pareille !

Mona fit volte-face.

— Me planter le soir de notre *Amiversaire*, c'est une chose. (Elle se rapprocha d'Hanna, qui sentit son parfum de lavande.) Mais je n'aurais jamais cru que tu tenterais de gâcher ma soirée d'anniversaire, protesta-t-elle assez fort pour que tout le monde l'entende. Tu veux jouer à ça? Très bien. Ne viens

pas. Tu es officiellement désinvitée.

Elle se détourna et poussa rageusement la porte de la cafétéria, manquant renverser deux ringards de 3^e dans les jardinières voisines.

— Mona, attends ! cria faiblement Hanna.

— Va te faire foutre ! hurla Mona par-dessus son épaule.

Hanna recula de quelques pas, tremblant de tout son corps. Elle jeta un coup d'œil à la ronde. Tout le monde la regardait.

— Ça barde, entendit-elle Desdemona Lee chuchoter à ses copines de l'équipe de softball.

— Miaou, ricanèrent quelques garçons plus jeunes perchés sur les fontaines à oiseaux couvertes de mousse.

— Grosse naze, marmonna quelqu'un derrière elle.

L'odeur de la pizza à croûte molle, dégoulinante de sauce et de fromage, que servait la cafétéria réveillait une sensation familière chez Hanna : celle d'être à la fois affamée et sur le point de vomir. La jeune fille retourna à son sac et fouilla distraitement dans la poche de devant pour trouver le paquet de biscuits apéritifs au cheddar qu'elle gardait là en cas d'urgence. Elle les enfourna dans sa bouche par poignées et les avala sans même sentir leur goût.

Quand elle leva les yeux vers le ciel, les nuages en forme de lettres qui annonçaient la soirée de Mona s'étaient dissipés. Seul la dernière lettre était encore lisible : un splendide A bien net.

ALORS COMME ÇA, ON SE BECOTE DANS LE FOUR À POTERIE...

Ce même mercredi midi, Emily traversait rapidement le couloir du département d'arts plastiques quand Cody Wallis, le meilleur joueur de tennis de l'Externat, lui lança d'une voix tramante :

— Saluuuuut Emilyyyyyy.

Emily jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il n'y avait pas d'autre fille dans les parages. Se pouvait-il vraiment qu'un des sportifs vedette du lycée lui dise bonjour, à elle?

Un peu plus loin, Emily croisa John Dexter, le capitaine de l'équipe d'aviron et un des plus beaux garçons de l'Ex-ternat, qui murmura :

— Tu as l'air en forme aujourd'hui, Emily.

Emily ne parvint pas à articuler la moindre réponse. La dernière fois que John lui avait adressé la parole, c'était en CM2, pendant un cours de gym. Ils jouaient au ballon prisonnier, et John l'avait frappée en pleine poitrine pour l'éliminer. Plus tard, il était venu la voir et avait ricané : « Désolé pour ton nichon. »

C'était bien la première fois de sa vie qu'autant de gens - et surtout de garçons - lui souriaient, la saluaient ou lui faisaient coucou de la main. Le matin, Jared Coffey, un terminale qui venait à l'Externat en moto, une cylindrée indienne vintage, et s'estimait trop cool pour parler à qui que ce soit avait insisté pour lui payer un muffin à la myrtille au distributeur. Et alors qu'Emily se rendait à son second cours de la journée, un petit convoi de 3^{es} lui avait emboîté le pas. L'un d'eux l'avait filmé avec son Nokia - la vidéo était probablement déjà sur YouTube. Emily était venue au lycée prête à affronter les quolibets de ses camarades; aussi leur réaction la prenait-elle au dépourvu.

Lorsqu'une main jaillit du studio de poterie, Emily frémit et poussa un petit cri. Le visage de Maya se matérialisa dans l'entrebâillement de la porte.

— Psst, Em !

Emily s'extirpa du flot des élèves.

— Maya. Salut.

Son amie battit des cils.

— Viens avec moi.

— Là, maintenant, je ne peux pas. (Emily consulta sa grosse montre Nike. Elle était déjà en retard pour son déjeuner avec Becka, Miss Cime des arbres.) Après les cours? suggéra-t-elle.

— Il n'y en a que pour une seconde.

Maya fit demi-tour et, zigzaguant entre les pupitres, se dirigea vers le four à poterie grand comme un placard. À la grande surprise d'Emily, elle poussa la lourde porte et entra. Puis elle repassa la tête à l'extérieur.

— Tu viens ?

Emily haussa les épaules. À l'intérieur du four, il faisait presque noir et aussi chaud que dans un sauna. Les œuvres de dizaines d'élèves reposaient sur des étagères. Le prof de céramique ne les avait pas encore fait cuire; elles étaient encore rouge brique et toutes gluantes.

— C'est sympa ici, chuchota Emily.

Elle avait toujours aimé l'odeur naturelle de l'argile. Dans un coin, elle aperçut un pot qu'elle avait fabriqué lors de son précédent cours. Sur le coup, elle avait été assez contente d'elle, mais à mieux y regarder, un des côtés s'affaissait légèrement.

Soudain, les mains de Maya remontèrent le long de son dos jusqu'à ses épaules. Son amie la fit pivoter, et leurs nez se touchèrent. Comme d'habitude, l'haleine de Maya sentait le chewing-gum à la banane.

— Je trouve que c'est la pièce la plus sexy du bahut, pas toi?

— Maya ! protesta Emily.

Elle ne pouvait pas faire ça. Mais elle était si bien avec Maya...

— Personne ne peut nous voir, renchérit son amie. (Elle passa ses mains dans les cheveux d'Emily, asséchés et endommagés par le chlore.) Et puis, personne n'est au courant pour nous deux.

— Ce qui s'est passé hier ne te préoccupe pas? demanda Emily en se dégageant. Tu ne te sens pas... violée dans ton intimité?

Maya réfléchit un instant.

— Pas spécialement. Et je n'ai pas l'impression que les gens s'en soucient.

— C'est vrai que c'est étrange, acquiesça Emily. Je pensais qu'on serait méchant avec moi aujourd'hui - qu'on se moquerait de moi ou je ne sais quoi. Mais c'est tout le contraire. Je n'ai jamais été aussi populaire. Je te jure, c'est complètement dingue. Même après la disparition d'Ali, on ne s'intéressait pas autant à moi.

Maya grimâça et toucha le menton d'Emily.

— Tu vois bien : je t'avais dit que ça ne serait pas si terrible. C'était une bonne idée, non?

Emily recula. Dans la lumière pâle du four, le visage de Maya semblait aussi pâle qu'un fantôme. La veille, Emily avait aperçu son amie dans les gradins pendant la rencontre de natation... Mais quand elle l'y avait de nouveau cherchée après la découverte des photos, Maya n'était plus là. Et depuis le début, elle voulait s'afficher librement avec Emily...

— Comment ça, une bonne idée? demanda Emily, soudain nauséuse.

Maya haussa les épaules.

— Je veux juste dire que la personne qui a fait ça nous a facilité la vie, dans le fond.

— M-mais c'est faux, balbutia Emily, se souvenant où elle était censée se trouver. Mes parents sont furieux à cause de cette photo. Il faut que je suive une thérapie pour leur prouver que je ne suis pas gay. Sinon, ils m'enverront en Iowa vivre avec ma tante Helen et mon oncle Allen. Pour de bon.

Maya se rembrunit.

— Pourquoi tu ne leur dis pas la vérité? Que tu es lesbienne et que tu n'y peux rien. Que ça ne changera jamais - pas même en Iowa. (Elle haussa les épaules.) Quand j'ai annoncé à mes parents que j'étais bi, l'an dernier, ils n'ont pas précisément sauté de joie. Mais ils ont fini par s'y faire.

Emily frottait ses pieds sur le sol en ciment du four.

— Tes parents et les miens, ce n'est pas la même chose.

— Possible. (Maya recula.) Mais écoute... Depuis que je suis honnête envers moi-même et les autres, je vais beaucoup mieux. Vraiment.

Instinctivement, Emily baissa les yeux en direction de la cicatrice à l'intérieur du bras de Maya. Son amie avait l'habitude de se taillader - elle disait que c'était la seule chose qui l'aidait à se sentir bien. Était-ce son *coming out* qui avait changé ça?

Emily ferma les yeux. Elle repensa à l'expression scandalisée de sa mère et au billet d'avion pour l'Iowa. Ne plus jamais dormir dans son lit... Savoir que ses parents la détestaient... Elle sentit une boule se former dans sa gorge.

— Je dois faire ce qu'ils me disent. (Elle se concentra sur un chewing-gum durci que quelqu'un avait collé sous une étagère.) Il faut que j'y aille.

Elle ouvrit la porte du four et sortit.

Maya la suivit.

— Attends ! (Elle prit le bras d'Emily, et la dévisagea.) Qu'est-ce que ça veut dire? Tu veux rompre avec moi?

Emily fixa un point de l'autre côté du studio. Au-dessus du bureau du prof, un autocollant clamait : j'aime la glaise ! Mais quelqu'un avait tracé un gros b au feutre noir sur le g et le l, et fait un petit dessin obscène à côté.

— Rosewood, c'est chez moi, Maya. Je veux rester ici. Je suis désolée.

Emily se faufila entre deux tours de potier.

— Em ! appela Maya derrière elle.

Mais Emily ne se retourna pas.

Elle sortit par la porte qui donnait directement sur la cour intérieure, avec l'impression qu'elle venait de commettre une grossière erreur. Il n'y avait personne dans la cour - tout le monde était en train de déjeuner -, mais l'espace d'un instant, Emily crut apercevoir une silhouette debout sur le toit du beffroi. Une silhouette qui avait de longs cheveux blonds, comme Ali, et qui regardait dans des jumelles.

Emily cligna des yeux. La seconde d'après, il n'y avait plus que la cloche de bronze poli. Ses yeux avaient dû lui jouer un tour. Elle avait sans doute pris une branche tordue pour une silhouette...

Ou peut-être pas.

Emily descendit le petit chemin qui conduisait à la chapelle Lorence. Celle-ci ressemblait moins à un édifice religieux qu'à la maison en pain d'épice qu'Emily avait fabriquée pour le concours organisé par le centre commercial King James quand elle était en CM1. Les murs avaient la couleur de la cannelle, tandis que les balustrades, les pignons et autres ornements étaient d'un blanc crémeux. Des fleurs rose Malabar s'alignaient dans des jardinières accrochées aux fenêtres.

À l'intérieur, une fille seule était assise sur un des bancs, face à l'autel.

— Désolée d'être en retard, souffla Emily en se glissant à côté d'elle.

Une crèche se trouvait sur l'autel en attendant qu'on l'installe à la bonne place. Emily secoua la tête. On n'était même pas en novembre.

— Pas grave. (La fille lui tendit la main.) Rebecca Johnson, se présenta-t-elle. Tout le monde m'appelle Becka.

— Emily Fields.

Becka portait une longue tunique en dentelle, un jean skinny et des mules roses. De délicates boucles en forme de fleurs ornaient ses oreilles, et ses cheveux étaient retenus en arrière par un bandeau. Emily se demanda si la thérapie de La Cime des arbres allait la rendre aussi féminine que Becka.

Quelques secondes s'écoulèrent. Becka sortit un tube de gloss rose et s'en appliqua une nouvelle couche.

— Tu veux savoir quelque chose au sujet de La Cime des arbres?

Pas vraiment, voulait répondre Emily. Maya avait sans doute raison : elle ne serait jamais heureuse tant qu'elle s'obstinerait à avoir honte et à nier ses sentiments. Pourtant... Elle détailla Becka. La jeune fille avait l'air d'aller bien.

Emily ouvrit son Coca.

— Alors comme ça, toi aussi tu aimais les filles?

Elle avait du mal à y croire.

— O-oui, balbutia Becka, surprise par la brusquerie de son entrée en matière. Mais c'est du passé.

— Quand... Comment t'en es-tu rendu compte? demanda Emily, réalisant qu'elle avait des tas de questions à poser à Becka.

La jeune fille prit une minuscule bouchée de son sandwich. Tout chez elle était fin et délicat, y compris ses mains.

— Je me sentais mieux avec elles, je crois. Plus à ma place.

— C'est pareil pour moi! s'exclama Emily. J'ai eu des copains, mais... depuis toute petite, j'ai toujours trouvé les filles bien plus craquantes. Y compris mes Barbie.

Becka s'essuya gracieusement la bouche avec une serviette en papier.

— Barbie n'a jamais été mon genre.

Emily sourit.

— À ton avis, pourquoi on aime les filles? Parce que j'ai lu quelque part que c'était génétique, et je me demandais... Si j'avais une fille, est-ce qu'elle trouverait ses Barbie craquantes, elle aussi?

Elle marqua une pause pour réfléchir. Il n'y avait personne d'autre dans la chapelle, et ça lui faisait du bien de formuler à voix haute les questions qu'elle ressassait dans sa tête depuis des semaines. C'était le but de cette entrevue, non?

— D'un autre côté, ma mère est la femme la plus hétéro du monde, reprit-elle en grimaçant. Peut-être que ça saute une génération?

Réalisant que Becka la fixait d'un air inquiet, elle s'interrompt.

— Je ne crois pas, rétorqua Becka, visiblement mal à l'aise.

— Désolée. Je raconte n'importe quoi. C'est juste que je me sens complètement paumée.

Et triste à mourir, songea-t-elle en repensant à l'expression effondrée de Maya quand elle lui avait annoncé que c'était fini entre elles.

— Ce n'est pas grave, murmura Becka.

— Tu avais une petite amie avant de t'inscrire à La Cime des arbres?

interrogea Emily, plus calmement cette fois.

Becka se mordit le pouce.

— Wendy, répondit-elle d'une voix presque inaudible. On travaillait ensemble au Body Shop du centre commercial.

— Est-ce que vous... vous embrassiez? Vous vous touchiez? demanda Emily en grignotant une chips.

Becka jeta un coup d'œil soupçonneux à la crèche, comme si elle pensait que Marie, Joseph et les rois mages l'espionnaient.

— Peut-être, chuchota-t-elle.

— Et c'était comment? s'enquit Emily, avide.

Une veine minuscule se mit à battre sur la tempe de Becka.

— C'était mal. Être gay... Ce n'est pas facile de changer, mais tu peux y arriver. La Cime des arbres m'a aidée à comprendre pourquoi j'étais avec Wendy. J'ai grandi avec trois frères, et selon mon thérapeute, je calquais inconsciemment mon attitude sur la leur.

C'était la chose la plus stupide qu'Emily ait jamais entendue.

— J'ai un frère, mais j'ai aussi deux sœurs. Je n'ai pas été élevée qu'avec des garçons. Alors, qu'est-ce qui cloche chez moi?

— La racine de ton problème est peut-être différente. (Becka haussa les épaules.) Ton thérapeute t'aidera à l'identifier. Il effacera différents sentiments et souvenirs - pour les remplacer par d'autres plus appropriés.

Emily fronça les sourcils.

— Il va me faire oublier?

— Pas exactement. Disons plutôt « renoncer ».

Même si Becka essayait de lui présenter ça sous un jour positif, ce programme avait l'air effroyable. Emily ne voulait pas renoncer à Maya. Ni au souvenir d'Ali, d'ailleurs.

Soudain, Becka tendit une main et la posa sur celle d'Emily, qui ne s'y attendait pas du tout.

— Je sais que tu ne dois rien comprendre à tout ça pour le moment, mais j'ai appris quelque chose de très important à La Cime des arbres. La vie est dure. Si on s'abandonne à ses... pulsions perverses, elle sera encore plus dure pour nous - un combat de chaque jour. Pourquoi se compliquer inutilement les choses?

Emily sentit sa lèvre trembler. Toutes les lesbiennes menaient-elles un «combat de tous les jours»? Elle en connaissait deux qui tenaient la boutique de triathlon de la ville voisine. Un jour, elle leur avait acheté des New Balance

- et s'était fait la réflexion qu'elles semblaient très heureuses. Et Maya? Avant, elle se tailladait les veines, et maintenant, elle allait beaucoup mieux.

— Et Wendy, elle a pris ça comment?

Becka fixa le vitrail derrière l'autel.

— Je crois qu'elle a compris.

— Vous vous voyez encore ?

— Pas beaucoup. Mais on est toujours amies.

Emily passa la langue sur ses lèvres.

— On pourrait peut-être faire un truc ensemble, un de ces quatre?

Ça lui ferait du bien de voir deux *ex-lesbiennes* qui avaient réussi à rester amies. Peut-être pourrait-elle faire la même chose avec Maya.

Surprise, Becka pencha la tête sur le côté.

— D'accord. Samedi soir, ça te va?

— Ça me va, confirma Emily.

Elles finirent leur déjeuner et se dirent au revoir. Emily ressortit de la chapelle et alla rejoindre le troupeau d'autres élèves qui retournaient en classe. Son cerveau était saturé d'informations et d'émotions. Les triathlètes lesbiennes étaient peut-être heureuses, et Maya allait visiblement mieux, mais Becka n'avait pas forcément tort. Quel genre de vie Emily mènerait-elle à la fac, puis dans son travail, si elle devait passer son temps à expliquer sa sexualité? Sans compter que certains la rejetteraient sûrement à cause de ça...

Jusqu'à la veille, seuls Maya, Ben et Ali avaient su que Emily était vraiment. Et deux d'entre eux n'avaient pas très bien réagi en le découvrant.

Peut-être avaient-ils raison.

PARCE QUE LES MOMENTS NIAIS CHEZ LES COUPLES ONT TOUJOURS LIEU DANS DES CIMETIÈRES

Le mercredi après l'école, Aria regardait Sean pédaler sur son VTT Gary Fisher juste devant elle, grimpant avec aisance les collines de l'est de Rosewood.

— Allez, du nerf, la taquina gentiment son petit ami.

— Tu parles! C'est facile pour toi, répliqua Aria en appuyant furieusement sur les pédales du vieux Peugeot à dix vitesses qui avait appartenu à Ella du temps où elle était encore étudiante, et que la jeune fille avait emporté avec elle quand elle était partie s'installer chez les Ackard. Tu cours dix kilomètres tous les matins !

Après les cours, Sean avait surpris Aria en lui annonçant qu'il séchait l'entraînement de foot pour passer du temps avec elle. C'était un sacrifice énorme de sa part : Aria ne vivait avec lui que depuis vingt-quatre heures, mais ça lui avait suffi pour découvrir que Sean était aussi obsédé par le foot que son frère Mike par le lacrosse. Chaque jour, il faisait un footing de dix kilomètres, puis enchaînait plusieurs séries d'exercices de cardio et une séance de tirs au but dans un filet installé sur la pelouse des Ackard, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de partir au lycée.

Aria avait lutté pour gravir la pente, et en arrivant au sommet, elle s'était réjouie de découvrir une longue descente devant eux. Il faisait un temps magnifique, aussi Sean et elle avaient-ils décidé d'aller se balader à vélo dans l'est de Rosewood, où les maisons cédaient la place à des exploitations agricoles et de vastes forêts.

Au pied de la colline, ils passèrent devant une grille en fer forgé et son portail. Aria freina d'un coup sec.

— Attends un peu. J'avais complètement oublié cet endroit.

Elle s'était arrêtée devant le cimetière St. Basile, le plus ancien et le plus flippant de tous les cimetières de Rosewood. Dans le temps, elle venait souvent y faire du nettoyage de pierres tombales. St. Basile s'étendait sur plusieurs hectares de pelouses vallonnées et magnifiquement entretenues ;

certaines de ses tombes remontaient au xvm^e siècle. Avant de rencontrer Ali, Aria avait traversé une phase gothique pendant laquelle elle s'était prise de passion pour tout ce qui avait trait à la mort : Tim Burton, Halloween, Nine Inch Nails... Les chênes feuillus de St. Basile lui avaient fourni une ombre idéale pour rêvasser avec une mine lugubre.

Sean s'arrêta près d'elle. Aria se tourna vers lui.

— On peut entrer une minute?

Le jeune homme eut l'air alarmé.

— Tu es sûre ?

— J'adorais venir ici, dans le temps, expliqua Aria.

— D'accord.

À contrecœur, Sean attacha son vélo à une poubelle, à côté de celui d'Aria, et la suivit entre les premières rangées de tombes.

Aria lut les noms et les dates qu'elle connaissait presque par cœur quelques années auparavant, edith johnston, 1807-1856. bebe agnes, 1820-1821. sarah whittier avec sa citation de Milton : la mort est la clé dorée qui ouvre le palais de l'éternité. De l'autre côté de la colline, elle savait qu'elle trouverait les tombes d'un chien nommé Puff, d'un chat nommé Rover et d'un perroquet nommé Lily.

— J'adore les cimetières, déclara-t-elle comme Sean et elle passaient devant une pierre tombale surmontée par la statue d'un ange. Ils me rappellent *Le Cœur révélateur*.

— Le quoi ?

Aria haussa un sourcil.

— Ne me dis pas que tu n'as pas lu cette nouvelle ! Celle d'Edgar Poe, avec le type mort enterré sous le plancher? Où le narrateur entend toujours battre son cœur?

— Ça ne me dit rien.

Choquée, Aria posa les mains sur ses hanches. Comment Sean pouvait-il ne pas avoir lu *Le Cœur révélateur*?

— Quand on rentrera chez toi, je te passerai mes œuvres intégrales de Poe.

— D'accord, acquiesça Sean. (Puis il changea de sujet.) Tu as bien dormi la nuit dernière?

— Super bien.

C'était un gros mensonge. Même si sa chambre ressemblait à celle d'un hôtel parisien, Aria avait eu du mal à y trouver le sommeil. La maison des Ackard était... trop parfaite. L'édredon lui paraissait trop douillet, le matelas

trop confortable, le silence trop profond. Même l'odeur de propre finissait par l'agacer.

Mais surtout, elle était angoissée par l'étrange mouvement qu'elle avait distingué derrière sa fenêtre, par la possibilité que le rôdeur la surveille et par le message de « A » lui annonçant que l'assassin d'Ali était plus près qu'elle ne le pensait. Elle s'était tournée et retournée dans son lit pendant des heures, persuadée qu'au prochain coup d'œil, le rôdeur ou l'assassin se tiendrait debout au pied de son lit.

— En revanche, ta belle-mère est drôlement maniaque, ajouta Aria en contournant un cerisier japonais. Ce matin, j'avais oublié de faire mon lit : elle m'a plus ou moins obligée à remonter. (Elle ricana.) Ma mère n'a pas fait ça depuis, genre, un million d'années.

Mais quand elle jeta un coup d'œil à Sean, le jeune homme ne souriait pas.

— Ma belle-mère bosse dur pour que la maison soit impeccable. Les visites guidées de la Société historique de Rosewood passent par chez nous presque tous les jours.

Aria se hérissa. Elle voulut dire à Sean que la Société historique avait envisagé d'inclure sa propre maison dans le tour, parce qu'elle avait été conçue par un disciple de Frank Lloyd Wright. Mais elle se contenta de soupirer :

— Je suis désolée. C'est juste que... ma mère ne m'a même pas appelée depuis que je lui ai laissé un message pour la prévenir que je m'installais chez toi. Je me sens... abandonnée.

Sean lui caressa le bras.

— Je sais, je sais.

Aria toucha du bout de sa langue l'endroit où on avait arraché son unique dent de sagesse.

— Justement, non. Tu ne sais pas, reprit-elle doucement.

La famille de Sean était parfaite. Ce matin, M. Ackard leur avait fait des gaufres, et Mme Ackard avait préparé un déjeuner à emporter pour chacun des enfants petits ou grands - Aria comprise. Même leur chien, un airedale, était incroyablement bien élevé.

— Alors, explique-moi, répliqua Sean.

Aria soupira.

— Ce n'est pas si simple.

Ils dépassèrent un arbre rabougri, aux branches et au tronc noueux. Soudain, Aria baissa les yeux... et s'arrêta net. Une nouvelle pierre tombale se dressait juste devant elle. Le fossoyeur n'avait pas encore creusé le trou pour

mettre le cercueil, mais il avait déjà délimité l'espace avec du ruban plastique. Sur la surface de marbre blanc se détachait un simple nom : alison lauren dilaurentis.

Un petit gargouillis s'échappa de la gorge d'Aria. Les autorités continuaient à examiner le corps d'Ali en quête de traces de poison ou d'un traumatisme quelconque, de sorte que ses parents n'avaient pas encore pu l'enterrer. Et Aria ignorait qu'ensuite, elle devait être enterrée *ici*. Elle jeta un coup d'œil bouleversé à Sean, qui pâlit.

— Je pensais que tu savais.

— Je n'en avais pas la moindre idée, souffla-t-elle.

La pierre tombale mentionnait uniquement le nom d'Ali. Pas de « fille dévouée », « joueuse de hockey sur gazon émérite » ou « élève la plus ravissante de l'Externat de Rosewood ». Ni de date de décès - probablement parce que personne ne la connaissait, à part son assassin.

Aria frissonna.

— Tu crois que je devrais dire quelque chose?

Sean pinça les lèvres.

— Ça m'arrive de le faire quand je me rends sur la tombe de ma mère.

— Tu dis quoi? s'enquit Aria, curieuse.

— Je lui raconte ce qui se passe dans ma vie. (Sean rougit et détourna les yeux.) Après Foxy, je suis allée la voir, et je lui ai parlé de toi.

Aria rougit elle aussi. Elle fixa la pierre tombale sans parvenir à se décider. Parler aux morts, ce n'était pas son truc. *Je n'arrive pas à croire que tu sois morte*, songea-t-elle, incapable de prononcer les mots à voix haute. *Je suis devant ta tombe, et ça me paraît toujours aussi irréal.* *Je déteste le fait de ne pas savoir ce qui est arrivé.* *L'assassin rôde-t-il toujours dans les parages?* «A » nous dit-il la vérité?

Plus tard, elle aurait juré avoir entendu une voix lui répondre : *Ouiiiiiii*. Une voix qui ressemblait étrangement à celle d'Ali.

Elle repensa au message de « A ». Quelqu'un voulait quelque chose d'Ali, et il l'avait tuée à cause de ça. De quoi s'agissait-il? Tout le monde voulait quelque chose d'Ali, même ses meilleures amies. Hanna voulait sa personnalité, et elle semblait se l'être appropriée après la disparition d'Ali. Emily avait aimé Ali plus que quiconque - à l'époque, les autres l'appelaient « Brutus » comme si elle était le pitbull d'Ali. Aria aurait voulu sa beauté, son charisme, sa facilité à flirter avec les garçons. Et Spencer avait toujours été jalouse d'elle.

Aria fixa la zone délimitée par du ruban plastique qui accueillerait bientôt le corps d'Ali et posa la question qui lui était venu à l'instant à l'esprit. A

propos de quoi vous êtes-vous réellement chamaillées ?

— Je ne peux pas, chuchota-t-elle au bout d'un moment. Partons.

Elle jeta un dernier coup d'œil à la tombe d'Ali. Comme elle se détournait, Sean lui prit la main. Ils marchèrent en silence pendant un moment, mais arrivés à mi-chemin du portail, Sean s'arrêta.

— Un lapin, lança-t-il en désignant une petite boule de poils blancs de l'autre côté de la clairière.

Et il embrassa Aria sur les lèvres.

La jeune fille sourit.

— J'ai droit à un baiser juste parce que tu as vu un lapin?

— Oui. C'est comme ce jeu où tu donnes un coup de poing à quelqu'un quand tu vois une Coccinelle. Nous, ça pourrait être les lapins et un baiser. Ce serait notre jeu de couple.

— Notre jeu de couple? gloussa Aria, croyant que Sean plaisantait.

Mais le jeune homme était on ne peut plus sérieux.

— Tu sais, un jeu rien qu'à nous. Et ça tombe bien que ce soit des lapins, parce qu'il y en a des tonnes à Rosewood.

Aria ne voulait pas se moquer de lui, mais franchement... Un jeu de couple? C'était le genre de choses qu'auraient fait Jennifer Thatcher et Jennings Silver.

Jennifer et Jennings étaient dans la classe d'Aria, et ils sortaient déjà ensemble avant que la jeune fille parte en Islande à la fin de sa 5^e. On ne les connaissait que sous le nom de Double-J, ou J2 - y compris individuellement. Aria ne *pouvait pas* devenir une J2.

Comme elle regardait Sean marcher devant elle, elle sentit ses petits cheveux se hérissier sur sa nuque. Quelqu'un l'observait. Mais quand elle se retourna, Aria ne vit qu'un énorme corbeau perché sur la pierre tombale d'Ali. L'oiseau la fixa sans ciller, puis déploya ses larges ailes et prit son essor en direction des arbres.

UN BON COUP SUR LA TÊTE N'A JAMAIS FAIT DE MAL À PERSONNE

Le jeudi matin, le Dr Evans ferma la porte de son bureau, s'installa dans son fauteuil gris, croisa placidement les mains et sourit à Spencer, qui s'était assise en face d'elle.

— Alors, commença-t-elle. J'ai entendu dire que le *Sentinel* est venu vous interviewer et vous photographier hier.

— C'est exact.

— Comment ça s'est passé?

— Très bien.

Spencer but une gorgée de son maxi *latte* vanille Starbucks. De fait, l'interview s'était déroulée à merveille en dépit de ses angoisses - et les menaces de « A ». Jordana avait à peine abordé le sujet de son essai, et Matthew lui avait dit qu'elle était fabuleuse sur les photos.

— Et comment votre sœur gère-t-elle le fait que vous soyez le centre de l'attention générale? demanda le Dr Evans. (Comme Spencer haussait un sourcil, la psychologue se pencha en avant.) Avez-vous jamais pensé qu'elle était peut-être jalouse de vous?

Spencer jeta un regard anxieux vers la porte du bureau. Melissa était assise sur le canapé de la salle d'attente, en train de lire. Elle avait de nouveau pris rendez-vous juste après Spencer.

— Ne vous inquiétez pas, elle ne peut pas vous entendre, assura le Dr Evans.

Spencer soupira et baissa les yeux vers la bague Tiffany en argent qu'elle portait à l'index.

— Elle avait l'air un peu... énervée, murmura-t-elle tout bas. D'habitude, il n'y en a que pour elle. Même quand mes parents me posent une question toute bête, elle essaie toujours de ramener la conversation à elle. Je crois qu'elle me déteste.

Le Dr Evans tapota son carnet rouge.

— Vous avez l'impression qu'elle vous déteste depuis très longtemps,

n'est-ce pas? Et vous, qu'est-ce que vous ressentez pour elle?

Spencer haussa les épaules et serra un des coussins vert sapin du divan contre sa poitrine.

— De la colère, je crois. Parfois, la situation me frustre tellement que j'ai envie de... la frapper. Évidemment, je me retiens, mais...

— Mais ça vous ferait du bien, pas vrai?

Spencer acquiesça, fixant la lampe de bureau chromée du Dr Evans. Une fois où Melissa lui avait dit qu'elle était mauvaise actrice, elle avait vraiment failli lui mettre son poing dans la figure. Au lieu de ça, elle avait lancé une des assiettes de Noël Spode de sa mère à travers la salle à manger. L'assiette s'était brisée, laissant un impact en forme de papillon sur le mur.

Le Dr Evans entama une nouvelle page de carnet.

— Comment vos parents gèrent-ils cette... animosité entre vous ?

Spencer haussa une épaule.

— Ils ne la gèrent pas. Si vous posiez la question à ma mère, elle vous dirait qu'on s'entend très bien.

Le Dr Evans se radossa à sa chaise et réfléchit un long moment. Elle donna une pichenette à l'oiseau à balance posé sur son bureau, et l'oiseau en plastique se mit à boire à petites gorgées dans un mug marqué I love rosewood.

— Il est sans doute un peu tôt pour élaborer une théorie, mais Melissa pense peut-être que si vos parents appréciaient ce que vous faites à sa juste valeur, c'est vous qu'ils aimeraient au lieu d'elle.

Spencer pencha la tête sur le côté.

— Vous croyez?

— Disons que c'est une possibilité, répondit le Dr Evans. De votre côté, vous êtes persuadée que vos parents se fichent de vous - qu'ils se soucient uniquement de Melissa. Vous ne savez pas comment damer le pion à votre sœur, et c'est là que ses petits amis entrent en jeu. Quelque chose me dit qu'ils ne vous intéressent pas vraiment - que tout ce que vous souhaitez, c'est faire du mal à Melissa.

Spencer acquiesça pensivement.

— Vous avez peut-être raison.

— Vous souffrez toutes les deux, poursuivit le Dr Evans d'une voix douce. J'ignore ce qui a déclenché cette rivalité. Ça peut être quelque chose qui s'est produit il y a très longtemps, quelque chose dont vous ne vous souvenez même plus. Quelle que soit la cause, vous vous êtes habituées à vous sentir en compétition. Vous continuerez à vous opposer jusqu'à ce que

vous compreniez où votre rivalité prend sa source et que vous appreniez à vous respecter mutuellement. Il se peut que vous, Spencer, reproduisiez ce schéma dans vos autres relations sociales : par exemple, vous choisissiez peut-être des amies et des garçons qui vous traitent comme Melissa, parce que cette dynamique vous est familière et que vous connaissez le rôle à tenir.

— Que voulez-vous dire? interrogea Spencer en serrant ses genoux contre sa poitrine.

Tout ça, c'était du bla-bla de psychologue pour elle.

— Avez-vous tendance à fréquenter des gens qui sont au centre de tout? Qui ont tout ce que vous désirez et qui vous rabaissent, de sorte que vous ne vous sentez jamais à la hauteur?

La bouche de Spencer s'assécha. Elle avait eu une amie de ce genre : Ali.

Fermant les yeux, elle conjura l'étrange vision qui l'avait obsédée toute la semaine. C'était le souvenir d'une dispute, elle en était sûre. Mais d'habitude, elle n'avait aucune difficulté à se rappeler ses disputes avec Ali - en tout cas que les bons moments qu'elles avaient partagés. S'agissait-il d'un simple rêve ?

— À quoi pensez-vous? s'enquit le Dr Evans.

Spencer prit une profonde inspiration.

— À Alison.

— Ah. Vous croyez qu'Alison était comme Melissa?

— Je ne sais pas. Peut-être.

Le Dr Evans sortit un Kleenex de la boîte posée sur son bureau et se moucha.

— J'ai vu cette vidéo de votre petite bande d'amies à la télé. Alison et vous sembliez en colère l'une contre l'autre.

— Nous l'étions plus ou moins, oui, concéda Spencer.

— Vous souvenez-vous pourquoi?

La jeune fille réfléchit un moment et balaya la pièce du regard. Sur le bureau du Dr Evans, il y avait une plaque qu'elle n'avait pas remarquée lors de sa séance précédente, et sur laquelle on pouvait lire : tout ce que je sais, c'est QUE JE NE SAIS RIEN - SOCRATE.

— Quelques semaines avant sa disparition, Ali a commencé à se comporter différemment. Comme si elle nous détestait. Aucune d'entre nous ne voulait l'admettre, mais je pense qu'elle avait l'intention de nous laisser tomber cet été-là.

— Et qu'est-ce que ça vous inspirait? De la colère?

— Bien sûr. (Spencer marqua une pause.) Être les copines d'Ali, c'était génial, mais ça nous avait demandé beaucoup de sacrifices. On avait vécu des tas de choses ensemble, et pas que des bonnes. Du coup, on se disait : « On a fait tout ça pour toi, et c'est comme ça que tu nous remercies ? »

— Donc, vous aviez l'impression qu'Ali vous devait quelque chose, reformula le Dr Evans.

— Peut-être.

— Mais aujourd'hui, vous vous sentez coupable, n'est-ce pas ?

— Coupable ? Pourquoi ?

— Parce que Alison est morte. Parce que vous lui en vouliez. Inconsciemment, vous souhaitiez peut-être qu'il lui arrive quelque chose.

— Je ne sais pas, chuchota Spencer.

— Et soudain, votre vœu s'est réalisé, poursuivit le Dr Evans. À présent, il vous semble que c'est votre faute si Alison a disparu - que si vous n'aviez pas nourri de mauvaises pensées à son encontre, elle n'aurait pas été assassinée.

Les yeux de Spencer s'embuèrent de larmes. Elle ne put répondre.

— Ce n'est pas votre faute, dit le Dr Evans avec force, en se penchant vers sa jeune patiente. Il est impossible d'aimer ses amis de façon inconditionnelle et à chaque minute. Alison vous faisait du mal. Ce n'est pas votre envie qu'elle soit punie qui a entraîné sa mort.

Spencer renifla. Elle fixa de nouveau la citation de Socrate. *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.*

— Il y a un souvenir qui me tourmente depuis deux ou trois jours, lâcha-t-elle soudain. Un souvenir d'Ali. On est en train de se disputer. Elle parle de quelque chose que j'aurais lu dans son journal - elle a toujours cru que je lisais son journal, mais je ne l'ai jamais fait. Le problème, c'est que... je ne suis pas sûre que ce souvenir soit réel.

Le Dr Evans suçota l'extrémité de son stylo.

— Confrontés à un traumatisme, les gens ne réagissent pas tous de la même façon. Il arrive que leur cerveau... zappe l'événement qui les a perturbés. Mais la plupart du temps, leurs souvenirs finissent par remonter à la surface.

Spencer avait l'intérieur de la bouche endolori comme si elle venait d'avaler de la laine de verre.

— Il ne m'est rien arrivé de traumatisant.

— Je pourrais tenter de vous hypnotiser pour faire rejaillir vos souvenirs.

— M'hypnotiser ? répéta Spencer, alarmée.

Le Dr Evans la fixa d'un air intrigué.

— Ça pourrait vous aider.

Spencer mâchouilla le bout d'une de ses mèches de cheveux. Elle désigna la citation de Socrate.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça? (Le Dr Evans haussa les épaules.) Réfléchissez-y. Tirez votre propre conclusion. (Elle sourit.) Vous êtes prête? Allongez-vous confortablement.

Spencer obtempéra. Comme la psychologue fermait les stores de bambou, elle frémit. C'était exactement ce qu'Ali avait fait dans la grange avant de mourir.

— Détendez-vous. (Le Dr Evans éteignit sa lampe de bureau.) Sentez le calme vous gagner. Tâchez d'oublier tout ce dont nous avons parlé aujourd'hui, d'accord?

Spencer ne se sentait pas détendue du tout. Ses membres étaient raides et ses muscles tremblaient. Même ses dents grinçaient. *Maintenant, elle va tourner autour de moi en comptant de cent à zéro. Elle touchera mon front, et je serai en son pouvoir.*

Lorsque Spencer rouvrit les yeux, elle n'était plus dans le bureau du Dr Evans. Elle se tenait à l'extérieur de la grange. C'était la nuit. Ali la fixait en secouant la tête comme dans les autres bribes de souvenirs qui lui étaient revenues les jours précédents. Et soudain, Spencer réalisa que c'était le soir de la disparition de son amie. Elle tenta de s'arracher à son souvenir, mais ses bras et ses jambes étaient lourds, elle n'arrivait pas à les bouger.

— Tu essaies de me voler tout ce que j'ai, lui reprochait Ali avec une inflexion familière. Mais ça, tu ne l'auras pas.

— Je n'aurai pas quoi?

Le vent était froid. Spencer frissonna.

Ali éclata d'un rire méchant.

— Tu le sais très bien.

— Non, pas du tout, protesta Spencer.

— Allez, avoue. (Ali posa les mains sur ses hanches.) Tu l'as lu dans mon journal, pas vrai?

— Jamais je ne lirais ton journal, protesta Spencer. Je m'en fiche complètement.

— Tu ne t'en fiches pas du tout, bien au contraire.

Ali fit un pas vers Spencer et se pencha en avant. Son haleine sentait la

menthe.

— Tu délirés complètement ! s'exclama Spencer.

— Ce n'est pas moi, la folle, ricana Ali. C'est toi.

Soudain, Spencer sentit la rage la submerger. Elle donna une bourrade à Ali.

— C'est comme ça que tu traites tes amies? demanda Ali, surprise.

— Peut-être que tu n'es pas mon amie, répliqua Spencer.

— Je suppose que non.

Ali s'éloigna de quelques pas, puis se retourna vers Spencer et dit quelque chose. Spencer vit ses lèvres remuer et sentit même qu'elle lui répondait, mais n'entendit pas un traître mot de leur échange. En revanche, elle entendit distinctement le *crac* qui résonna quelque part dans le lointain. Elle sursauta et rouvrit les yeux.

— Spencer, appelait la voix du Dr Evans. Hé, Spencer !

La première chose que vit la jeune fille, ce fut la fameuse plaque de l'autre côté de la pièce. *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien*. Puis le visage du Dr Evans lui apparut. La psychologue avait l'air inquiète.

— Vous allez bien? demanda-t-elle.

Spencer cligna des yeux plusieurs fois.

— Je n'en sais rien, avoua-t-elle.

Elle se redressa et passa sa paume sur son front en sueur. Elle se sentait comme la fois où elle s'était réveillée de l'anesthésie générale après son opération de l'appendicite. Tout lui paraissait flou et cotonneux.

— Dites-moi ce que vous voyez dans la pièce, réclama le Dr Evans. Décrivez-moi chaque objet.

Spencer regarda autour d'elle.

— Un divan en cuir marron avec des coussins verts, un tapis blanc à poils longs, une...

Qu'est-ce qu'Ali avait dit? Pourquoi n'avait-elle pas pu l'entendre? Que s'était-il réellement passé?

— Une poubelle en grillage métallique, balbutia-t-elle. Une bougie parfumée à la poire...

— D'accord. (Le Dr Evans lui posa une main sur l'épaule.) Restez assise. Respirez à fond.

La fenêtre du bureau était ouverte, et Spencer sentait l'odeur de bitume encore frais du parking. Deux colombes roucoulaient dans un arbre. Quand Spencer se leva et dit au Dr Evans qu'elle la verrait la semaine suivante, elle

avait de nouveau les idées claires. Elle traversa la salle d'attente sans prêter attention à Melissa. Elle ne voulait qu'une chose : sortir de là.

Elle se glissa à l'intérieur de sa voiture et resta sans bouger un long moment, dressant la liste des choses qu'elle voyait. Son sac en tweed. La pancarte du marché fermier de l'autre côté de la route, celle qui clamait : tomates fraîches (le t était tombé). Un camion Chevrolet bleu garé de travers dans le parking du marché. Une cabane à oiseaux rouge vif suspendue à la branche d'un chêne voisin. Une note sur la porte d'un immeuble de bureaux, disant que l'accès était interdit aux animaux, les chiens d'aveugle exceptés. Le profil de Melissa par la fenêtre du bureau du Dr Evans, un large sourire aux lèvres, et parlant en faisant de grands gestes.

Quand Spencer reporta son attention sur le marché, elle remarqua qu'un des pneus avant du camion était à plat. Et que quelque chose bougeait derrière le véhicule. Un chat, peut-être?

Spencer se redressa dans son siège. Ce n'était pas un chat : c'était une personne qui la fixait. Se voyant découverte, celle-ci tourna la tête, s'accroupit dans l'ombre et disparut.

C'EST TOUJOURS MIEUX QU'UNE PANCARTE « TAPEZ-MOI DESSUS »

Le jeudi après-midi, Hanna suivit le reste de sa classe à travers la cour, jusqu'au mât du drapeau américain. Un exercice d'évacuation venait d'avoir lieu et, à présent, son prof de chimie, M. Percival, comptait les élèves afin de s'assurer qu'aucun d'eux n'en avait profité pour s'enfuir. C'était encore une journée d'octobre anormalement chaude, et tandis que le soleil lui tapait sur le crâne, Hanna entendit deux filles de 2^{de} chuchoter dans son dos.

— Tu sais qu'elle est klepto ? marmonna Noelle Frazier, une grande blonde dont les cheveux longs faisaient des anglaises.

— Oui, je sais, rétorqua Anna Walton, une brunette minuscule avec des seins énormes. Il paraît qu'elle a littéralement pillé Tiffany. Ensuite, elle a volé la voiture de M. Ackard et elle l'a encastrée dans un poteau.

Hanna se raidit. En temps normal, elle ne se serait guère souciée de deux filles de 2^{de}, mais elle se sentait un peu vulnérable ce jour-là. Elle fit mine de s'intéresser à un bouquet de jeunes pins que les jardiniers venaient juste de planter.

— J'ai entendu dire qu'elle passe au commissariat presque tous les jours, murmura Noelle.

— Et qu'elle n'est plus invitée à l'anniversaire de Mona, ajouta Anna. Elles se sont disputées parce que Hanna l'a humiliée avec le coup de l'avion.

C'en était trop. Hanna se retourna brusquement.

— Qui t'a raconté ça ?

Noelle et Anna échangèrent un petit sourire. Puis elles s'éloignèrent sans répondre.

Hanna ferma les yeux et s'appuya contre le mât métallique du drapeau, tentant d'ignorer le fait que tous les élèves de son cours de chimie la dévisageaient. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis la débâcle de l'invitation écrite dans le ciel, et les choses n'avaient fait qu'empirer. La veille, Hanna avait laissé au moins dix messages d'excuse sur le répondeur de Mona, mais son amie ne l'avait pas rappelée. Et depuis le matin, elle entendait toutes sortes de rumeurs peu flatteuses sur elle.

Elle repensa au message de « A ». *Quant à Mona... Elle non plus, ce n'est pas ton amie. Surveillance tes arrières.*

Hanna balaya du regard la foule des élèves massés dans la cour. Près des portes, deux filles en uniforme de pom-pom girls mimaient une de leurs chorégraphies. À côté d'un hévéa, deux garçons se battaient à coups de blazer. Mike, le frère d'Aria, jouait avec sa PSP en marchant. Enfin, Hanna repéra les cheveux blond pâle de Mona. La jeune fille s'apprêtait à rentrer dans le bâtiment principal par une des portes latérales. Hanna rajusta sa veste, serra et desserra les poings et fonça vers sa meilleure amie.

Quand elle l'eut rattrapée, elle lui tapa sur l'épaule. Mona tourna la tête vers elle.

— Oh. C'est toi, lâcha-t-elle sur le ton suprêmement ennuyé qu'elle réservait d'habitude aux ringards indignes de se trouver en sa présence.

— Est-ce que tu racontes des trucs sur moi? demanda Hanna sur un ton indigné, en accélérant pour ne pas se laisser distancer par Mona qui se dirigeait d'un pas vif vers le département d'arts plastiques.

Mona remonta la bandoulière de son fourre-tout Dooney & Bourke sur son épaule.

— Rien qui ne soit vrai.

Hanna en resta bouche bée. Elle avait l'impression d'être Vil Coyote dans un de ces vieux dessins animés Looney Tunes qu'elle regardait quand elle était petite. Vil courait, courait, courait, et tout à coup, il passait le bord d'une falaise. Pendant une seconde, il ne s'en apercevait pas. Puis il marquait une pause, regardait vers le bas... et dégringolait.

— Alors, tu me prends pour une naze? couina Hanna.

Mona haussa un sourcil.

— Encore une fois, rien qui ne soit vrai.

Elle laissa Hanna plantée là, parmi le flot d'élèves qui regagnaient leur classe. Arrivée au bout du couloir, elle s'arrêta près d'un groupe de filles. Hanna trouva d'abord que celles-ci se ressemblaient toutes : sacs à main de grande marque, cheveux brillants, autobronzant... Puis elle saisit. Mona était en train de chuchoter avec Naomi et Riley.

Hanna crut qu'elle allait se mettre à pleurer. Elle poussa précipitamment la porte des toilettes et s'enferma dans le box voisin du Geyser, une cuvette connue pour cracher des jets d'eau et doucher ses utilisatrices. Les toilettes des garçons en avaient une semblable. Plusieurs plombiers avaient tenté de les réparer, mais comme ils n'avaient jamais pu identifier la cause du dysfonctionnement, les Geysers étaient entrés dans la légende de l'Externat de Rosewood. Personne ne se risquait à les utiliser.

Pourtant, quelques semaines après être devenue amie avec Hanna, à l'époque où elle était encore un peu à la masse, Mona avait utilisé le Geyser. Elle avait envoyé un texto paniqué à Hanna, qui se trouvait alors en cours de biologie, et Hanna s'était précipitée aux toilettes pour lui passer le chemisier et la jupe d'uniforme en rab qu'elle gardait toujours dans son casier. Elle se souvenait avoir roulé les vêtements trempés de Mona en boule et les avoir glissés dans un sac en plastique de chez Fresh Fields, puis être sortie discrètement du box pour que son amie puisse se changer - Mona détestait se déshabiller devant des tiers.

Comment Mona avait-elle pu oublier ça ?

Comme pour ponctuer les souvenirs d'Hanna, le Geyser entra en éruption. Hanna poussa un cri et se plaqua contre la paroi opposée de son box tandis qu'une colonne d'eau bleue jaillissait dans les airs. Quelques gouttes tombèrent sur le dos de son blazer. Alors, Hanna se recroquevilla contre le mur et se mit à sangloter. Elle détestait le fait que Mona n'ait plus besoin d'elle. Et qu'Ali ait été assassinée. Et que son père n'ait toujours pas appelé. Pourquoi ? Qu'avait-elle fait pour mériter ça ?

Tandis que l'éruption se réduisait à un gargouillis, la porte des toilettes s'ouvrit. Hanna hoqueta et tenta de réfréner ses sanglots. Quelqu'un entra et se dirigea vers les lavabos. En regardant sous la porte, elle vit une paire de gros mocassins noirs - des chaussures de garçon.

— Coucou, appela une voix masculine. Il y a quelqu'un ?

Hanna plaqua une main sur sa bouche. Ce type n'avait rien à faire là. À moins que... Non, elle n'avait quand même pas fait ça !

— Hanna ?

Les mocassins s'immobilisèrent devant son box. Alors, Hanna identifia le propriétaire de la voix. Elle regarda par l'interstice de la porte. C'était bien Lucas, le serveur du Rive Gauche. Elle distinguait le bout de son nez, une longue mèche de cheveux blond clair et un pin's de l'équipe de foot de Rosewood sur le revers de son blazer.

— Comment tu as su que c'était moi ?

— Je t'ai vue entrer, répondit Lucas. Tu sais que c'est les toilettes des garçons, hein ?

Pour toute réponse, il n'obtint qu'un reniflement embarrassé.

Hanna ôta son blazer mouillé, sortit du box, se dirigea vers les lavabos et poussa brutalement sur le bouton du distributeur de savon liquide - celui dont elle détestait l'odeur artificielle d'amande.

Lucas jeta un coup d'œil au Geyser.

— Ce truc est encore entré en éruption, j'imagine ?

— Oui.

Soudain, Hanna perdit le contrôle de ses émotions. Elle s'affaissa au-dessus du lavabo, et ses larmes coulèrent dans la vasque.

Un instant, Lucas demeura immobile. Puis il lui posa une main dans le dos. Hanna sentit qu'il tremblait un peu.

— C'est juste le Geyser. Il crache toutes les heures, tu le sais.

— Ce n'est pas pour ça. (Hanna saisit une serviette en papier qui grattait et se moucha dedans.) Ma meilleure amie me déteste. Et elle fait en sorte que tous les autres me détestent aussi.

— Quoi? Tu dois te tromper, protesta Lucas.

— Non, je ne me trompe pas ! (La voix aiguë d'Hanna se réverbéra sur les murs carrelés des toilettes.) Maintenant, elle traîne avec nos ennemies jurées, et elle parle de moi dans mon dos, tout ça parce que j'ai raté notre *Amiversaire* et que l'avion a écrit « péter » au lieu de « fêter », et elle m'a désinvitée à sa soirée d'anniversaire, alors que je suis censée être sa meilleure amie !

Elle avait débité sa phrase d'une traite, sans reprendre son souffle, malgré le fait qu'elle se trouve dans les toilettes et qu'elle s'adresse à Lucas. Quand elle eut fini, elle dévisagea le jeune homme, soudain agacée qu'il soit là et qu'il ait tout entendu.

Lucas était si grand qu'il devait presque se baisser pour ne pas se cogner la tête au plafond.

— Je pourrais peut-être répandre une rumeur sur elle... Genre, elle a une maladie qui la pousse à manger sa morve quand personne ne la regarde ?

Hanna se radoucit. C'était dégueu... mais aussi drôle et gentil.

— Ça ira.

— Mon offre tient toujours, si tu changes d'avis. (Lucas avait l'air sincère. Même dans la hideuse lumière verdâtre des toilettes, il restait mignon.) Hé, je sais ce qu'on peut faire pour te remonter le moral !

Hanna le dévisagea, incrédule. Lucas ne croyait quand même pas qu'ils étaient amis, juste parce qu'il l'avait surprise pendant un moment de faiblesse? Néanmoins, elle céda à la curiosité.

— Quoi donc?

— Je ne peux pas te le dire. C'est top secret. Je passerai te prendre demain matin.

Hanna lui jeta un regard menaçant.

— Tu me proposes un rencard?

Lucas leva les mains en un geste de reddition.

— Absolument pas. Juste une sortie entre amis.

Hanna déglutit. Elle avait bien besoin d'un ami en ce moment.

— D'accord, capitula-t-elle à voix basse.

Elle était trop fatiguée pour discuter. Avec un gros soupir, elle poussa la porte des toilettes et se dirigea vers sa salle de cours. Curieusement, elle se sentait un tout petit peu mieux.

Mais alors qu'elle pénétrait dans le département, langues vivantes, elle voulut remettre son blazer et découvrit que quelque chose était scotché dans le dos de celui-ci. Un morceau de papier froissé. Elle le détacha. « Ayez pitié de moi », était-il écrit dessus au stylo rose.

Hanna jeta un regard à la ronde, mais personne ne faisait attention à elle. Depuis combien de temps se baladait-elle avec ça dans le dos? Qui avait bien pu lui faire ce sale coup? Ça aurait pu être n'importe qui. Elle s'était mélangée à la foule pendant l'exercice d'évacuation.

Hanna baissa les yeux vers le papier et le retourna. De l'autre côté, il y avait un message tapé à la machine. L'estomac de la jeune fille se noua.

Hanna : tu te souviens de la fois où tu as vu Mona sortir de la clinique de chirurgie plastique ? Hello, lipo! Mais chut - je ne t'ai rien dit! -A

LA VIE IMITE L'ART

Le jeudi midi, Aria se rendit au département administratif de l'Externat. Tous les professeurs avaient leur bureau là; souvent, ils recevaient les élèves ou leur donnaient des cours de rattrapage pendant leur pause déjeuner.

Aria s'arrêta devant la porte fermée du bureau d'Ezra. Celle-ci avait bien changé depuis le début de l'année. Ezra y avait accroché un tableau Velleda sur lequel les élèves lui laissaient des messages avec un feutre bleu. « M. Fitz, il faut que je vous parle de mon exposé sur Fitzgerald. Je passerai après la fin des cours. - Kelly » En bas du tableau, il y avait une citation extraite de *Hamlet* : « Ô scélérat, scélérat, scélérat souriant et damné ! », et dessous, une bande dessinée en trois cases découpée dans le *New Yorker*, mettant en scène un chien sur un divan de psychanalyste. Une petite pancarte ne pas déranger, visiblement piquée dans un hôtel, pendait à la poignée. Ezra l'avait tournée du côté : merci de FAIRE LE MÉNAGE DANS CETTE CHAMBRE.

Aria frappa non sans une certaine hésitation.

— Entrez, entendit-elle de l'autre côté.

Elle s'attendait à trouver Ezra avec un autre élève - d'après ce qu'elle avait entendu dire en classe, il était toujours occupé pendant l'heure du déjeuner -, mais non : il était seul avec un Happy Meal posé sur son bureau. Une odeur de nuggets flottait dans la pièce.

— Aria ! s'exclama-t-il en haussant un sourcil. Quelle surprise ! Assieds-toi.

La jeune fille se laissa tomber sur le canapé en tweed qui grattait - le même que celui du bureau du proviseur.

— Passé dix ans, on n'est pas un peu vieux pour manger un Happy Meal? le taquina-t-elle en désignant son déjeuner.

Le jeune homme esquissa un sourire penaud.

— J'adore les jouets, dit-il en saisissant une voiture en plastique tout droit sortie d'un dessin animé. (Puis il prit une boîte de beignets de poulet et la tendit à Aria.) Un nugget? J'ai de la sauce barbecue.

Aria refusa d'un geste.

— Je ne mange pas de viande.

— C'est vrai. (Ezra croqua une frite sans la quitter des yeux.) J'avais oublié.

Aria fut assaillie par une bouffée de quelque chose - un mélange de gêne et d'intimité. Ezra dut ressentir la même chose, car il détourna les yeux. Elle scruta son bureau. Il était jonché de piles de papiers et d'un millier de bouquins, à côté desquels on pouvait voir un petit jardin japonais.

— Alors... (Ezra s'essuya la bouche avec une serviette en papier, sans remarquer l'expression d'Aria.) Que puis-je faire pour toi?

Aria s'accouda au bras du divan.

— L'essai sur *La Lettre écarlate* est à rendre demain ; j'aurais besoin d'un petit délai supplémentaire.

Ezra posa son soda.

— Vraiment? Ça m'étonne de ta part. Tu es toujours si ponctuelle...

— Je sais, marmonna Aria, contrite.

Mais la maison des Ackard ne se prêtait guère à étudier. D'abord, elle était trop silencieuse - Aria avait l'habitude de travailler en écoutant de la musique, avec la télé en fond sonore et Mike qui hurlait au téléphone dans la pièce voisine. Ensuite, avoir l'impression que quelqu'un l'observait l'empêchait de se concentrer.

— J'ai juste besoin de ce week-end pour finir.

Ezra se gratta la tête.

— En fait... je n'ai pas encore défini de règles pour les devoirs rendus en retard. Exceptionnellement, je veux bien t'accorder un délai. Mais la prochaine fois, je serai obligé de t'enlever des points.

Aria repoussa ses cheveux derrière ses oreilles.

— Je n'ai pas l'intention d'en faire une habitude.

— Tant mieux, approuva Ezra. Alors, quel est le problème? Tu n'as pas aimé le livre? À moins que tu ne l'aies pas encore fini?

— Si, je l'ai terminé aujourd'hui. Mais j'ai détesté. Surtout le personnage d'Hester Prynne.

— Pourquoi?

Aria tripota la boucle de ses ballerines en daim ivoire Urban Outfitters.

— Elle pense que son mari s'est perdu en mer, alors elle couche avec un autre homme, marmonna-t-elle.

Ezra s'accouda au dossier de sa chaise, l'air amusé.

— Mais son mari n'est pas quelqu'un de bien, fit-il remarquer. C'est ce qui rend l'affaire si compliquée.

Aria détailla les livres entassés sur les étagères en bois. *Guerre et Paix*. *L'Arc-en-ciel de la gravité*. Une collection des poèmes de Rilke et d'E.E. Cummings. Non pas un, mais deux exemplaires de *Huis dos*. L'intégrale des œuvres d'Edgar Allan Poe que Sean n'avait pas lue. Tous étaient cornés et présentaient des traces d'usure, comme s'ils avaient été lus et relus des dizaines de fois.

— Je n'ai pas réussi à voir au-delà de la faute d'Hester, dit Aria à voix basse. Elle a trompé son mari.

— Mais le lecteur est censé avoir de la compassion pour elle - parce que la société l'a marquée de manière infamante, et qu'elle lutte pour se forger une identité sans laisser personne lui dicter sa conduite.

— Je la déteste, d'accord? s'emporta Aria. Je ne lui pardonnerai jamais !

Elle se couvrit le visage de ses mains. Des larmes coulèrent sur ses joues. Quand elle fermait les yeux, elle imaginait Byron et Meredith dans le rôle des amants et Ella dans celui du mari bafoué et vengeur. Mais si la vie imitait réellement l'art, c'étaient Byron et Meredith qui auraient dû souffrir - pas Aria. La veille au soir, elle avait essayé d'appeler chez elle, mais en entendant sa voix, Ella avait aussitôt raccroché. Quand elle avait fait coucou à son frère dans le gymnase, Mike s'était rapidement détourné et avait disparu dans les vestiaires. Tout le monde s'était ligué contre elle.

— Wouah..., murmura Ezra après qu'Aria avait laissé échapper un sanglot. Ce n'est pas grave si tu n'as pas aimé le bouquin.

— Je suis désolée, bredouilla Aria. C'est juste que...

Elle sentit des larmes chaudes couler sur ses paumes. Le bureau d'Ezra était très silencieux tout à coup ; elle n'entendait plus que le ronronnement du disque dur, le bourdonnement du néon et, au loin, les cris étouffés des gamins de l'école maternelle.

— Tu veux qu'on parle de quelque chose? s'enquit Ezra.

Aria s'essuya les yeux avec la manche de son blazer et se mit à triturer un des boutons des coussins du canapé.

— Mon père est prof à Hollis. Il y a trois ans, il a eu une liaison avec une de ses élèves. J'étais au courant parce que je les ai surpris ensemble, mais il m'a demandé de ne rien dire à ma mère. Résultat : il est de nouveau avec cette fille, et ma mère l'a découvert. Elle est furieuse contre moi parce que je savais... Et maintenant, mon père a quitté la maison.

— Doux Jésus..., marmonna Ezra. Ça vient juste de se produire ?

— Il y a quelques semaines.

— Mon Dieu! (Le jeune homme fixa les poutres du plafond pendant un moment.) Ton père n'aurait jamais dû te demander ça. Et ta mère ne devrait

pas t'en vouloir. Ce n'est pas juste.

Aria haussa les épaules. Son menton se remit à trembler.

— J'aurais dû tout raconter à ma mère il y a trois ans. Mais je ne savais pas quoi faire...

— Ce n'est pas ta faute, affirma Ezra.

Il se leva de sa chaise, contourna son bureau, poussa quelques papiers et s'assit sur le bord de son bureau.

— Écoute... Je n'en ai jamais parlé à personne, mais quand j'étais au lycée, j'ai vu ma mère embrasser son médecin. À l'époque, elle avait un cancer, et comme mon père voyageait tout le temps pour son travail, c'était moi qui la conduisais à ses séances de chimio. Une fois, pendant que j'attendais, il a fallu que j'aille aux toilettes, et dans le couloir, j'ai vu que la porte d'une des salles d'examen était entrouverte. Je ne sais pas pourquoi j'ai regardé à l'intérieur. Mais ils étaient là, en train de s'embrasser.

Aria hoqueta.

— Qu'est-ce que tu as fait?

— J'ai fait comme si je n'avais rien vu. Ma mère ne se cloutait de rien. Elle est ressortie vingt minutes plus tard, tirée à quatre épingles et super pressée. J'avais envie de lui en parler, et en même temps, je ne pouvais pas. (Ezra secoua la tête.) Mais je n'ai jamais plus regardé le Dr Poole de la même façon.

Aria se souvint d'une conversation qu'ils avaient eue à l'appartement d'Ezra.

— Tu ne m'as pas dit que tes parents avaient divorcé? Est-ce que ta mère est partie avec le Dr Poole?

— Non. (Ezra tendit la main et prit un nugget dans la boîte.) Ils ont divorcé deux ans plus tard. Le cancer de ma mère et le Dr Poole n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

— Mon Dieu, fut tout ce qu'Aria trouva à dire.

— Je sais, c'est dur. (Ezra tripota un des cailloux de son jardin japonais.) J'idolâtrais le couple que formaient mes parents. Jamais je n'aurais cru qu'ils avaient des problèmes. Ça a complètement brisé ma vision idyllique du mariage.

— La mienne aussi, grommela Aria en frottant le bout de son pied contre une pile de livres de poche posés par terre. Ils avaient l'air vraiment heureux ensemble.

— Ça n'a rien à voir avec toi, lui assura Ezra. C'est la principale leçon que j'ai tirée de tout ça. C'est entre tes parents. Malheureusement, tu en subis les conséquences, et je crois que ça te rend plus fort.

Aria grogna et se frappa l'arrière de la tête contre le dossier du canapé.

— Je déteste qu'on me dise ça : que même si ça craint vraiment sur le coup, tel ou tel truc me rendra plus forte.

Ezra gloussa.

— En fait, moi aussi.

Aria ferma les yeux. C'était un moment doux-amer. Depuis le temps qu'elle cherchait quelqu'un à qui parler de tout ça - quelqu'un capable de comprendre... Elle voulait embrasser Ezra pour le remercier d'avoir une famille aussi troublée que la sienne.

Ou peut-être juste le remercier d'être lui.

Aria rouvrit les yeux. Ezra la fixait. Elle pouvait distinguer son reflet dans les prunelles bleues du jeune homme. De la main, Ezra poussa la petite voiture en plastique de son Happy Meal de sorte que celle-ci roule jusqu'au bord de son bureau et tombe sur les genoux d'Aria. L'ombre d'un sourire passa sur le visage de la jeune fille.

— Est-ce que tu as une petite amie à New York? demanda-t-elle brusquement.

Ezra fronça les sourcils.

— Une petite amie... ? (Il cligna des yeux.) J'en avais une, oui. Mais nous avons rompu cet été.

— Oh.

— Je peux savoir d'où sort cette question?

— J'ai entendu des gens en parler, et... je me suis demandé à quoi elle ressemblait, avoua Aria.

Une flamme malicieuse dansa dans les prunelles d'Ezra, puis s'éteignit. Le jeune homme ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais se ravisa.

— Quoi? l'interrogea Aria.

— Je ne devrais pas.

— Tu ne devrais pas quoi ?

— C'est juste que... (Ezra lui jeta un regard en biais.) Elle ne t'arrivait pas à la cheville.

Une bouffée de chaleur monta au visage d'Aria.

Lentement, sans la quitter des yeux, Ezra se leva de son bureau. Aria se rapprocha du bord du canapé. Le moment parut durer une éternité. Puis soudain, Ezra plongea vers Aria, la prit par les épaules et la serra contre lui.

Leurs bouches se pressèrent l'une contre l'autre. Aria posa ses deux mains sur les joues d'Ezra tandis qu'Ezra faisait courir les siennes dans le dos

d'Aria. Ils s'écartèrent et se fixèrent un instant, puis recommencèrent à s'embrasser de plus belle.

Ezra sentait bon - un mélange de Pantene, de menthe, de thé et de quelque chose qui n'appartenait qu'à lui. Jamais un baiser n'avait autant fait tourner la tête d'Aria. Pas même ceux de Sean.

Sean. L'image du jeune homme s'imposa à son esprit. Sean la laissant se lover contre lui pendant qu'ils regardaient l'adaptation anglaise de *The Office* la veille au soir. Sean l'embrassant avant son cours de biologie, tentant de la reconforter parce que sa classe attaquait les dissections ce jour-là. Sean lui tenant la main pendant le dîner avec sa famille. Sean, son petit ami.

Aria repoussa Ezra et se leva d'un bond.

— Il faut que j'y aille.

Elle transpirait abondamment, comme si quelqu'un avait monté le thermostat de quinze ou vingt degrés. Elle rassembla ses affaires en vitesse, le cœur battant la chamade et les joues en feu.

— Merci pour le délai, bredouilla-t-elle en poussant maladroitement la porte.

Une fois dans le couloir, elle respira profondément pour se calmer. Devant elle, une silhouette tourna à l'angle du couloir et disparut. Aria se raidit. *Quelqu'un avait vu.*

Ce fut alors qu'elle remarqua quelque chose sur la porte du bureau d'Ezra. Ses yeux s'écarquillèrent. Quelqu'un avait effacé tous les messages du tableau Velleda pour les remplacer par un autre au feutre rose vif.

Attention ! Je te surveille nuit et jour! - A

Et tout en bas, en plus petit :

Second indice : vous connaissiez toutes son jardin par cœur. Mais pour l'une d'entre vous, c'était encore plus facile.

Aria tira sur la manche de son blazer et effaça rapidement le message. Quand elle arriva à la signature, elle frotta encore plus fort, jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre trace du A.

21

Comment ça s'épelle, « BEN MERDE ALORS »?

Le jeudi soir, Spencer s'installa dans l'un des sièges en velours rouge du restaurant du country club. Par la baie vitrée, elle vit sur le terrain de golf, deux types âgés en pull à col en V et pantalon de toile qui s'ingéniaient à faire encore quelques trous avant le coucher du soleil. Sur la terrasse, des gens buvaient du gin tonie et grignotaient des carrés de *bruschetta* en profitant des derniers beaux jours.

M. et Mme Hastings mélangèrent leurs martinis-gin et échangèrent un regard.

— Je propose un toast.

Mme Hastings repoussa ses cheveux blonds coupés au carré derrière ses oreilles. Le soleil qui entraît à flots par la baie vitrée fit étinceler son solitaire de trois carats. Les parents de Spencer portaient toujours un toast avant de boire quelque chose - fût-ce de l'eau.

Mme Hastings leva son verre.

— À Spencer, qui est parvenue jusqu'en finale de l'Orchi-dée d'or.

M. Hastings imita sa femme en ajoutant :

— Et qui fera la une du *Sentinel* dimanche.

Spencer trinqua avec ses parents, mais le cœur n'y était pas. Elle n'avait aucune envie d'être là. Elle aurait préféré rester chez elle, protégée et en sécurité. Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à son étrange séance avec le Dr Evans. La vision qu'elle avait eue - cette dispute oubliée avec Ali la nuit de sa disparition - la hantait. Pourquoi ne s'en était-elle pas souvenue plus tôt? La scène était-elle encore incomplète ? Avait-elle vu l'assassin d'Ali?

Mme Hastings interrompit les pensées de sa fille :

— Félicitations, Spencer. J'espère que tu gagneras.

— Merci, marmonna Spencer.

Elle replia sa serviette verte en accordéon, puis entreprit d'en faire autant avec celles de ses parents.

— Nerveuse? demanda sa mère en désignant les serviettes du menton.

Spencer s'arrêta immédiatement.

— Non, répondit-elle aussitôt.

Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle retournait à sa vision. Tout était clair à présent. Elle sentait le chèvrefeuille qui poussait dans les bois derrière la grange, percevait la caresse de la brise estivale, voyait les lucioles qui piquetaient l'obscurité. Mais ça ne pouvait pas être réel.

Quand Spencer leva les yeux, ses parents la fixaient d'un air étrange. Ils avaient dû lui poser une question qu'elle n'avait pas entendue. Pour la première fois de sa vie, la jeune fille regretta que sa sœur ne soit pas là pour monopoliser la conversation.

— C'est à cause de ton docteur? chuchota Mme Hastings.

Spencer grimaça. Ça la faisait marrer que sa mère refuse d'employer le mot « psy ».

— Non. Tout va bien.

— Tu crois que tu... (M. Hastings tripota son épingle de cravate en cherchant ses mots.) ... progresses beaucoup avec elle ?

Spencer se balançait d'avant en arrière. *Qu'entends-tu exactement par « progresser »?* avait-elle envie de rétorquer.

Avant qu'elle puisse répondre, le serveur apparut. C'était le même qui s'occupait d'eux depuis des années, le petit chauve dont la voix ressemblait à celle de Winnie l'Ourson.

— Bonsoir, M. et Mme Hastings ! s'exclama-t-il en leur serrant la main. Spencer, vous êtes ravissante ce soir.

— Merci, marmonna la jeune fille, qui était pratiquement sûre du contraire.

Elle ne s'était pas lavé les cheveux après son entraînement de hockey, et la dernière fois qu'elle s'était regardée dans un miroir, elle avait les yeux exorbités par la peur. Et puis, elle ne cessait de s'agiter et de regarder autour d'elle que personne ne l'observait.

— Comment allez-vous aujourd'hui? interrogea Winnie. (Il saisit les serviettes que Spencer venait de replier et les étala sur les genoux des trois convives.) Vous avez quelque chose à fêter?

— Justement, oui, répondit Mme Hastings. Spencer est l'une des finalistes de l'Orchidée d'or - une compétition académique majeure.

— Maman, lança Spencer, gênée.

Elle détestait que sa mère vante ses mérites à des inconnus. D'autant plus qu'il n'y avait pas de quoi être fière.

— C'est merveilleux! rugit Winnie. Une bonne nouvelle, ça change un peu! (Il se pencha vers leur table avec une mine de conspirateur.) Beaucoup de nos clients sont persuadés d'avoir vu le rôdeur dont tout le monde parle en ce moment. Certains affirment même l'avoir aperçu près du club hier soir.

— Cette ville n'a-t-elle pas déjà assez souffert? lança M. Hastings d'un air désapprobateur.

Mme Hastings jeta un regard inquiet à son mari.

— Tu sais, j'aurais juré avoir vu quelqu'un m'observer quand je suis allée chercher Spencer chez son docteur lundi matin.

Spencer releva brusquement la tête, le cœur battant à tout rompre.

— Tu as pu voir son visage ?

Mme Hastings haussa les épaules.

— Pas vraiment.

— Certains disent que c'est un homme; d'autres, une femme, chuchota Winnie avec une mine de conspirateur.

Les parents de Spencer secouèrent la tête avec un « tss » d'impuissance.

Winnie leur demanda s'ils avaient fait leur choix. Spencer marmonna qu'elle prendrait le thon *ahi* - elle commandait la même chose depuis qu'elle avait passé l'âge pour le menu enfants.

Comme le serveur s'éloignait, elle promena un regard morne à la ronde. La salle à manger était décorée dans le style bateau de pêche délabré, avec des chaises en osier teinté, des tas de bouées de sauvetage et des figures de proue en bronze. Sur le mur du fond se trouvait une fresque représentant un fond marin avec une pieuvre géante, un orque et un homme-poisson aux longs cheveux blonds et au nez cassé comme celui d'Owen Wilson.

Quand Spencer, Ali et les autres venaient dîner seules au country club - toujours un grand événement lorsqu'elles étaient en 6^e ou en 5^e -, elles adoraient s'asseoir à côté de l'homme-poisson. Une fois, comme Mona Vanderwaal et Chassey Bledsoe étaient elles aussi venues seules, Ali leur avait ordonné de l'embrasser « pour de vrai ». Des larmes de honte avaient coulé sur les joues des deux filles tandis qu'elles tiraient la langue pour caresser les lèvres peintes de l'homme-poisson.

Ali était tellement cruelle, songea Spencer. Sa vision refit surface. « Ça, tu ne l'auras pas », avait grogné Ali. Pourquoi Spencer était-elle entrée dans une telle rage? Cette nuit-là, elle pensait qu'Ali allait tout raconter à Melissa au sujet de son baiser avec Ian. Était-ce à cause de ça? Et qu'avait voulu dire le Dr Evans par « il arrive que leur cerveau zappe l'événement qui les a perturbés »? Spencer avait-elle déjà eu ce genre de réaction?

— Maman? lança-t-elle, curieuse. Est-ce que tu sais s'il m'est déjà arrivé

de... d'oublier tout un tas de trucs? Un peu comme... une amnésie temporaire?

Sa mère se figea, le verre à la main.

— P-pourquoi me demandes-tu ça?

La nuque de Spencer se couvrit de sueur. Sa mère avait la même expression perturbée que la fois où son frère, oncle Daniel, avait trop bu à une de leurs soirées et s'était mis à raconter quelques secrets de famille soigneusement tus jusque-là. Spencer avait ainsi appris que sa grand-mère était accro à la morphine et que sa tante Pénélope avait fait adopter son bébé quand elle avait dix-sept ans.

— Tu veux dire que ça m'est arrivé?

Mme Hastings pinça le bord dentelé de son assiette.

— Tu avais sept ans. Tu venais d'avoir une grosse grippe.

Les veines du cou de Mme Hastings saillaient, ce qui signifiait qu'elle retenait son souffle. Donc, qu'elle ne disait pas tout à Spencer.

— *Maman*.

Mme Hastings caressa nerveusement le pied de son verre à martini.

— Ce n'est pas important.

— Pour l'amour du ciel, Veronica, dis-lui ! bougonna M. Hastings. Elle est grande, maintenant.

Mme Hastings prit une profonde inspiration.

— Eh bien... Un jour, je vous ai emmenées à l'institut Franklin, Melissa et toi. Vous adoriez vous balader dans l'exposition du cœur géant, tu te souviens?

— Bien sûr.

Le cœur géant de l'institut Franklin faisait cinq cents mètres carrés ; il avait des veines aussi grosses que l'avant-bras de Spencer, et il battait si fort que quand on était à l'intérieur de ses ventricules, on ne pouvait rien entendre d'autre.

— Nous revenions vers la voiture, poursuivit Mme Hastings, les yeux baissés, quand un homme nous a arrêtées. (Elle marqua une pause et prit la main de son mari. Tous deux avaient l'air grave.) Il... il avait un pistolet dans sa poche. Il m'a demandé mon portefeuille.

Spencer écarquilla les yeux.

— Quoi?

— Il nous a fait allonger à plat ventre sur le trottoir. (La bouche de Mme Hastings frémit.) Je me fichais bien de mon portefeuille, mais j'avais très peur pour vous deux. Vous n'arrêtiez pas de gémir, de pleurer et de me demander

si on allait mourir.

Spencer tortilla une extrémité de sa serviette sur ses genoux. Elle ne s'en rappelait pas.

— Il m'a ordonné de compter jusqu'à cent avant de me relever, poursuivait sa mère. Quand la voie a été libre, nous avons couru jusqu'à la voiture, et je nous ai ramenées à la maison. Je me souviens avoir roulé pendant près de cinquante kilomètres au-dessus de la vitesse autorisée. C'est un miracle que l'on ne m'ait pas arrêtée.

Elle marqua une pause et but une gorgée de vin. Quelqu'un lâcha une pile d'assiettes en cuisine, et la plupart des clients tournèrent la tête en direction du bruit, mais Mme Hastings fit comme si elle n'avait rien entendu.

— Quand nous sommes arrivées à la maison, tu avais beaucoup de fièvre. Ça t'était venu d'un coup. Nous t'avons conduite aux urgences. Nous craignons que tu n'aies une méningite - un cas venait juste de se déclarer dans une ville voisine. En attendant le résultat des examens, nous avons dû rester à Rosewood, au cas où il faudrait te ramener à l'hôpital. Du coup, nous avons raté le concours national d'orthographe de Melissa. Tu te souviens de l'époque où elle se préparait pour ce concours?

Spencer se souvenait. Parfois, Melissa et elle jouaient au jeu de l'orthographe : Melissa faisait la candidate, et Spencer faisait le juge, bombardant sa sœur de mots à épeler pris dans une longue liste. Mais elle avait toujours cru que Melissa avait renoncé à ce fameux concours parce qu'il tombait le même jour qu'un match de hockey.

— Melissa a quand même pu y aller? demanda-t-elle.

— Oui, mais avec les parents de Yolanda. Tu te souviens de sa copine Yolanda? Melissa et elle participaient toujours aux mêmes concours académiques.

Spencer fronça les sourcils.

— Yolanda Hensler?

— C'est ça, acquiesça Mme Hastings.

— Yolanda n'a jamais été...

Spencer s'interrompit. Elle avait failli dire que Yolanda n'avait jamais été l'amie de Melissa. Yolanda était du genre à se faire passer pour une petite fille modèle en présence d'adultes, et à terroriser ses camarades en privé. Spencer savait qu'une fois, elle avait forcé Melissa à répondre à toutes les questions des annales de leurs concours académiques sans s'arrêter, bien que Melissa lui ait dit un million de fois qu'elle devait aller aux toilettes. Melissa avait fini par faire pipi dans sa culotte et par tacher le beau canapé Lilly Pulitzer des parents de Yolanda.

— Bref, une semaine après, ta fièvre est retombée, reprit Mme Hastings. Et à ton réveil, tu avais tout oublié. Tu te souvenais de notre visite à l'institut Franklin, mais quand je t'ai interrogée sur le méchant homme, tu as répondu : « Quel méchant homme? » Tu ne te souvenais pas non plus des urgences, des examens et de la semaine que tu avais passée au lit. C'était comme si ton cerveau avait tout effacé. Nous t'avons surveillée de près cet été-là. Nous craignions que tu ne retombes malade. Melissa et moi avons dû renoncer à notre stage de kayak mère-fille dans le Colorado et à ce grand récital de piano à New York, mais je crois que Melissa a compris.

Le cœur de Spencer battait la chamade.

— Pourquoi personne ne m'en a jamais parlé?

Mme Hastings jeta un coup d'œil à son mari.

— Toute cette histoire était si étrange ! Je craignais que ça ne te perturbe de savoir qu'il te manquait une semaine entière de souvenirs. À partir de là, tu as toujours été si angoissée...

Spencer agrippa le bord de la table. *Il me manque peut-être bien davantage qu'une semaine de ma vie*, voulait-elle dire à ses parents. *Et si ça n'avait pas été ma seule crise d'amnésie?*

Elle ferma les yeux. Tout ce qu'elle entendait, c'était ce *crac* dans sa tête. Et si elle avait pété les plombs avant la disparition d'Ali? Qu'avait-elle oublié de ce soir-là?

Le temps que Winnie revienne avec leurs assiettes fumantes, Spencer tremblait de tout son corps. Mme Hastings pencha la tête sur le côté.

— Spencer? Qu'est-ce qui ne va pas? (Elle jeta un regard de reproche à son mari.) Je savais qu'on n'aurait pas dû lui en parler.

— Spencer? (M. Hastings agita une main devant la figure de sa fille.) Ça va?

Les lèvres de Spencer étaient engourdis comme si on y avait injecté de la novocaïne.

— J'ai peur, marmonna-t-elle.

— Peur? répéta son père en se penchant vers elle. De quoi?

Spencer cligna des yeux. Elle avait l'impression de faire ce rêve récurrent où elle savait ce qu'elle voulait dire, mais n'arrivait pas à émettre le moindre son : chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour parler, il en sortait un coquillage. Ou un ver de terre. Ou une volute de fumée violette et crayeuse.

Soudain, Spencer referma la bouche. Elle venait de réaliser quelle était la réponse à la question de son père.

Ce dont elle avait peur, c'était d'elle-même.

ROSEWOOD EST UN ENDROIT INCOMPARABLE - SURTOUT À MILLE MÈTRES D'ALTITUDE

Le vendredi matin, Hanna descendit de la Volkswagen Jetta bordeaux de Lucas. Ils étaient garés dans le parking de Ridley Creek, l'un des parcs de l'État de Pennsylvanie, et le soleil venait à peine de se lever.

— C'est ça, la méga surprise qui est censée me remonter le moral ?

Hanna regarda autour d'elle. Le parc de Ridley Creek se composait de vastes jardins et de pistes de randonnée. Hanna vit passer plusieurs filles en T-shirt à manches longues et short, puis un groupe de garçons en vélo. Cela lui donna l'impression d'être grosse et paresseuse. Il n'était même pas encore six heures du matin, et ces gens s'affairaient déjà vertueusement à brûler des calories. Sans compter qu'ils n'avaient probablement pas englouti une boîte entière de biscuits apéritifs au cheddar en forme de poissons la veille au soir.

— Je ne peux rien te dire, répondit Lucas. Sans ça, ce ne sera plus une surprise.

Hanna grogna. Une odeur de feuilles brûlées planait dans l'air, ce qui l'effrayait toujours un peu. Par-dessus le crissement du gravier, la jeune fille crut entendre un ricanement. Elle fit volte-face.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Lucas en s'arrêtant à deux pas d'elle.

Hanna désigna les arbres.

— Tu as vu quelqu'un ?

Lucas mit sa main en visière.

— Tu t'inquiètes à cause du fameux Rôdeur ?

— Plus ou moins.

L'angoisse rongeait Hanna. Pendant qu'ils roulaient jusqu'ici dans la semi-obscurité de l'aube, elle avait eu l'impression qu'une voiture les suivait. « A » ? Elle ne pouvait s'empêcher de penser au texto bizarre qu'elle avait reçu la veille, celui qui affirmait que Mona s'était fait faire une lipo-suction à Bill Beach. D'une certaine façon, ça aurait expliqué beaucoup de choses :

Mona ne portait jamais de fringues trop moulantes, alors qu'elle était bien plus mince qu'Hanna.

Mais avoir recours à la chirurgie esthétique - du moins, pour autre chose que faire augmenter le volume de ses seins -, c'était... embarrassant. Ça signifiait que la génétique jouait contre vous, que le sport ne vous suffisait pas pour obtenir une silhouette irréprochable. Si Hanna répandait cette rumeur au sujet de Mona, la popularité de celle-ci risquait de baisser de façon drastique. Elle l'aurait fait à une autre fille sans ciller, mais Mona... Elle ne pouvait se résoudre à ce genre de bassesse.

— Je pense qu'on ne craint rien, déclara Lucas. Il paraît que le Rôdeur se contente d'épier les gens chez eux.

Hanna se frotta nerveusement les yeux. Pour une fois, elle n'avait pas à craindre d'étaler son mascara : elle ne s'était pratiquement pas maquillée ce matin. Et elle portait un bas de jogging en velours Juicy Couture avec le sweat à capuche gris qu'elle mettait d'habitude pour faire des tours de piste. Tout ça pour bien montrer à Lucas que ça n'était pas un rencard.

Quand Lucas avait sonné à sa porte, Hanna avait été soulagée de voir qu'il portait un jean usé, un T-shirt difforme et un sweat presque identique au sien. Alors qu'ils se dirigeaient vers sa voiture, Lucas s'était laissé tomber dans un tas de feuilles mortes et avait joué avec - un peu comme aurait pu le faire Dot, le pinscher miniature d'Hanna. La jeune fille avait trouvé ça plutôt mignon. Ce qui n'était pas du tout la même chose que trouver *Lucas* plutôt mignon.

Comme ils approchaient d'une clairière, Lucas se tourna vers Hanna.

— Prête pour ta surprise?

Hanna leva les yeux au ciel.

— Tu as intérêt à ce que ça en vaille la peine. Je pourrais être encore dans mon lit à l'heure qu'il est.

Lucas l'entraîna entre les arbres. Dans la clairière se trouvait une montgolfière aux couleurs de l'arc-en-ciel. À moitié gonflée, elle gisait sur le flanc. Deux types s'affairaient autour des ventilateurs qui soufflaient de l'air dans le ballon, faisant onduler la toile rayée.

— Ta-daaaam ! s'exclama Lucas.

Hanna mit sa main en visière.

— D'ac-cord. Je suis censée les regarder gonfler ce truc?

Elle savait que ce ne serait pas une bonne idée. Lucas n'était qu'un gros nul.

— Pas vraiment. (Tout fier de lui, le jeune homme se balançait sur ses talons.) Tu vas monter dedans.

— Quoi? glapit Hanna. Toute seule?

Lucas lui donna une tape sur le côté de la tête.

— Mais non, andouille. Je vais venir avec toi. (Il se dirigea vers la montgolfière.) J'ai un brevet de pilote de ballon. Et en ce moment, j'apprends à piloter un Cessna. Mais mon plus grand triomphe, c'est ça. (Il brandit un Thermos en acier inoxydable.) J'ai préparé des *smoothies* ce matin. C'était la première fois que j'utilisais le blender - la première fois que j'utilisais un robot ménager tout court, d'ailleurs. J'espère que tu es fière de moi.

Hanna sourit. Sean cuisinait souvent pour elle, et chaque fois, elle se sentait plus nulle que gâtée. Elle aimait le côté juvénile et sans prétention de Lucas.

— Très fière, acquiesça-t-elle. Et pour te le prouver, je vais t'accompagner dans ce piège mortel.

Lorsque le ballon fut bien gonflé, les deux jeunes gens montèrent dans le panier, et Lucas décolla. En quelques secondes, ils commencèrent à s'élever.

Hanna fut surprise que son estomac ne proteste pas comme il le faisait parfois dans les ascenseurs. Et quand elle baissa les yeux, elle fut stupéfaite de voir que les deux types qui avaient aidé à gonfler le ballon n'étaient déjà plus que des points minuscules dans l'herbe. Elle aperçut la Jetta bordeaux de Lucas dans le parking... puis la crique des pêcheurs, le chemin de randonnée sinueux et la route 352.

— C'est le clocher de Hollis ! s'écria-t-elle, tout excitée, en tendant un doigt.

— C'est cool, hein? grimaça Lucas.

— Oui, admit Hanna. Très.

Là-haut, il faisait si bon, et tout était si calme ! Il n'y avait pas de bruits de circulation, pas de pépiements d'oiseaux, juste le souffle du vent. Et surtout, « A » ne pouvait pas la suivre jusque-là. Hanna se sentait tellement libre... Une partie d'elle aurait voulu s'envoler pour de bon, comme le magicien d'Oz.

Ils survolèrent le quartier du vieux Hollis, avec ses maisons victoriennes et ses pelouses mal entretenues, puis le centre commercial King James dont le parking était presque vide. Hanna sourit quand ils dépassèrent le lycée quaker : l'obélisque moderne qui se dressait à l'entrée avait été surnommé le Pénis de William Penn.

Ils flottèrent au-dessus de l'ancienne maison d'Alison DiLaurentis. Vu du ciel, tout semblait si paisible... Vint ensuite la propriété des Hastings avec son moulin, son écurie, sa grange et sa piscine entourée de rochers. Un peu plus loin, Hanna aperçut la maison des Vanderwaal, une belle bâtisse en briques rouges flanquée de plusieurs cerisiers sur un côté et d'un garage détaché sur l'autre.

Une fois, juste après leur transformation, Hanna et Mona avait peint hm +

mv = maplv à la peinture réfléchissante sur le toit du garage. Elles n'avaient jamais su à quoi ça ressemblait vu d'en haut. Instinctivement, Hanna chercha son BlackBerry pour envoyer un texto à Mona. Puis elle se souvint. Mona et elle n'étaient plus amies. Elle déglutit.

— Tout va bien? lui demanda Lucas.

Hanna détourna les yeux.

— Oui, oui.

Lucas fronça les sourcils.

— Je fais partie du Club du surnaturel de l'Externat. On s'entraîne à lire dans les esprits. Tu ne peux rien me cacher. (Il ferma les yeux et porta les mains à ses tempes.) Je vois... je vois que tu es perturbée parce que Mona veut fêter son anniversaire sans toi.

Hanna réprima un ricanement. Ce n'était pas difficile à deviner : Lucas lui avait parlé dans les toilettes juste après que Mona l'ait désinvitée. Elle déboucha le Thermos.

— Tu fais partie de toutes les assos du bahut ou quoi?

Sur ce point, Lucas ressemblait à Spencer - le côté intello en moins.

Le jeune homme rouvrit les yeux. Ils étaient d'un bleu très clair, comme le crayon « fleur de maïs » dans la boîte de 64 Crayola.

— J'aime être occupé tout le temps. Quand je n'ai rien à faire, je me mets à réfléchir.

— À quoi ?

La pomme d'Adam de Lucas joua au yo-yo tandis que le jeune homme déglutissait.

— Mon frère aîné a tenté de se suicider l'année dernière.

Hanna écarquilla les yeux.

— Il est maniaco-dépressif... Bipolaire, comme on dit maintenant, expliqua Lucas. Il a arrêté de prendre ses médicaments et... quelque chose s'est détraqué dans sa tête. Il a avalé tout un tas de cachets. Je l'ai trouvé inconscient dans notre salon. Maintenant, il est interné dans un hôpital psychiatrique. Tellement drogué qu'il est méconnaissable.

— Il allait à l'Externat de Rosewood?

— Oui, mais il a six ans de plus que nous. Tu ne l'as probablement pas connu.

— Mon Dieu. Je suis désolée, chuchota Hanna. Ça craint.

Lucas haussa les épaules.

— À ma place, la plupart des gens s'enfermeraient chez eux pour s'abrutir

à coups de pétard, mais je préfère m'occuper l'esprit.

Hanna croisa les bras sur sa poitrine.

— Moi, pour ne pas devenir dingue, je me goinfre de cochonneries au fromage et ensuite, je me fais vomir.

Elle se plaqua une main sur la bouche. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle venait de dire ça.

Lucas haussa un sourcil.

— Des cochonneries au fromage, hein? Genre Cheez-It et Doritos?

— Mmmh.

Hanna fixa le fond du panier en osier.

Les doigts de Lucas remuaient sans cesse. Le jeune homme avait des mains fortes et bien proportionnées, qui devaient faire de super massages. Soudain, Hanna eut envie de les toucher.

— Ma cousine avait le même... problème, dit doucement Lucas. Elle s'en est sortie.

— Comment?

— Elle a déménagé. Elle a trouvé le bonheur.

Hanna regarda par-dessus le bord du panier. Ils survolaient Cheswold, le quartier le plus chic de la ville. Hanna avait toujours eu envie d'habiter à Cheswold, et vues d'en haut, les maisons semblaient encore plus fabuleuses qu'au niveau du sol. Mais elles avaient également l'air empesé, pas tout à fait réelles - l'idée d'une maison idéale plutôt qu'un endroit où on pourrait avoir envie de vivre.

— Avant, j'étais heureuse, soupira Hanna. Je ne me goinfrai plus depuis des années. Mais ces derniers temps, ma vie est devenue un vrai cauchemar. Oui, je suis perturbée à cause de Mona. Mais ce n'est pas tout. Depuis que j'ai reçu le premier message, les choses n'ont fait qu'empirer.

— Rembobine. (Lucas s'adossa au bord du panier.) Quel message?

Hanna marqua une pause. Elle n'avait pas fait exprès de mentionner « A ».

— C'est juste... quelqu'un qui s'amuse à me torturer avec des trucs personnels.

Elle dévisagea Lucas, espérant qu'il n'irait pas chercher plus loin. À sa place, la plupart des garçons auraient laissé tomber. Malheureusement, il avait l'air sincèrement inquiet.

— Ce n'est pas sympa du tout ! s'exclama-t-il, les sourcils froncés. Tu sais de qui ça vient?

— Aucune idée. Au début, j'ai pensé que c'était Alison DiLaurentis. (Hanna marqua une pause et repoussa les cheveux qui lui tombaient devant les yeux.) Je sais, c'était stupide, mais les premiers messages parlaient de trucs qu'elle était la seule à connaître.

Lucas fit une grimace dégoûtée.

— Le cadavre d'Alison a été retrouvé il y a quoi, un mois? Et quelqu'un se fait passer pour elle? C'est... pervers, non?

Hanna agita les mains.

— Non, non. J'ai commencé à recevoir des messages avant la découverte du corps d'Ali; à l'époque, personne ne savait qu'elle était morte. (Sa tête commençait à lui faire mal.) C'est un peu embrouillé. Ne t'en fais pas pour ça. Oublie ce que je viens de te dire.

Lucas hésita.

— Tu devrais peut-être appeler la police.

Hanna renifla.

— L'auteur des messages n'enfreint aucune loi.

— Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire, fit remarquer Lucas.

— Probablement un abruti, dit Hanna sans conviction.

Lucas réfléchit.

— D'après les flics, quand on se fait harceler - par exemple, au téléphone -, c'est généralement par quelqu'un qu'on connaît. J'ai vu ça dans une série policière.

Un frisson parcourut Hanna. Elle songea au dernier message de « A ». *Une de tes ex-copines te cache quelque chose. Quelque chose d'énorme.* De nouveau, elle pensa à Spencer. Une fois, peu de temps après la disparition d'Ali, M. Hastings avait emmené le reste de la bande au

Wildwater Kingdom, un parc d'attractions aquatique situé non loin de Rosewood. Alors que Hanna et Spencer grimpaient ensemble les marches du Gouffre du Diable, Hanna avait demandé à son amie si elle s'était disputée avec Ali. Le visage de Spencer avait pris la même couleur que son bikini Tommy Hilfiger framboise.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Hanna avait serré sa planche en mousse contre sa poitrine.

— Je suis curieuse, c'est tout.

Spencer avait fait un pas dans sa direction. Le temps parut s'arrêter; tous les cris et les bruits d'éclaboussure semblaient s'être évanouis.

— Je n'étais pas fâchée contre Ali. C'est elle qui m'en voulait. Et je ne

sais pas pourquoi, d'accord?

Puis elle avait fait volte-face et redescendu l'escalier en bois, renversant presque les autres jeunes qui montaient sur son passage.

Les orteils d'Hanna se recroquevillèrent dans ses baskets. Elle n'avait pas pensé à cet incident depuis un moment.

Lucas se racla la gorge.

— De quoi parlent ces messages? Des cochonneries au fromage ?

Hanna fixa les verrières de l'abbaye de Rosewood, l'endroit où avait eu lieu la messe à la mémoire d'Ali. Elle avait parlé de « A » à Lucas - pourquoi ne pas lui raconter tout le reste ? Ça ressemblait à cet exercice qu'on lui avait fait faire pendant la sortie camping en 6^e : Viviana Rogers, une fille de sa tente, s'était mise derrière elle et Hanna avait dû se laisser tomber dans ses bras en lui faisant confiance pour la retenir.

— Oui, dit-elle à voix basse, des cochonneries au fromage, et puis aussi... Il se peut que tu aies entendu une partie du reste. Des tas de rumeurs circulent sur moi à l'Externat. Par exemple, au sujet de mon père. Il nous a quittés il y a deux ans, et maintenant, il vit avec sa belle-fille. Elle est canon et elle s'habille en 34.

— Et toi, tu fais quoi comme taille? interrogea Lucas, perplexe.

Hanna inspira profondément et ignore sa question.

— Ce n'est pas tout. Je me suis fait choper en train de voler - des trucs chez Tiffany, et la voiture du père de Sean Ackard. (Elle leva les yeux, surprise que le dégoût n'ait pas déjà poussé Lucas à se jeter dans le vide pour s'éloigner d'elle.) En 5^e, j'étais grosse, laide et ringarde. Même si Ali avait bien voulu de moi dans sa bande, j'avais l'impression de n'être rien. Mona et moi, on s'est donné beaucoup de mal pour changer, et pendant longtemps, j'ai cru qu'on... qu'on était devenues Alison. Mais plus maintenant.

En s'entendant dire toutes ces choses à voix haute, Hanna se trouva plus nulle que jamais. Mais ce fut un peu comme la fois où elle avait été dans un institut de beauté avec Mona pour subir une irrigation colonique : sur le coup, elle avait trouvé ça répugnant, et après, elle s'était sentie beaucoup mieux - libérée.

— Je suis content que tu ne sois pas Alison, lui révéla Lucas à voix basse.

Hanna leva les yeux au ciel.

— Tout le monde adorait Alison.

— Pas moi. (Surprise, Hanna haussa les sourcils. Lucas détourna les yeux.) Je sais que c'est terrible à dire, et je suis vraiment désolé de ce qui lui est arrivé. Mais elle n'était pas sympa du tout avec moi. En 5^e, elle a lancé une rumeur disant que j'étais hermaphrodite.

Hanna sursauta.

— Ce n'est pas Ali qui a lancé cette rumeur.

— Si. En fait, je l'ai involontairement lancée pour elle, rectifia Lucas. Pendant un match de foot, elle m'a demandé si j'étais hermaphrodite. Je lui ai répondu que je n'en savais rien - je ne connaissais pas la signification de ce mot. Elle a éclaté de rire et elle l'a répété à tout le monde. Après, j'ai cherché dans le dictionnaire, mais c'était trop tard. L'histoire avait déjà fait le tour de l'Externat.

— Ali n'aurait jamais fait une chose pareille, protesta Hanna, incrédule.

Sauf que... Si. C'était exactement le genre de choses que faisait Ali, se souvint-elle. Surnommer Jenna Cavanaugh « Blanche-Neige ». Raconter partout que Toby avait des branchies. Pour la plupart des gens, ce que racontait Alison DiLaurentis était parole d'évangile.

Hanna jeta un coup d'œil par-dessus le bord du panier. La rumeur que Lucas était un hermaphrodite avait commencé juste après que les filles aient découvert qu'il allait envoyer des chocolats à Hanna pour la Saint-Valentin. Ali avait même accompagné Hanna quand celle-ci était allée s'acheter un nouveau jean à poches pailletées pour marquer l'occasion. Elle avait convaincu Hanna que ça lui allait bien, mais elle avait sans doute menti là-dessus comme sur tout le reste.

— Tu ne devrais pas dire que tu es laide, lança soudain Lucas. Moi, je te trouve vachement jolie.

Hanna rentra le menton dans le col de son sweat-shirt et rougit.

— C'est vrai, insista Lucas. Je n'arrête pas de te regarder. (Il grimaça.) Et merde. Ce n'est pas le genre de truc que dirait un ami, hein?

— Ce n'est pas grave.

Hanna sentit la chaleur lui monter aux joues. Ça lui faisait du bien d'entendre qu'elle était jolie. Personne ne le lui avait dit depuis... Quand, déjà?

Lucas était aussi différent que possible de Sean. Grand et dégingandé, il n'avait rien de cool avec son boulot au Rive Gauche, son Club du surnaturel et l'autocollant scissor SISTERS sur son pare-chocs. (Était-ce un groupe? Un salon de coiffure? Une secte?) Mais en creusant un peu, on pouvait trouver des trésors en lui. Hanna pensa à la fois où son père et elle avaient passé une plage du New Jersey au peigne fin avec leurs détecteurs de métaux. Ils avaient cherché pendant des heures, et à la fin, ils avaient déterré non pas une, mais deux boucles d'oreilles en diamant.

— Écoute, déclara Lucas. Moi non plus, je ne suis pas invité à la soirée de Mona. Tu veux qu'on se fasse un contre-anniversaire demain? J'ai une piscine à débordement. Elle est chauffée. Ou bien, si ce n'est pas ton truc, on

pourrait... je ne sais pas, moi, jouer au poker.

Hanna lui jeta un regard de travers.

— Pas au strip poker, j'espère?

— Hé, pour qui tu me prends? (Lucas posa une main sur sa poitrine et prit un air offensé.) Je parlais de Texas Hold'Em. Mais fais gaffe : je suis bon.

— D'accord. Si tu veux. Je viendrai jouer au poker. (Hanna s'adossa au bord du panier en réalisant qu'elle avait hâte d'être au lendemain. Elle adressa un sourire presque timide à Lucas.) Mais ne change pas de sujet, veux-tu? Maintenant que je me suis ridiculisée, tu es obligé de m'avouer un truc embarrassant, toi aussi.

Lucas réfléchit.

— Voyons... Comme le fait que je suis un hermaphrodite ? suggéra-t-il gravement.

Hanna écarquilla les yeux. Alors, Lucas se mit à rire, et elle ne put s'empêcher d'en faire autant.

LES ROSIERS ONT DES YEUX

Le vendredi midi, Emily était assise dans la serre de l'Ex-ternat, où de grandes plantes touffues et quelques espèces de papillons prospéraient dans l'atmosphère humide. Même s'il faisait très chaud et que ça sentait la terre, beaucoup d'élèves étaient venus déjeuner là : peut-être pour échapper au crachin, ou peut-être pour côtoyer la nouvelle fille la plus populaire du lycée.

— Alors, tu vas à la soirée de Mona ? interrogea Mike Montgomery, plein d'espoir.

Lui et quelques-uns de ses camarades de l'équipe de lacrosse squattaient un banc face à Emily, et ils étaient littéralement suspendus aux lèvres de la jeune fille.

— Je n'en sais rien, répondit Emily en finissant ses chips.

Elle doutait que sa mère la laisse sortir, et elle n'était même pas sûre d'avoir envie d'y aller.

— Tu devrais venir essayer mon Jacuzzi, après. (Noel Kahn griffonna son numéro de téléphone sur une feuille de carnet, qu'il déchira et tendit à la jeune fille.) C'est là que la soirée commencera vraiment.

— Et amène ta copine, ajouta avidement Mike. N'hésitez pas à vous peloter devant nous. On a l'esprit très ouvert.

— Je pourrais même ressortir ma cabine de Photomaton pour vous, si ça vous branche, offrit Noel en faisant un clin d'œil à Emily.

Emily leva les yeux au ciel. Comme les garçons s'éloignaient enfin, elle posa les mains sur ses cuisses et poussa un soupir harassé. Dommage qu'elle ne soit pas du genre profiteuse : elle aurait probablement pu soutirer un paquet de fric à ces ados gouvernés par leurs hormones.

Soudain, elle sentit une petite main lui saisir le poignet.

— Tu sors avec un garçon ? lui chuchota Maya à l'oreille. Je l'ai vu te donner son numéro.

Emily leva les yeux, et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il lui semblait qu'elle n'avait pas vu Maya depuis des semaines, et elle ne pouvait pas s'arrêter de penser à elle. Le visage de son amie lui apparaissait chaque fois qu'elle fermait les yeux. Elle sentait encore la pression de la bouche de

Maya contre la sienne, comme lors de leurs rendez-vous secrets près de la crique.

Non que ces rendez-vous secrets puissent jamais se reproduire.

Emily se dégagea.

— Maya, non.

Maya avança sa lèvre inférieure et regarda autour d'elle. Quelques élèves étaient assis sur le bord de la fontaine, sur les bancs en bois près des parterres de fleurs ou autour de la volière à papillons, mais ils semblaient occupés à discuter et à déjeuner.

— Ce n'est pas comme si quelqu'un nous regardait.

Emily frissonna. Pourtant, elle se sentait observée. Depuis le début de sa pause, elle avait l'impression que quelqu'un se tenait derrière elle et ne perdait pas une miette de ses agissements. Les plantes de la serre étaient si hautes, elles avaient un feuillage si dense qu'elles fournissaient une excellente couverture.

Maya saisit le couteau suisse pendu à son sac à dos et coupa une rose dans les buissons derrière elles.

— Tiens, dit-elle en la tendant à Emily.

— Maya ! protesta Emily en laissant tomber la rose sur ses genoux. On n'a pas le droit de cueillir des fleurs ici !

— Je m'en fiche. J'avais envie de t'en offrir une.

— Maya. (Emily pressa les mains sur ses cuisses.) Il faut que tu t'en ailles.

Son amie se rembrunit.

— Sérieusement, tu as l'intention de suivre le programme de La Cime des arbres ?

Emily acquiesça, et Maya poussa un grognement.

— Je te croyais plus forte que ça. Et puis franchement... leur truc me fout la trouille.

Emily froissa le sac en papier kraft dans lequel elle avait apporté son déjeuner. Cette scène lui donnait une désagréable impression de déjà-vu.

— Si je refuse, mes parents m'enverront dans l'Iowa, et je ne... Mon oncle et ma tante sont dingues.

Fermant les yeux, elle pensa à son oncle, à sa tante et à leurs trois enfants - ses cousins. Elle ne les avait pas vus depuis des années, et le seul souvenir qui lui en restait n'était autre que cinq visages renfrognés.

— La dernière fois que je leur ai rendu visite, ma tante Helen m'a dit que

je devrais manger des Cheerios, et uniquement des Cheerios, au petit déjeuner parce que ça supprimait les pulsions sexuelles. Tous les matins, mes deux cousins allaient courir des kilomètres dans les champs de maïs pour se vider de toute l'énergie qu'ils auraient pu employer à des fins impures. Et ma cousine Abby, qui a mon âge, voulait devenir nonne. Elle ne se séparait jamais d'un petit carnet qu'elle avait baptisé « Le Livre du Mal », et dans lequel elle consignait tout ce qu'elle considérait comme un péché. Elle a trouvé trente trucs à écrire sur moi – *trente* ! Même marcher pieds nus, c'était mal à ses yeux !

Maya gloussa.

— Ça peut l'être, si on a des pieds vraiment moches.

— Ce n'est pas drôle ! s'écria Emily. Et le problème, ce n'est pas d'être faible ou de croire que La Cime des arbres me fera changer. Je ne veux pas quitter Rosewood !

Assaillie par la bouffée de chaleur qui précédait toutes ses crises de larmes, Emily se mordit la lèvre. Ça faisait deux jours que ses parents l'ignoraient. Quand ils la croisaient dans la cuisine ou les couloirs de la maison, ils ne la regardaient même pas. Pendant les repas, personne ne lui adressait la parole. Elle n'osait plus les rejoindre sur le canapé pour regarder la télé, le soir. Et sa sœur Carolyn semblait très mal à l'aise en sa présence. Depuis la rencontre de natation, elle passait le plus de temps possible hors de leur chambre. D'habitude, les deux filles faisaient leurs devoirs ensemble, en se parlant de leurs problèmes de maths ou des dernières rumeurs entendues à l'Externat. Mais la veille, Carolyn avait attendu qu'Emily soit couchée pour monter. Elle s'était déshabillée dans le noir et mise au lit sans lui souhaiter bonne nuit.

— Ma famille ne m'aimera plus si je suis gay, expliqua Emily en fixant Maya dans les yeux. Imagine qu'un beau jour, tes parents se réveillent et décident qu'ils te détestent.

— Je veux juste être avec toi, marmonna Maya en faisant tourner la rose dans ses mains.

— Moi aussi, soupira Emily. Mais c'est impossible.

— On n'a qu'à se voir en cachette, suggéra Maya. Demain soir, je vais à l'anniversaire de Mona Vanderwaal. Retrouve-moi là-bas. On se tirera en douce et on trouvera un coin tranquille.

Emily se mordit l'ongle du pouce. Elle aurait vraiment aimé... mais les paroles de Becka la hantaient. *La vie est dure. Pourquoi se compliquer inutilement les choses ?*

La veille, pendant son heure de permanence, Emily s'était connectée à Google et avait tapé : « Est-ce que les lesbiennes ont la vie dure ? » Alors

même que ses doigts enfonçaient les touches L, E, S, B, elle avait eu du mal à croire que ce mot s'appliquait à elle. Elle ne l'aimait pas - bizarrement, il lui faisait penser à du gâteau de riz, un dessert qu'elle détestait. Tous les liens de la liste qu'elle avait obtenue conduisaient à des sites porno verrouillés. D'un autre côté, elle avait entré les mots « lesbienne » et « dure » dans le même champ de recherche...

Emily sentit le regard de quelqu'un se poser sur elle. En se tordant le cou, elle aperçut Carolyn et quelques autres filles de l'équipe de natation, assises près de la bougainvillée. L'air dégoûté, sa sœur la foudroya du regard.

Emily se leva d'un bond.

— Maya, va-t'en. Carolyn nous voit.

Elle recula de quelques pas en faisant mine d'être fascinée par une jardinière de soucis, mais Maya ne bougea pas.

— Va-t'en, répéta Emily. Fiche le camp !

Maya la dévisagea.

— Demain, je vais à la soirée de Mona, chuchota-t-elle. Tu viendras, ou pas ?

Emily secoua la tête en détournant les yeux.

— Désolée. Il faut que je change.

Maya empoigna violemment son sac à dos vert et blanc.

— Tu ne peux pas changer ce que tu es. Je te l'ai déjà dit un millier de fois.

— Mais tu te trompes peut-être, répliqua Emily. Je ne saurai pas avant d'avoir essayé.

Maya laissa tomber la rose sur le banc et s'éloigna à grands pas. Emily la regarda se faufiler entre les rangées de jardinières et se diriger vers la sortie. Elle avait envie de pleurer. Tout était si compliqué, si douloureux ! Son ancienne vie - l'existence simple qu'elle menait avant le début de cette année scolaire - lui donnait l'impression d'appartenir à une autre fille.

Soudain, elle sentit des ongles lui effleurer la nuque. Un frisson parcourut son échine. Elle fit volte-face. Mais ce n'était que la tige d'un rosier aux fleurs jوفflues et aux épines acérées.

Puis elle remarqua quelque chose sur l'une des fenêtres, à deux mètres d'elle. Quelqu'un avait écrit dans la buée. *Je te vois*. Deux grands yeux bordés de longs cils étaient dessinés à côté de ces mots. Le message était signé A.

Emily en resta bouche bée. Elle se précipita vers la fenêtre pour tout effacer. Depuis combien de temps le message était-il là ? Pourquoi ne l'avait-elle pas vu avant ? Elle réalisa qu'il avait dû être tracé de l'intérieur, du côté

où se condensait l'humidité de la serre. Autrement dit, son auteur était peut-être encore là.

Emily chercha un indice du regard. Mais les seules personnes qui s'intéressaient à elles étaient Carolyn, les filles de la natation et les garçons de l'équipe de lacrosse. Les autres s'étaient massés près de la porte en attendant la fin de la pause déjeunée, et Emily ne put s'empêcher de se demander si « A » se trouvait parmi eux.

PENDANT CE TEMPS, DANS UN JARDIN À L'AUTRE BOUT DE LA VILLE...

Le vendredi après-midi, Spencer arrachait les mauvaises herbes qui s'obstinaient à pousser dans le parterre de fleurs de sa mère. Généralement, Mme Hastings s'en occupait elle-même, mais Spencer avait décidé d'être gentille - et de se faire pardonner, même si elle ne savait pas exactement pour quelle raison.

Les ballons multicolores que sa mère avait achetés quelques jours plus tôt pour fêter sa nomination à l'Orchidée d'or étaient toujours accrochés à la rambarde du patio. On pouvait lire dessus : « Félicitations, Spencer! » Des images de rubans bleus et de trophées dorés étaient imprimées à côté de ces deux mots.

Spencer examina son reflet déformé par le papier brillant. C'était comme se regarder dans le miroir d'une attraction de fête foraine : son visage était allongé, ses yeux minuscules, et son nez retroussé avait l'air énorme. Peut-être était-ce la fille du ballon, et pas Spencer, qui avait triché pour devenir une des finalistes de l'Orchidée d'or. Et qui s'était disputée avec Ali le soir de sa disparition.

Le système d'arrosage automatique se déclencha dans le jardin voisin, celui de l'ancienne maison des DiLaurentis. Spencer leva les yeux vers la chambre qu'Ali occupait autrefois. C'était la dernière dans le fond, pile en face de celle de Spencer. Les deux filles avaient toujours profité de cette disposition. Elles avaient mis au point un système de signaux lumineux à utiliser après l'heure de leur couvre-feu. Un coup de lampe de poche signifiait : « Je n'arrive pas à dormir, et toi? » Deux coups : « Bonne nuit. » Trois coups : « Il faut qu'on parle ; débrouille-toi pour me retrouver dehors. »

Le souvenir de la séance d'hypnose dans le bureau du Dr Evans lui revint en mémoire. La jeune fille tenta de l'occulter, mais il rejaillit aussitôt. « Tu ne t'en fiches pas du tout, bien au contraire », avait dit Ali. Et puis ce *crac*. Qu'est-ce qui l'avait provoqué?

— Spencer! chuchota une voix.

Le cœur battant à tout rompre, la jeune fille se retourna vers les bois qui

bordaient l'arrière de la maison. Ian Thomas se tenait entre deux cornouillers.

— Qu'est-ce que tu fais là? siffla Spencer en jetant un coup d'œil vers la grange de Melissa, située à quelques centaines de mètres tout au plus.

— Je surveille ma fille préférée, répondit Ian en détaillant ses courbes.

— Il y a un rôdeur dans les parages, le prévint Spencer avec sévérité, tentant de réprimer la chaleur qui l'envahissait chaque fois que Ian la regardait. Tu devrais faire gaffe.

Ian s'esclaffa.

— Qui te dit que je ne fais pas partie du comité de surveillance du quartier? Si ça se trouve, je suis justement en train de te protéger contre le Rôdeur.

Il posa sa paume sur le tronc d'un arbre.

— Vraiment? interrogea Spencer.

Ian secoua la tête.

— Non. En fait, j'ai coupé par les bois pour venir. Je voulais voir Melissa. (Il marqua une pause.) Ça te fait quoi, que Melissa et moi on sorte de nouveau ensemble?

Spencer haussa les épaules.

— Ça ne me concerne pas.

— Tu en es sûre ?

Ian soutint son regard sans ciller. Les joues en feu, Spencer détourna les yeux. Ian ne faisait quand même pas allusion à leur baiser - il n'oserait pas...

Spencer se repassa toute la scène dans sa tête. La bouche de Ian s'était posée sur la sienne si brutalement qu'ils s'étaient cogné les dents. Après coup, Spencer avait eu l'impression que ses lèvres la brûlaient. Quand elle avait raconté l'événement à Ali, celle-ci avait éclaté de rire.

— Et tu espères quoi, que Ian va sortir avec toi? Ça m'étonnerait beaucoup.

Spencer détailla Ian. Le jeune homme était calme, désinvolte même, inconscient d'avoir mis une telle pagaille. Elle regrettait presque de l'avoir laissé faire. Leur baiser avait provoqué un effet domino - il avait déclenché la dispute dans la grange, puis le départ d'Ali, puis... quoi?

— Melissa m'a appris que tu faisais une thérapie, lança tout à coup Ian. C'est dingue, non?

Spencer se raidit. Elle trouvait ça bizarre que Melissa ait parlé du Dr Evans à Ian. Leurs séances étaient censées rester confidentielles.

— Ce n'est pas si dingue que ça, se défendit-elle.

— Vraiment? Melissa dit t'avoir entendue crier.

Spencer cligna des yeux.

— Crier? (Ian acquiesça.) Que... qu'est-ce que je disais?

— Elle n'a pas précisé si tu parlais ou non.

La peau de Spencer la picotait. Le système d'arrosage des DiLaurentis faisait le même bruit qu'un milliard de guillotines minuscules tranchant des brins d'herbe.

— Il faut que j'y aille. (Spencer se dirigea vers la maison en titubant.) J'ai besoin d'un verre d'eau.

— Encore une seconde. (Ian fit un pas vers elle.) Tu as vu ce qu'il y a dans tes bois?

Spencer se figea. Ian avait une expression si étrange qu'un instant, elle se demanda si c'était un objet qui avait appartenu à Ali. Ou un de ses os. Un indice quelconque. Quelque chose qui lui permettrait de donner un sens à ses souvenirs.

Puis Ian tendit son poing fermé devant lui et l'ouvrit. Six grosses mûres juteuses étaient nichées dans sa paume.

— Il y a des mûriers énormes là-dedans. Tu en veux une?

Les fruits avaient laissé des traces pourpres qui mettaient en évidence sa ligne de cœur, sa ligne de vie et les autres motifs de sa peau à la base de ses doigts.

Spencer secoua la tête.

— Je ne mangerai rien qui vienne de ces bois.

Après tout, c'était là qu'Ali avait été tuée.

LIVRAISON SPECIALE POUR HANNA MARIN

Le vendredi soir, un vendeur T-Mobile avec des boutons plein la figure et trois fois trop de gel dans les cheveux inspectait l'écran du BlackBerry d'Hanna.

— Votre téléphone a l'air de fonctionner normalement. Et votre batterie aussi.

— C'est parce que vous n'avez pas bien regardé, répliqua sèchement Hanna en s'appuyant contre le comptoir vitré. Et le réseau? T-Mobile ne serait pas en panne, par hasard?

— Non. (Le vendeur désigna les petites barres qui s'affichaient à l'écran.) Vous voyez? Cinq barres. Vous captez au maximum.

Hanna se força à souffler à fond par le nez. Quelque chose clochait avec son BlackBerry. Il n'avait pas sonné une seule fois de la soirée. Mona l'avait peut-être laissée tomber, mais Hanna refusait de croire que tout le monde l'ait imitée aussi rapidement. Et « A » pouvait lui envoyer un nouveau message pour lui donner plus de détails sur cette histoire de liposuccion ou lui révéler laquelle de ses ex-copines gardait un énorme secret.

— Vous voulez vraiment acheter un autre BlackBerry? interrogea le vendeur.

— Oui, aboya Hanna d'une voix qui ressemblait étonnamment à celle de sa mère. De préférence un qui marche, cette fois.

Le vendeur semblait épuisé.

— Mais je ne vais pas pouvoir transférer vos informations depuis celui-ci. Notre point de vente n'offre pas ce service.

— Pas grave, dit Hanna avec un geste impatient. J'ai une sauvegarde de tous mes numéros et mes messages à la maison.

Le vendeur alla chercher un autre BlackBerry dans l'arrière-boutique. Il le sortit de sa boîte en polystyrène et se mit à appuyer sur des touches.

Tournant le dos au comptoir, Hanna s'y accouda et regarda déambuler les clients du centre commercial en essayant de ne pas penser à ce que Mona et

elle faisaient habituellement le vendredi soir. D'abord, elles s'achetaient une tenue complète pour se récompenser d'avoir survécu à une semaine de plus, puis elles allaient manger des sushis au saumon, et enfin - c'était la partie préférée d'Hanna -, elles rentraient chez les Marin et, perchées sur le lit queen size d'Hanna, s'échangeaient les derniers potins en riant et en commentant les photos de looks ratés dans *CosmoGirl!*

Hanna devait admettre qu'elle avait du mal à parler à Mona de certaines choses. Ses sentiments pour Sean, par exemple, parce que Mona le croyait gay. Ou la disparition d'Ali, parce qu'elle ne voulait pas raviver de mauvais souvenirs chez son amie. En fait, plus elle y réfléchissait, plus elle se demandait de quoi elle parlait avec Mona. De garçons? De fringues? De chaussures? Des gens qu'elles méprisaient?

— Il va y en avoir pour une petite minute, annonça le vendeur en fronçant les sourcils et en consultant l'écran de son ordinateur. Apparemment, notre réseau ne répond pas.

Ha! songea triomphalement Hanna. *Je savais bien qu'il y avait un problème avec votre réseau !*

Quelqu'un poussa la porte de la boutique en riant. Hanna leva les yeux juste à temps pour voir Mona entrer avec Eric Kahn.

Les cheveux blond pâle de Mona se détachaient sur le lainage anthracite de sa robe pull à col cheminée, qu'elle portait avec des collants noirs et des bottes assorties. Hanna aurait bien voulu se planquer, mais elle ne voyait pas où : le comptoir T-Mobile était un îlot au milieu du magasin. Cet endroit stupide n'avait même pas d'allées dans lesquelles se faufiler ou d'étagères sous lesquelles se tapir, juste quatre murs de téléphones portables et d'accessoires.

Avant qu'Hanna ne puisse réagir, Eric la vit. Il la reconnut et lui adressa un signe de tête. Hanna se figea. Maintenant, elle savait ce que ressentait un cerf quand il était pris dans les phares d'un 38 tonnes.

Mona suivit le regard d'Eric.

— Oh, lâcha-t-elle sur un ton impossible en apercevant Hanna.

Eric, qui avait dû sentir de l'électricité dans l'air, haussa les épaules et se dirigea vers le fond de la boutique, laissant les deux filles en tête à tête. Hanna fit un pas vers Mona.

— Salut.

Mona fixa un présentoir de kits mains libres et d'adaptateurs de voiture.

— Salut.

De longues secondes s'écoulèrent. Mona se gratta le nez. Elle s'était verni les ongles avec de la laque noire Chanel, l'édition limitée dont Hanna et elle

avaient volé deux flacons chez Sephora. Ce souvenir faillit faire monter les larmes aux yeux d'Hanna. Sans Mona, la jeune fille se sentait comme une tenue géniale sans les accessoires assortis, une tequila sunrise sans tequila, un iPod sans oreillettes : incomplète.

Elle repensa à l'été qui avait suivi sa 4^e, celui où sa mère l'avait emmenée avec elle lors d'un déplacement professionnel. Son portable ne passait pas et à son retour, elle avait trouvé vingt messages de Mona sur sa boîte vocale. « C'était bizarre de ne pas pouvoir te parler tous les jours, alors j'ai décidé de raconter ma vie à ton répondeur », avait expliqué Mona.

Hanna poussa un long soupir. La boutique T-Mobile sentait le détachant moquette et la transpiration - pas la sienne, espérait-elle.

— L'autre jour, j'ai aperçu le message qu'on a peint sur le toit de ton garage. Tu te souviens? hm + mv = maplv. Il est parfaitement visible depuis le ciel.

Mona sursauta. Son expression s'adoucit.

— Vraiment?

— Mmmh.

Hanna détailla une des affiches publicitaires de T-Mobile de l'autre côté de la boutique. C'était une photo nunuche de deux filles en train de glousser avec leur portable sur les genoux. L'une d'elles avait les cheveux auburn et l'autre était blonde - comme Hanna et Mona.

— Écoute... Tout ça, c'est n'importe quoi, chuchota Hanna. Je ne sais même pas comment ça a commencé. Je suis désolée d'avoir loupé notre *Amiversaire*, Mon. Je n'avais aucune envie de traîner avec mes ex-copines. Je ne compte pas me remettre à les fréquenter ni rien.

Mona rentra le menton.

— Ah non?

Hanna l'entendit à peine à cause du raffut fait par le petit train du centre commercial, qui passait à cet instant devant la boutique. À bord, il n'y avait qu'un petit garçon grassouillet à l'air malheureux comme les pierres.

— Pas du tout, affirma Hanna après que le train s'était éloigné. C'est juste que... il nous arrive des trucs bizarres. Je ne peux pas t'expliquer pour le moment, mais encore un peu de patience, et je te raconterai tout. (Elle soupira.) Et tu sais très bien que c'était un malentendu, pour l'avion. Jamais je ne te ferais une chose pareille.

Elle laissa échapper un hoquet étranglé, comme chaque fois qu'elle allait éclater en sanglots. Mona ne pouvait manquer de reconnaître les signes. Sa bouche frémit, et un fol espoir gonfla le cœur d'Hanna. Tout allait s'arranger.

Puis ce fut comme si le logiciel de *coolitude* de Mona venait de s'éteindre

inopinément. Son expression redevint hautaine et arrogante. Elle redressa le dos et lui lança un sourire glacial. Hanna savait exactement ce qui se passait : Mona et elle étaient convenues de ne jamais, jamais pleurer en public. Elles avaient même trouvé un moyen de s'en empêcher. Si elles sentaient monter les larmes, elles devaient serrer les fesses, se souvenir qu'elles étaient fabuleuses et se forcer à sourire. Quelques jours plus tôt, c'est ce qu'aurait fait Hanna. Mais à présent, elle n'en voyait plus l'intérêt.

— Tu me manques, Mona. Je veux que les choses redeviennent comme avant.

— Peut-être, répondit Mona un peu sèchement. On verra.

Cette fois, Hanna se força à sourire quand même. *Peut-être?* Qu'est-ce que ça signifiait?

Lorsqu'elle se gara dans l'allée de sa maison, Hanna remarqua qu'une voiture de patrouille était garée à côté de la Lexus de sa mère. À l'intérieur, elle trouva sa mère et Darren Wilden pelotonnés l'un contre l'autre sur le canapé, en train de regarder les infos. Il y avait une bouteille de vin et deux verres sur la table basse. Étant donné la tenue de Wilden - jean et T-shirt -, Hanna supposa que super-flic était de repos ce soir-là.

À la télé, ils diffusaient une fois de plus la vidéo faite par Aria. Appuyée contre le chambranle de la porte du salon, Hanna regarda Spencer se jeter sur Ian, le petit ami de sa sœur, et Ali s'asseoir au bord du canapé avec un air suprêmement ennuyé. À la fin du film, Jessica DiLaurentis, la mère d'Alison, apparut à l'écran.

— La diffusion de cette vidéo nous a fait revivre toutes nos souffrances, dit-elle d'un air peiné. Mais nous tenons à remercier les habitants de Rosewood, qui ont été absolument merveilleux. Le temps passé ici pendant l'enquête sur la mort d'Alison nous a fait réaliser combien cette ville nous manquait.

L'espace d'une seconde, la caméra balaya les gens qui se tenaient derrière Mme DiLaurentis. L'un d'eux était l'agent Wilden, qui arborait fièrement son uniforme.

— Te voilà ! s'écria Mme Marin en pressant l'épaule de Wilden. Tu es très télégénique.

Hanna avait envie de vomir. Sa mère ne s'était pas montrée aussi excitée l'année précédente, quand Hanna avait été nommée Reine des Flocons et avait participé à la Parade des mimes de Philadelphie juchée sur un immense char.

Sentant la présence d'Hanna sur le seuil, Wilden se retourna.

— Oh. Salut, Hanna.

Il s'écarta légèrement de Mme Marin, comme si la jeune fille l'avait surpris à faire quelque chose de mal.

Hanna grogna un vague « bonjour », puis se détourna, ouvrit un des placards de la cuisine et en sortit une boîte de Ritz Bits au beurre de cacahouète.

— Han, on a déposé un paquet pour toi, lança sa mère en baissant le volume de la télé.

— Un paquet? répéta Hanna, la bouche pleine de biscuits apéritif.

— Oui. Il était devant la porte quand je suis arrivée. Je l'ai mis dans ta chambre.

Hanna emporta la boîte de Ritz Bits à l'étage. De fait, une grande boîte était appuyée contre son bureau, près du lit Gucci de Dot. La petite bête se leva et s'étira en agitant sa queue minuscule.

D'une main tremblante, Hanna prit ses ciseaux à ongles et découpa le Scotch qui fermait l'emballage. Comme elle ouvrait la boîte, quelques feuilles de papier de soie s'en échappèrent. Puis... elle découvrit la robe de bal Zac Posen soigneusement pliée dans le fond.

Hanna hoqueta. La robe de cour de Mona, ajustée à ses mesures, repassée et prête à porter. Elle chercha un mot d'explication, mais n'en trouva aucun. Peu importait. Ça ne pouvait signifier qu'une seule chose : elle était pardonnée.

Lentement, les coins de la bouche d'Hanna se relevèrent en un immense sourire. Elle bondit sur son lit et se mit à sauter dessus en faisant grincer les ressorts du matelas, tandis que Dot aboyait comme une folle et courait en cercles autour d'elle.

— Ouaiiiiis ! s'exclama Hanna, triomphante.

Elle savait depuis le début que Mona finirait par entendre raison. Elle aurait été folle de boudier trop longtemps.

Hanna se rassit sur son lit et saisit son nouveau BlackBerry.

Le délai était un peu court pour reprendre rendez-vous avec le coiffeur et le maquilleur qu'elle avait annulés après son altercation avec Mona. Puis elle se souvint de Lucas. « Moi non plus, je ne suis pas invité à la soirée de Mona », avait déclaré le jeune homme.

Hanna s'interrompit. Bien embêtée, elle pianota distraitemment sur l'écran de son BlackBerry. De toute évidence, elle ne pouvait pas emmener Lucas à l'anniversaire de Mona. Pas en tant que cavalier. Ni en tant que quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Certes, il était mignon, mais pas au point qu'elle l'emmène à une soirée de ce genre.

Hanna se redressa et feuilleta son agenda Coach en cuir rouge à la recherche de l'adresse e-mail de Lucas. Elle allait lui écrire un message court et sec pour qu'il sache exactement où il en était avec elle : nulle part. Bien sûr,

il serait dévasté, mais après tout, Hanna ne pouvait pas faire plaisir à tout le monde.

SPENCER NAGE EN EAUX TROUBLES... AU PROPRE COMME AU FIGURÉ

Le vendredi soir, Spencer faisait trempette dans le Jacuzzi familial. C'était l'une des choses qu'elle préférait au monde, surtout la nuit, quand toutes les étoiles scintillaient dans le ciel obscur. Seuls le gargouillis des jets d'eau chaude et les bruits de mastication de Béatrice, un des labradoodles des Hastings, troublaient le silence.

Soudain, Spencer entendit craquer une brindille. Puis une autre. Puis... la respiration de quelqu'un. Elle pivota à l'instant où sa sœur, vêtue d'un bikini à carreaux Burberry, descendait les marches du Jacuzzi et s'installait en face d'elle.

Pendant un long moment, aucune des deux filles ne dit rien. Spencer se confectionna une barbe de bulles tandis que Melissa fixait la table surmontée d'un parasol près du bassin. Soudain, elle reporta son attention sur sa cadette.

— Le Dr Evans me gonfle, annonça-t-elle tout de go.

— Pourquoi? demanda prudemment Spencer.

Melissa remua ses mains dans l'eau.

— Elle dit des trucs sur moi comme si elle me connaissait depuis des années. Elle te le fait aussi?

Spencer haussa les épaules. Melissa ne l'avait-elle pas justement prévenue que c'était la spécialité de la psychologue ?

Melissa pressa sa paume sur son front.

— Elle m'a fait comprendre que je choisisais toujours des hommes instables, indignes de confiance. Que je faisais exprès de sortir avec des types incapables de s'engager parce que je redoutais une trop grande intimité.

Tendant la main, elle prit la bouteille d'Évian posée sur le bord du Jacuzzi et en but une gorgée. Au-dessus de sa tête, Spencer vit la silhouette d'un gros oiseau - ou peut-être d'une chauve-souris - passer devant la lune.

— Au début, ça m'a mise en colère, mais maintenant... (Melissa soupira.) Je ne sais plus trop. Peut-être qu'elle a raison. J'ai repensé à toutes mes relations. C'est vrai que certains de mes ex-sembaient particulièrement peu

fiabiles dès le début.

Son regard transperça Spencer, qui rougit.

— Wren, par exemple, poursuivait Melissa comme si elle avait lu dans les pensées de sa cadette. (Spencer détourna les yeux, feignant de s'intéresser à la cascade qui se déversait de l'autre côté du bassin.) Et je commence aussi à me poser des questions sur Ian. Je crois qu'il me trompait quand on était au lycée.

Spencer se raidit.

— Ah bon?

— Mmmh. (Melissa inspecta le vernis pêche de ses ongles parfaitement manucurés. Ses yeux étaient sombres.) J'en suis presque certaine. Et je crois savoir avec qui c'était.

Spencer se mordilla le pouce. Et si Melissa les avait entendus, Ian et elle, pendant qu'ils discutaient dans le jardin un peu plus tôt? Ian avait fait allusion à leur baiser.

Pis encore : si Ali avait mis sa menace à exécution et cafté, des années auparavant?

Peu de temps avant la disparition d'Alison, M. Hastings avait emmené les cinq filles jouer au *paint-ball*. Melissa les avait accompagnés.

— Je vais tout raconter à ta sœur, avait chantoné Ali pendant qu'elles enfilaient leurs combinaisons dans le vestiaire.

— Tu n'oserais pas, avait rétorqué Spencer.

— Ah non? l'avait taquinée Ali. Tu paries?

Spencer avait suivi Ali et les autres jusqu'au terrain. Elles s'étaient toutes accroupies derrière une grosse meule de foin pour attendre le début de la partie. Alors, Ali s'était penchée et avait tapé sur l'épaule de Melissa.

— Hé, Melissa, j'ai quelque chose à t'avouer.

Spencer lui avait donné un coup de coude.

— Arrête.

L'arbitre avait sifflé. Tous les joueurs avaient bondi hors de leur cachette et commencé à tirer sur l'équipe adverse. Tous, à l'exception d'Ali et de Spencer. Spencer avait saisi son amie par le bras et l'avait entraînée derrière une meule de foin. Elle était tellement en colère qu'elle tremblait.

— Pourquoi tu fais ça? s'était-elle enquis.

Ali s'était adossée à la meule en ricanant.

— « Pourquoi tu fais ça? », avait-elle répété d'une voix aiguë, singeant Spencer. Parce que c'est mal, et que Melissa a le droit de savoir.

La rage s'était accumulée dans le corps de Spencer comme des nuages

avant un orage monstrueux. Les amies n'étaient-elles pas censées garder mutuellement leurs secrets? Après tout, Spencer et les autres avaient gardé le secret de l'affaire Jenna pour Ali. C'était *Ali* qui avait allumé la fusée, *Ali* qui avait aveuglé Jenna, et elles avaient toutes juré de se taire. Ali l'avait-elle déjà oublié?

Spencer n'avait pas eu l'intention d'appuyer sur la détente de son arme. Le coup était parti tout seul. De la peinture bleue avait éclaboussé la combinaison d'Ali, et l'adolescente avait poussé un cri. Puis elle avait foudroyé Spencer du regard et était partie à grands pas furieux. Et si elle avait été trouver Melissa pour lui raconter ce que Spencer avait fait? Et si Melissa avait attendu tout ce temps pour en parler à sa sœur?

— Tu as une idée de qui ça pouvait être? lança Melissa, arrachant Spencer à ses souvenirs.

Spencer s'enfonça dans les bulles du Jacuzzi. Le chlore lui piquait les yeux. Un baiser, ce n'était pas vraiment tromper, et il y avait prescription, raisonna-t-elle.

— Non. Aucune idée.

Melissa soupira.

— Peut-être que le Dr Evans se trompe. Après tout, la psychologie n'est pas une science exacte.

Spencer étudia soigneusement sa sœur. Elle pensa à ce que le Dr Evans lui avait dit : que Melissa était jalouse d'elle. C'était une hypothèse étrange. Se pouvait-il que ça ait un rapport avec la fois où elles avaient été agressées dans la rue, où Spencer était tombée malade et où Melissa avait dû aller au concours d'orthographe avec Yolanda? Combien d'autres choses Melissa avait-elle manquées cet été-là parce que leurs parents étaient trop occupés à veiller sur Spencer? Combien de fois Melissa était-elle passée après sa sœur?

Je préférerais quand on s'entendait bien, murmura une voix dans la tête de Spencer. *J'aimais bien jouer au jeu de l'orthographe avec toi. Je déteste qu'on soit tout le temps en train de se chamailler maintenant.*

— Même si Ian t'a trompée à l'époque du lycée, est-ce que c'est vraiment important? chuchota-t-elle. Cela remontait à si loin...

Melissa leva les yeux vers le ciel nocturne. Il n'y avait pas un seul nuage ce soir-là, et des milliers d'étoiles constellaient le ciel.

— Bien sûr que c'est important! Parce que c'était mal. Si jamais je découvre que c'est vrai, Ian le regrettera jusqu'à la fin de sa vie.

Spencer frémit. Jamais elle n'avait perçu autant d'animo-sité dans la voix de Melissa.

— Et la fille, qu'est-ce que tu lui feras?

Melissa se tourna très lentement vers Spencer et lui adressa un sourire venimeux. À cet instant, les lumières du jardin s'allumèrent, faisant briller les yeux de Melissa.

— Qui te dit que je ne lui ai pas déjà fait quelque chose?

LES VIEILLES HABITUDES NE DISPARAISSENT PAS SI FACILEMENT

Le samedi en fin d'après-midi, Aria était cachée derrière un érable dans le jardin des McCready, situé juste en face de sa propre maison. Elle regarda trois jeannettes venues vendre des biscuits se diriger vers la porte d'entrée et sonner. *Ella n'est pas là, mais commandez deux boîtes de chocolat-menthe pour elle : ce sont ses préférés*, songea-t-elle.

Les fillettes attendirent. Voyant que personne ne répondait, elles passèrent à la maison voisine.

Aria savait que c'était une idée bizarre de venir espionner sa propre maison comme un paparazzo observant discrètement un club réservé aux célébrités, mais sa famille lui manquait affreusement.

Les Ackard lui tapaient sur les nerfs. Ils s'étaient portés volontaires pour le Comité de surveillance de Rosewood. Celui-ci avait mis en place un standard téléphonique qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour recevoir les appels de témoins ayant aperçu le Rôdeur. Dans quelques jours, ce serait le tour de M. et Mme Ackard de patrouiller dans les rues pendant la nuit. Et chaque fois que l'un d'eux la regardait, Aria avait l'impression qu'ils pouvaient voir ce qu'elle avait fait avec Ezra dans son bureau. C'était comme si elle portait elle aussi un gros A rouge sur son T-shirt.

Aria voulait se sortir Ezra de la tête. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser au jeune homme. Tout le lui rappelait. Rien que pendant le trajet à vélo, elle était passée devant un gros type qui mangeait des Chicken McNuggets, et l'odeur avait fait flageoler ses genoux. Puis elle avait aperçu une fille qui portait des lunettes en plastique noir semblables à celles d'Ezra, et elle avait frissonné. Même un chat perché sur un muret lui avait évoqué Ezra sans raison particulière. Que lui arrivait-il ? Comment une chose pouvait-elle être à la fois si répréhensible et si délicieuse ?

Aria repartit. Comme elle longeait une maison en pierre flanquée d'une roue à eau, une camionnette de Channel 7 la dépassa en trombe et disparut de l'autre côté de la colline. Le vent souffla entre les arbres et le ciel s'assombrir brusquement. D'un coup, Aria eut l'impression qu'une centaine d'araignées se promenaient sur elle. Quelqu'un l'observait. « A » ?

Lorsque son Treo émit une petite sonnerie guillerette, la jeune fille faillit tomber de vélo. Elle freina, monta sur le trottoir et fouilla dans sa poche. C'était Sean.

— Où es-tu? demanda-t-il.

— Euh... Je suis sortie me balader en vélo, répondit Aria en mâchouillant le poignet de son sweat rouge.

— Dépêche-toi de rentrer, réclama Sean. Sinon, on va être en retard chez Mona.

Aria soupira. Elle avait complètement oublié la soirée de Mona Vanderwaal.

Sean soupira aussi.

— Tu n'as pas envie d'y aller, c'est ça ?

Les mains d'Aria se crispèrent sur le guidon de son vélo. Elle détailla la superbe maison de style néogothique qui se dressait devant elle. Les propriétaires, des artistes, avaient décidé de la repeindre en violet. Une pétition avait circulé pour qu'ils choisissent une couleur plus traditionnelle ; les parents d'Aria étaient les seuls habitants du quartier à ne pas l'avoir signée. Mais le tribunal avait rejeté la pétition.

— Je ne suis pas vraiment copine avec Mona, marmonna Aria. Ni avec aucun de ses invités.

— Qu'est-ce que tu racontes ? (Sean avait l'air abasourdi.) Ce sont mes amis, donc, ce sont aussi les tiens. On va passer une super soirée. Et puis... notre promenade en vélo mise à part, j'ai l'impression de ne pas t'avoir vue depuis que tu as emménagé ici. Ce n'est pas très normal, si tu y réfléchis bien.

Soudain, le Treo d'Aria lui signala un double appel. La jeune fille écarta le combiné de son oreille et consulta l'écran. C'était Ezra. Elle plaqua une main sur sa bouche.

— Sean, je peux te mettre en attente une seconde? demanda-t-elle en tentant de contenir son excitation.

— Pourquoi?

— Ne quitte pas. (Aria fit basculer la ligne. Elle se racla la gorge et lissa ses cheveux comme si Ezra pouvait la voir sur un écran vidéo.) Oui, allô ? lança-t-elle sur un ton qui se voulait désinvolte et charmeur tout à la fois.

— Aria?

La voix d'Ezra - rauque, comme ensommeillée - la fit instantanément chavirer.

— Ezra, dit-elle en feignant la surprise. Salut.

Quelques secondes de silence suivirent. Aria poussa la pédale droite de

son vélo du bout du pied et regarda un écureuil traverser en courant la pelouse de la maison violette.

— Je n'arrête pas de penser à toi, avoua enfin Ezra. Tu peux passer à la maison?

Aria ferma les yeux. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû y aller, mais elle en avait tellement envie... Elle déglutit.

— Ne raccroche pas.

Puis elle reprit l'appel de Sean.

— Euh, Sean?

— Qui était-ce? demanda le jeune homme.

— C'était... ma mère, improvisa Aria.

— Vraiment? C'est génial!

Aria se mordit violemment l'intérieur de la joue. Elle se concentra sur les citrouilles ciselées qui ornaient les marches de la maison violette.

— J'ai quelque chose à faire, bredouilla-t-elle. Je te rappelle plus tard.

— Attends! cria Sean. Et la soirée de Mona?

Mais Aria avait déjà repris l'appel d'Ezra.

— Je suis là, lâcha-t-elle d'une voix essoufflée, comme si elle venait juste de participer à un triathlon masculin. J'arrive tout de suite.

Lorsque Ezra ouvrit la porte de son appartement, situé à l'intérieur d'une maison victorienne dans le vieux Hollis, il tenait une bouteille de Glenlivet dans sa main droite.

— Tu veux un scotch? demanda-t-il.

— Volontiers.

Aria pénétra dans le salon d'Ezra et poussa un soupir de bonheur. Elle avait beaucoup pensé à cet appartement depuis sa dernière visite. Les milliards de livres sur les étagères, la bougie bleue dont la cire fondue formait des petits monticules sur la cheminée, l'énorme baignoire inutilisable au milieu de la pièce... Ici, Aria se sentait bien; elle se sentait comme chez elle.

Ezra et elle se laissèrent tomber sur le canapé deux places couleur moutarde.

— Merci d'être venue, dit doucement le jeune homme.

Il portait un T-shirt bleu pâle légèrement déchiré sur l'épaule. Aria avait envie de glisser un doigt dans le trou.

— De rien, répondit-elle en ôtant ses Vans. On trinque?

Ezra réfléchit un moment. Une boucle de cheveux noirs lui tombait devant

les yeux.

— Aux gens qui viennent de familles brisées, prononça-t-il en touchant le verre d'Aria avec le sien.

— Santé.

Aria but. Le Glenlivet avait une odeur de kérosène et un goût de liquide-vaisselle, mais elle s'en fichait. Elle vida son verre si vite que le scotch lui brûla l'œsophage.

— Un autre? proposa Ezra en levant la bouteille.

Aria acquiesça. Il se leva pour aller chercher des glaçons. La jeune fille jeta un coup d'œil à la minuscule télé qui diffusait une pub pour l'iPod. Le son était coupé; c'était marrant de voir quelqu'un danser en silence avec autant d'enthousiasme, songea Aria.

Ezra revint et lui servit un autre verre. À chaque gorgée de scotch, les réticences d'Aria fondaient un peu plus. Ils parlèrent un moment des parents d'Ezra : sa mère vivait à New York maintenant, et son père à Wayne, pas très loin de Rosewood. Puis Aria ramena la conversation sur sa propre famille.

— Le plus beau souvenir que j'ai de mes parents..., commença-t-elle en espérant qu'elle ne bafouillait pas trop - le scotch produisait un drôle d'effet sur ses fonctions motrices... Je crois que c'est mon treizième anniversaire chez Ikea.

Ezra haussa un sourcil.

— Tu plaisantes? Aller chez Ikea, c'est toujours un cauchemar.

— Je sais, ça a l'air bizarre. Mais mes parents connaissaient le directeur du magasin le plus proche, et ils l'avaient loué pour la soirée - après la fermeture, évidemment. C'était génial. Byron et Ella étaient passés là-bas un peu plus tôt; ils avaient organisé une grande chasse au trésor dans les chambres, les cuisines et les salons du magasin. Ils étaient au moins aussi excités que moi. On avait tous pris des noms de meubles pour la soirée - je crois que celui de Byron était Ektorp et celui d'Ella, Klippan. Ils avaient l'air de tellement bien s'entendre...

Des larmes montèrent aux yeux d'Aria. Son anniversaire était en avril ; elle avait surpris Byron avec Meredith en mai, et Ali avait disparu en juin. Cette soirée semblait avoir été le dernier moment parfait et insouciant de sa vie d'adolescente. Tout le monde s'était bien amusé, y compris Ali - surtout Ali. Alors qu'elles fouillaient un labyrinthe de rideaux de douche, Ali avait pris les mains d'Aria et chuchoté :

— Je suis si heureuse, Aria ! Si heureuse !

— Pourquoi? avait demandé Aria.

Ali avait gloussé et grimacé :

— C'est une surprise. Je te le dirai bientôt.

Mais elle n'en avait jamais eu l'occasion.

Du bout du doigt, Aria suivit le bord de son verre. Les informations venaient juste de commencer. Le présentateur parlait d'Ali - *encore*. « Affaire DiLaurentis : l'enquête continue », pouvait-on lire sur le bandeau en bas de l'écran. La dernière photo de classe d'Ali figurait dans le coin gauche - son sourire éclatant, les anneaux en diamant qui brillaient à ses oreilles, son blazer de l'Externat de Rosewood parfaitement ajusté et sans la moindre peluche... C'était bizarre de penser qu'elle aurait à jamais treize ans.

— Alors, tu as parlé à ton père ? lança Ezra.

— Pas vraiment. Il voulait qu'on se voie, mais il a probablement changé d'avis après le coup du A rouge.

Ezra fronça les sourcils.

— Le coup du A rouge ?

Aria tripota un fil qui dépassait de son jean préféré, l'APC qu'elle avait acheté à Paris. Ce n'était pas le genre de chose qu'elle pouvait expliquer au titulaire d'une maîtrise de littérature anglaise et américaine. Mais Ezra se pencha vers elle, les lèvres entrouvertes comme s'il attendait une réponse. Alors, Aria but une autre gorgée de scotch et lui raconta toute l'histoire de Meredith et du A rouge.

Ezra éclata de rire.

— Tu déconnes ! Tu as vraiment fait ça ?

— Oui, confessa Aria, mortifiée. Je n'aurais pas dû t'en parler.

— Non, non, c'est super. J'adore.

Impulsivement, Ezra prit les mains d'Aria. Ses paumes étaient larges, chaudes et légèrement moites. Il plongea son regard dans celui d'Aria... et l'embrassa. Doucement d'abord, puis avec plus de fougue comme la jeune fille se laissait aller contre lui.

Lorsqu'ils s'interrompirent, Aria s'affaissa dans le canapé.

— Ça va ? s'inquiéta Ezra.

Aria n'en avait pas la moindre idée. Jamais elle n'avait ressenti autant de sensations différentes à la fois. Elle ne savait plus quoi faire de sa bouche.

— Je ne...

— Je sais qu'on ne devrait pas, coupa Ezra. Tu es mon élève. Je suis ton professeur. Mais... (Soupirant, il repoussa la mèche de cheveux qui lui tombait devant la figure.)

J'aimerais qu'on trouve un moyen. Je suis sûr que ça pourrait marcher.

Aria aurait tellement voulu qu'il lui dise ça quelques semaines plus tôt ! Avec lui, elle se sentait plus vivante, plus complète, plus *elle-même*. Mais le visage de Sean s'imposa à son esprit. Elle revit le jeune homme se pencher vers elle dans le cimetière, juste après qu'ils avaient aperçu un lapin. Et elle revit le message de « A » : « Attention ! Je te surveille nuit et jour ! »

Elle jeta un nouveau coup d'œil à la télévision. Ils diffusaient la vidéo pour la cent millième fois. Aria lut sur les lèvres de Spencer : « Hé, vous voulez lire ses textos ? » Les filles se rassemblèrent autour du téléphone d'Ali. Puis celle-ci apparut à l'image. Un instant, elle fixa la caméra de ses yeux si bleus. On aurait dit qu'elle regardait à travers l'écran - qu'elle fixait Aria à travers l'espace et le temps.

Ezra tourna la tête et vit ce qui passait à la télé.

— Et merde, jura-t-il. Je suis désolé.

Il fouilla parmi les magazines et les menus de traiteurs thaï qui encombraient sa table basse, et finit par trouver la télécommande. Il zappa et tomba sur la chaîne du téléachat. Joan Rivers vantait les mérites d'une broche géante en forme de libellule. Ezra tendit un doigt.

— Je te l'offre, si tu veux.

Aria gloussa.

— Non, merci. (Elle posa sa main sur celle d'Ezra et prit une profonde inspiration.) Écoute, pour ce que tu as dit... à propos de nous deux... Moi aussi, j'aimerais qu'on trouve un moyen.

Le visage d'Ezra s'illumina, et Aria aperçut son reflet dans les lunettes du jeune homme. La pendule sonna sept heures du soir.

— V-vraiment ?

— Oui. Mais je veux faire ça bien. (Aria déglutit.) Pour l'instant, j'ai un petit ami. Alors... Il faut que je commence par régler ce problème, tu comprends ?

— Bien sûr, acquiesça Ezra. Je comprends.

Ils se regardèrent pendant au moins une minute. Aria mourait d'envie de tendre la main, d'arracher les lunettes d'Ezra et de le dévorer de baisers.

— Il faut que j'y aille, lâcha-t-elle à regret.

— D'accord, répondit Ezra sans la quitter des yeux. Mais quand elle se leva du canapé et tenta de renfiler ses chaussures, il tira sur l'ourlet de son sweat rouge. Et Aria se retrouva comme clouée au sol.

— Viens ici, chuchota Ezra.

Alors, elle se laissa tomber dans ses bras.

ET « PRISON », TU L'ÉCRIS AUSSI AVEC UN « Z »?

Le samedi soir un peu avant vingt heures, Spencer était allongée sur son lit. Elle regardait tourner les pales du ventilateur accroché au plafond de sa chambre. Ce ventilateur aux pales en forme de feuilles de palmier avait coûté plus cher qu'une voiture d'occasion, mais Spencer avait supplié sa mère de le lui acheter parce qu'il ressemblait à celui du bungalow dans lequel elle avait logé toute seule la fois où sa famille était partie en vacances en Jamaïque. À présent, elle trouvait qu'il faisait très... ado de treize ans.

Spencer se leva et glissa ses pieds dans ses mules à bride Chanel. Il fallait qu'elle trouve un peu de motivation pour aller la soirée de Mona. L'année précédente, elle y serait parvenue - mais les choses étaient bien différentes l'année précédente.

Toute la journée, Spencer avait eu des visions étranges : sa dispute avec Ali devant la grange, la bouche d'Ali qui remuait sans qu'elle ne parvienne à entendre sa voix, la colère qui la submergeait, et puis ce *crac*. C'était comme si son souvenir trop longtemps réprimé voulait désormais évincer tous les autres de sa mémoire.

Spencer se remit du gloss amande, lissa les manches kimono de sa robe noire et descendit l'escalier en faisant claquer ses talons.

Quand elle entra dans la cuisine, elle eut la surprise de trouver ses parents et Melissa assis à la table, autour d'un plateau de Scrabble vide. Les deux chiens étaient roulés en boule à leurs pieds. Au lieu de son uniforme habituel (un costume pour le travail, une tenue de vélo pour les loisirs), M. Hastings portait un jean et un T-shirt blanc. Mme Hastings était en pantalon de yoga. Une odeur de lait chaud provenant de la machine à espresso Miele flottait dans la pièce.

— Coucou.

Spencer ne se souvenait pas de la dernière fois où ses parents étaient restés à la maison un samedi soir. Il fallait toujours qu'ils se montrent : à l'inauguration d'un nouveau restaurant, à un concert classique ou à l'un des dîners organisés par les associés de la société de son père.

— Spencer, te voilà! s'écria Mme Hastings. Devine ce qu'on vient de

recevoir?

D'un geste théâtral, elle présenta à sa fille une sortie papier qu'elle avait cachée dans son dos. En haut de la page se détachait le logo en écriture gothique du *Philadelphia Sentinel*. Et juste en dessous, un gros titre : « Place, Donald Trump ! Spencer Hastings débarque ! »

Spencer étudia la photo qui la montrait assise derrière le bureau de son père. Porter le tailleur gris Calvin Klein pardessus un caraco en soie framboise avait été un bon choix.

— Jordana vient juste de nous mailer le lien, lança Mme Hastings, tout excitée. Bien entendu, la une de dimanche ne sera pas prête avant demain matin, mais ton article est déjà sur Internet !

— Wouah, souffla Spencer, tremblante.

Elle était trop déconcentrée pour lire l'article. À présent, elle ne pouvait plus se voiler la face. Jusqu'où cette histoire la mènerait-elle? Et si jamais elle remportait l'Orchidée d'or?

— Nous allions déboucher une bouteille de champagne pour fêter ça, déclara M. Hastings. Exceptionnellement, tu pourras même en boire un peu.

— Et tu veux peut-être jouer au Scrabble avec nous? suggéra Mme Hastings.

— Maman, elle est déjà habillée pour aller à une soirée, intervint Melissa. Elle n'a pas envie de rester là à boire du champagne et à jouer au Scrabble avec nous.

— Et pourquoi pas? répliqua Mme Hastings. Il n'est même pas vingt heures. Aucune soirée décente ne commencerait si tôt.

Spencer se sentait coincée. Ses parents et sa sœur la fixaient tous les trois.

— Je... je suppose que non, balbutia-t-elle.

Elle tira une chaise, s'assit et ôta ses chaussures sous la table. Son père sortit une bouteille de Moët et Chandon du frigo, puis prit quatre flûtes Riedel dans le placard. Il servit un verre entier à sa femme et à Melissa, et seulement un demi à Spencer, tandis que Melissa plaçait un chevalet de Scrabble devant sa cadette.

Spencer plongeait sa main dans le sac en velours et piochait sept lettres. Son père l'imita. Elle s'étonna qu'il sache comment faire - elle ne l'avait jamais vu jouer à quoi que ce soit, pas même pendant les vacances.

— Quand seras-tu informée de la décision finale des juges? demanda M. Hastings en sirotant une gorgée de champagne.

Spencer haussa les épaules.

— Je n'en sais rien.

Elle jeta un coup d'œil à Melissa, qui lui adressa un sourire aussi bref qu'indéchiffrable. Depuis leur séance de Jacuzzi de la veille, les deux sœurs ne s'étaient pas adressé la parole, et la proximité de Melissa mettait Spencer mal à l'aise.

— J'ai eu l'occasion de lire ton essai hier, révéla M. Hastings en croisant ses mains devant lui. J'ai adoré la façon dont tu as modernisé le concept pour l'adapter à notre époque.

— Alors, qui commence ? s'enquit Spencer d'une voix aiguë.

Il était hors de question qu'ils discutent du contenu de son essai. Pas devant Melissa.

— Le lauréat de 1996 n'a pas remporté un prix Pulitzer l'an dernier ? lança Mme Hastings.

— Non, c'était un National Book Award, répondit Melissa.

Pitié, cessez de parler de l'Orchidée d'or, gémit Spencer intérieurement. Puis elle réalisa : pour une fois, ses parents s'intéressaient à elle - pas à Melissa.

Elle baissa les yeux vers ses lettres. Elle avait deux E, un U, un M, un N, un T et un Z. En les réarrangeant, elle faillit se mordre la langue, menteuz.

Dehors, le ciel était noir de jais. Un chien hurla dans le lointain. Spencer saisit sa flûte de champagne et la vida d'un trait.

— Je connais quelqu'un qui ne prendra pas le volant avant une bonne heure, la taquina son père.

Spencer tenta de sourire, coinçant ses mains sous elle pour que son père ne voie pas qu'elles tremblaient.

Mme Hastings posa le mot lombric sur le plateau.

— À toi, Spencer, dit-elle.

Comme Spencer s'appêtait à écrire menteur en utilisant le R du mot de sa mère, le petit Motorola à clapet de Melissa s'alluma et le générique des *Dents de la mer* retentit. De sa place, Spencer put lire sur l'écran extérieur : « 1 nouveau message ».

Melissa ouvrit son portable, masquant l'écran à Spencer. Elle fronça les sourcils.

— Hein ? marmonna-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mme Hastings en levant le nez de son jeu.

Melissa se gratta la tête.

— *Le concept de la main invisible tel que défini par l'économiste écossais Adam Smith peut être résumé très facilement — qu'il s'agisse de décrire les*

marchés du XIX^e siècle ou ceux du xx^e. Vous pensez que les gens agissent dans votre intérêt; en réalité, ils n'agissent que dans le leur, lut-elle à voix haute. Bizarre. Pourquoi quelqu'un m'envoie-t-il l'introduction d'un essai que j'ai écrit quand j'étais au lycée?

Spencer ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son ne sortit.

M. Hastings reposa son verre.

— C'est l'essai que Spencer présente à l'Orchidée d'or.

Melissa relut le texto qu'elle venait de recevoir.

— Non, c'est bien mon... (Puis tout s'éclaircit dans son esprit. Elle fixa sa sœur.) Nooooo?

Spencer se recroquevilla sur sa chaise.

— Melissa, c'était une erreur.

La bouche de sa sœur était ouverte si grand qu'elle voyait les plombages de ses molaires.

— Salope ! s'exclama Melissa.

— La situation m'a échappé, tenta de se défendre Spencer. Je te jure que je n'ai jamais voulu ça.

Le regard de M. Hastings faisait la navette entre ses deux filles.

— Que se passe-t-il?

Une grimace tordit la bouche de Melissa et abaissa hideusement le coin de ses yeux.

— D'abord, tu me voles mon petit ami. Et maintenant, mon devoir? Pour qui tu te prends?

— Je suis désolée ! cria Spencer en même temps.

— Attendez un peu. (Mme Hastings pâlit.) C'était l'essai de Melissa?

— Il doit y avoir un malentendu, insista M. Hastings.

Melissa se leva et posa les mains sur ses hanches.

— Tu leur dis, ou faut-il que je m'en charge moi-même?

Spencer bondit sur ses pieds.

— Vas-y, dénonce-moi ! (Elle se précipita vers l'escalier.) C'est ta spécialité, de toute façon !

Melissa la suivit.

— Ils ont le droit savoir quel genre de menteuse tu es.

— Ils ont le droit savoir quel genre de garce tu es, répliqua Spencer.

Melissa eut un sourire grimaçant.

— Tu es vraiment nulle, ma pauvre Spencer. Tout le monde le pense - y compris maman et papa.

Spencer se retourna et monta les marches à reculons pour faire face à sa sœur.

— C'est faux!

— C'est vrai, ricana Melissa. Et ils ont bien raison. Tu n'es qu'une petite salope pathétique qui pique les copains et plagie le boulot des autres !

— J'en ai marre de toi ! hurla Spencer. Crève !

— Les filles ! tonna M. Hastings.

Mais c'était comme si les deux sœurs se trouvaient dans une bulle, un champ de force magnétique qui les coupait du reste du monde. Melissa ne détachait pas son regard de Spencer, et Spencer se remit à trembler. Sa sœur avait raison. Elle était nulle et pathétique.

— Va brûler en enfer !

Elle fit volte-face, et se mit à grimper les marches deux à deux. Melissa était juste sur ses talons.

— C'est ça, fous le camp, bébé pleurnicheur incapable de prendre ses responsabilités !

— La ferme ! s'égosilla Spencer.

— Bébé pleurnicheur même pas assez dégourdi pour se trouver un mec ou faire ses devoirs tout seul ! Si tu avais gagné, tu aurais dit quoi à la télé? « Oui, j'en ai écrit chaque mot moi-même. Je suis tellement brillante ! » Tu n'aurais pas triché aussi aux PSAT, par hasard?

Spencer eut l'impression que Melissa lui plantait ses ongles dans le cœur.

— Arrête ! gronda-t-elle, manquant trébucher sur un carton J. Crew vide que sa mère avait laissé traîner dans l'escalier.

Melissa la saisit par le bras et la força à la regarder. Puis elle approcha son visage de celui de Spencer. Son haleine sentait l'espresso.

— Bébé pleurnicheur veut tout ce qui m'appartient, mais tu sais quoi? Tu ne peux pas l'avoir. Tu ne l'auras jamais.

Toute la colère que Spencer réprimait depuis des années inonda soudainement son corps. La jeune fille se sentit tour à tour brûlante, puis glacée, puis tremblante. La fureur lui tordait les entrailles et compressait tous ses organes. Elle s'adossa à la rambarde, saisit Melissa par les épaules et se mit à la secouer comme un prunier.

— J'ai dit : arrête !

À la fin, elle la poussa violemment en arrière. Melissa perdit l'équilibre et

tenta de se rattraper à la rambarde. Une lueur apeurée passa dans ses yeux.

Une chose étrange se produisit dans l'esprit de Spencer. Le visage d'Ali se substitua à celui de Melissa. Toutes deux affichaient la même expression arrogante qui signifiait : « Je suis tout et tu n'es rien. » *Tu essaies de me voler tout ce que j'ai. Mais ça, tu ne l'auras pas.* Spencer sentit l'odeur de la pelouse, vit les lucioles dans le ciel nocturne et perçut le souffle d'Ali.

Alors, une force étrange s'empara d'elle. Un grognement presque animal jaillit du plus profond de son être. Elle bondit et se vit pousser Ali - ou était-ce Melissa? - de toutes ses forces. Ali et Melissa basculèrent en arrière. Leurs têtes émirent un sombre craquement en heurtant quelque chose.

Quand la vision de Spencer s'éclaircit, Melissa était en train de dégringoler dans l'escalier. Elle s'immobilisa au pied des marches.

— Melissa ! hurla Mme Hastings.

Puis tout devint noir.

C'EST LA PLEINE LUNE AU PLANÉTARIUM DE HOLLIS

Peu après vingt et une heures, Hanna franchit les portes du planétarium en titubant. C'était bizarre, mais elle avait du mal à marcher avec sa robe de cour. Ou à s'asseoir. Ou même à respirer.

D'accord, d'accord : ce foutu machin était beaucoup trop serré. Hanna avait mis une éternité à l'enfiler, et une éternité et demie à remonter la fermeture Éclair dans son dos. Elle avait même envisagé d'emprunter la gaine élastique de sa mère, mais ça l'aurait obligée à enlever la robe et à se taper la fermeture Éclair une deuxième fois. En fait, s'habiller lui avait pris si longtemps qu'elle n'avait rien pu faire d'autre avant de venir : ni retoucher son maquillage, ni comptabiliser les calories ingurgitées dans la journée, ni importer sa liste de contacts dans son nouveau BlackBerry.

À présent, la robe lui semblait avoir encore rétréci. Elle s'enfonçait dans la chair d'Hanna et lui moulait tellement les hanches que la jeune fille ne voyait pas comment elle pourrait la relever pour faire pipi. Chaque fois qu'Hanna bougeait, elle entendait craquer une couture. Et elle s'efforçait de ne pas penser aux vilaines bosses que le tissu faisait au niveau de son ventre, de sa poitrine et de ses fesses.

Certes, elle avait mangé une tonne de biscuits apéritif ces derniers jours, et elle s'était donné beaucoup de mal pour ne pas les vomir ensuite. Pouvait-elle avoir grossi si vite? Et si son métabolisme s'était mis à dérailler? Si elle était devenue une de ces filles qui prennent du poids rien qu'en regardant de la nourriture ?

Mais elle était obligée de porter cette robe. Le tissu finirait peut-être par se détendre à l'usage, comme le cuir. Et puis, il ferait sûrement noir à l'intérieur; avec un peu de chance, personne ne remarquerait rien. Hanna monta les marches du planétarium en chancelant, avec l'impression d'être un pingouin en robe de bal champagne.

Elle entendit les basses qui vibraient à l'intérieur du bâtiment et tenta de rassembler son courage. Elle ne s'était pas sentie aussi nerveuse à propos d'une soirée depuis la fête d'Halloween qu'Ali avait organisée en 5^e. À l'époque, il lui semblait encore être en équilibre précaire au bord du gouffre de la nullité. Peu de temps après son arrivée, Mona et ses grosses nazes de

copines, Chassey Bledsoe et Phi Templeton, s'étaient pointées déguisées en Hobbits du *Seigneur des anneaux*. Un seul coup d'œil avait suffi à Ali pour les renvoyer chez elles.

— Vous avez l'air d'être couvertes de puces, avait-elle dit en leur riant à la figure.

Le lendemain de la fête d'Ali, en accompagnant sa mère à l'épicerie, Hanna était tombée sur Mona et son père qui faisaient la queue à la caisse. La broche en forme de citrouille qu'Ali avait glissée dans le petit sac de faveurs offert à tous ses invités était épinglée au revers du blouson en jean de

Mona. L'adolescente l'arborait fièrement, comme un badge signifiant qu'elle faisait partie d'un club hyper select.

Hanna éprouva un pincement de culpabilité. Elle n'aurait pas dû planter Lucas à la dernière minute, mais elle n'avait pas vraiment eu le choix. Mona lui avait quasiment pardonné chez T-Mobile, et plus tard, elle lui avait envoyé la robe. Les amies passaient toujours en premier - surtout les amies comme Mona.

Hanna poussa prudemment la grande porte d'entrée métallique. Aussitôt, la musique la submergea telle une vague. Elle vit des sculptures de glace bleutée dans le hall principal, et plus loin, un trapèze géant. Des planètes scintillantes étaient pendues au plafond et un gigantesque écran vidéo surplombait la scène, montrant un Noel Kahn plus grand que nature en train de regarder dans un télescope.

— Oh mon Dieu, entendit Hanna derrière elle.

Elle se retourna. Naomi et Riley se tenaient près du bar. Elles portaient des fourreaux émeraude identiques et une pochette de soirée assortie. Riley détailla Hanna en pouffant derrière sa main, et Naomi éclata de rire. Hanna aurait bien rentré son ventre par réaction nerveuse si sa robe ne s'en était pas déjà chargée à sa place.

— Jolie robe, Hanna, lança Riley.

Avec ses cheveux d'un roux flamboyant et son fourreau vert vif, elle ressemblait à une carotte inversée.

— Ouais, ça te va vraiment bien, ricana Naomi.

Hanna redressa les épaules et s'éloigna. Elle contourna une serveuse en tailleur-pantalons noir qui portait un plateau de petits fours, en s'efforçant de ne pas regarder ces derniers de peur de prendre un demi-kilo. Puis l'image du Jumbotron changea. Nicole Hudson et Kelly Hamilton, les sous-fifres de Naomi et de Riley, apparurent sur l'écran géant. Elles aussi portaient un fourreau émeraude et un sac de soirée en satin.

— Joyeux anniversaire Mona, de la part de ta cour ! s'écrièrent-elles en soufflant des baisers.

Hanna fronça les sourcils. *Quelle cour?* La robe de cour n'était pas verte, elle était champagne. Non?

Soudain, la foule des danseurs s'écarta. Une blonde à l'allure royale se dirigea vers Hanna. C'était Mona. Elle portait la même robe de bal Zac Posen qu'Hanna, celle qu'elles avaient toutes deux fait retoucher chez Saks. Sauf que la sienne ne faisait pas de vilaines bosses sur son ventre ou sur ses fesses, et que la fermeture Éclair n'était pas tendue à craquer. Au contraire : elle accentuait sa taille fine et ses longues jambes fuselées.

À la vue d'Hanna, les yeux de Mona faillirent lui sortir de la tête.

— Qu'est-ce que tu fiches ici? s'exclama-t-elle. (Elle détailla Hanna de la tête aux pieds, réprimant un sourire.) Et où diable as-tu trouvé cette robe ?

— C'est toi qui me l'as envoyée, répondit Hanna, perplexe.

Mona la dévisagea comme si elle était folle. Puis elle tendit un doigt vers Riley.

— La robe de cour, c'est celle-là. Je l'ai changée au dernier moment, pour être la seule en champagne. Je ne voulais pas que toute ma cour soit habillée comme moi... (Elle marqua une pause avant de lancer sur un ton sardonique :) Et une baleine, encore moins.

Tout le monde pouffa, y compris les serveuses et le barman. Abasourdie, Hanna recula. Le silence se fit dans la pièce comme le DJ tardait à enchaîner après la fin d'un morceau. Mona plissa le nez et Hanna eut soudain l'impression qu'une ficelle lui serrait la gorge. Tout à coup, elle comprenait. Bien sûr que ça n'était pas Mona qui lui avait envoyé la robe. C'était « A ».

— Va-t'en, s'il te plaît. (Mona croisa les bras sur sa poitrine et fixa les bourrelets d'Hanna d'un air entendu.) Je t'ai désinvitée, tu te souviens?

Hanna fit un pas vers son amie. Elle voulait lui expliquer, mais elle titubait toujours sur ses Jimmy Choo dorées à talons aiguilles. Elle sentit une de ses chevilles se tordre, ses jambes se dérober sous elle et ses genoux heurter le plancher. Pis, elle entendit un bruit de déchirure - et soudain, ses fesses furent beaucoup moins comprimées. Comme elle se tordait le cou pour évaluer les dégâts, la couture latérale de sa robe craqua elle aussi. Le bustier explosa de l'aisselle à la hanche d'Hanna, révélant la dentelle de son soutien-gorge et de son string Eberjey.

— Oh mon Dieu ! s'écria Riley.

Cette fois, tout le monde partit d'un grand éclat de rire. Hanna tenta de se couvrir, mais elle ne savait pas par où commencer. Plantée face à elle, majestueuse dans sa robe parfaitement ajustée, Mona la regarda faire sans intervenir. Difficile d'imaginer que quelques jours auparavant, elles étaient les meilleures amies du monde - des âmes sœurs.

Les mains posées sur les hanches, Mona jeta un coup d'œil à Naomi et à

Riley.

— Venez, les filles. On n'a pas de temps à perdre avec une loque pareille.

Les yeux d'Hanna se remplirent de larmes. Les invités s'éloignèrent, l'un d'eux trébucha sur elle, renversant de la bière tiède sur ses jambes. *On n'a pas de temps à perdre avec une loque pareille.* Les paroles de Mona résonnaient encore dans la tête de Hanna. Et soudain, la jeune fille repensa au message de « A ». *Tu te souviens de la fois où tu as vu Mona sortir de la clinique de chirurgie esthétique ? Hello, lipo !* Elle se redressa en appui sur ses bras tendus.

— Hé, Mona, appela-t-elle.

Mona pivota vers elle et la fixa froidement. Hanna prit une profonde inspiration.

— Tu as l'air beaucoup plus mince depuis que je t'ai vue sortir de Bill Beach après ta lipo.

Mona pencha la tête sur le côté. Elle ne semblait ni horrifiée ni même embarrassée - juste perplexe. Avec un petit ricanement, elle leva les yeux au ciel.

— Si tu le dis, Hanna. Tu es vraiment pathétique.

Puis elle rejeta ses cheveux en arrière et se dirigea vers la scène. Très vite, un mur de jeunes gens se dressa entre Hanna et elle.

Hanna s'assit sur le marbre froid, couvrant ses fesses d'une main et son flanc exposé de l'autre. Ce fut alors qu'elle le vit : son visage grossi un milliard de fois sur l'écran du Jumbotron. La caméra balaya lentement sa robe encore intacte, s'attardant sur les bourrelets de ses aisselles et le dessin visible de son string sous le tissu tendu à craquer. Puis l'Hanna du Jumbotron fit un pas vers Mona et trébucha. Sa robe se déchira comme du papier.

Hanna hurla et se couvrit les yeux. Les rires des invités étaient pareils à des milliers d'aiguilles qui s'enfonçaient dans sa chair.

Soudain, une main se posa sur son dos.

— Hanna?

Hanna regarda entre ses doigts.

— Lucas?

Le jeune homme portait un pantalon noir, un T-shirt Atlantic Records et une veste rayée. Ses longs cheveux blonds étaient en désordre. Son expression disait assez clairement qu'il avait tout vu. Ôtant sa veste, il la tendit à Hanna.

— Tiens, mets ça. On se casse.

Mona venait de grimper sur scène. Un frémissement d'excitation parcourut la foule. Par une soirée normale, Hanna aurait été au premier rang,

prête à applaudir son amie et à se déhancher sur la musique. Au lieu de ça, elle prit le bras de Lucas et le suivit vers la sortie.

LE CHANGEMENT N'EST PAS TOUJOURS UNE BONNE CHOSE

Le samedi soir, Emily laça ses patins de location si serré qu'elle perdit aussitôt toute sensation dans ses pieds.

— Je n'arrive pas à croire qu'il faille porter trois paires de chaussettes, se plaignit-elle à Becka qui, assise près d'elle sur le banc, enfilait les patins blancs qu'elle avait apportés.

— Je sais, acquiesça Becka en ajustant son bandeau en dentelle. Mais ça t'empêchera de te geler les pieds.

Emily noua ses lacets. Il ne devait pas faire plus de dix degrés dans la patinoire; pourtant, la jeune fille ne portait qu'un T-shirt à manches courtes. Elle se sentait si engourdie que le froid ne l'affectait pas. En route, elle avait annoncé à Becka que sa première séance de thérapie à La Cime des arbres était programmée pour le lundi suivant. Becka avait tressailli, puis s'était réjouie pour elle. Emily n'avait pas dit grand-chose d'autre pendant le trajet. Elle ne pensait qu'à une chose : elle aurait préféré être avec Maya.

Maya. Chaque fois qu'Emily fermait les yeux, elle revoyait l'expression furieuse de son amie dans la serre. Son portable n'avait pas sonné de toute la journée. Une partie d'elle voulait que Maya l'appelle, qu'elle se batte pour la récupérer. Et bien entendu, l'autre partie désirait tout le contraire.

Emily tentait de voir le bon côté des choses : maintenant qu'elle avait accepté de s'inscrire à La Cime des arbres, ses parents s'étaient radoucis. Ce matin à l'entraînement, Lauren lui avait dit que la recruteuse de l'université d'Arizona souhaitait toujours la rencontrer. Les garçons du lycée continuaient à l'inviter à des soirées Jacuzzi, mais au moins, ils ne se moquaient pas d'elle. Et alors qu'elles rentraient chez elle après l'entraînement, Carolyn avait dit : « J'adore cet album », quand Emily avait glissé un vieux CD de No Doubt dans le lecteur. C'était un début.

Emily fixa la patinoire. Après l'affaire Jenna, Ali et elle avaient pris l'habitude de venir là quasiment tous les week-ends. L'endroit n'avait pas changé : c'étaient toujours les mêmes bancs bleus sur lesquels les gens s'asseyaient pour mettre leurs patins, toujours le même distributeur qui faisait un chocolat chaud au goût d'aspirine, toujours le même ours polaire en

plastique qui accueillait les clients à l'entrée. À cette vue, une étrange nostalgie s'empara d'Emily. Elle n'aurait pas été étonnée de voir Ali sur la glace, s'entraînant à patiner à reculons en croisant les pieds.

Ce soir, la piste était presque vide : il y avait bien quelques groupes de jeunes, mais aucun de l'âge d'Emily. La plupart d'entre eux devaient assister à la soirée de Mona Vanderwaal - et dans un monde parallèle, Emily aurait été au planétarium elle aussi.

— Becka?

Emily et Becka levèrent les yeux. Une grande fille avec des cheveux noirs courts et frisés, un petit nez en bouton de bottine et des yeux noisette les fixait. Elle portait une courte robe rose, des collants en laine blanche, un délicat bracelet de perles et du gloss fuchsia. Une paire de patins blancs avec des lacets arc-en-ciel pendait au bout de son bras.

— Wendy ! s'écria Becka en se levant. (Elle s'apprêta à étreindre la nouvelle venue, mais se ravisa et fit un pas en arrière.) Tu es venue !

Wendy arborait un large sourire.

— Wouah, Becka... Tu as l'air en forme.

Becka esquissa un timide sourire.

— Toi aussi. (Elle détailla Wendy d'un air incrédule, comme si son amie venait juste de ressusciter d'entre les morts.) Tu t'es coupé les cheveux.

Wendy porta une main à ses boucles noires.

— Tu trouves que c'est trop court? s'inquiéta-t-elle.

— Non, non, répondit très vite Becka. Ça te va bien. Vraiment.

Toutes deux ne cessaient de sourire et de glousser. Emily toussa, et Becka lui jeta un coup d'œil.

— Oh! Wendy, je te présente Emily, ma nouvelle copine de La Cime des arbres.

Emily serra la main de Wendy. Celle-ci avait des ongles courts, vernis en rose nacré, avec une décalcomanie de Pokémon sur un pouce.

Wendy s'assit et enfila ses patins.

— Vous devez venir souvent, non? lança Emily. Vous avez toutes les deux vos propres patins.

— Avant, on venait souvent, rectifia Wendy en levant les yeux vers Becka. On prenait des cours ensemble. Enfin, si on peut dire.

Becka gloussa. Perplexe, Emily fronça les sourcils.

— Quoi?

— Rien. C'est juste que... Tu te souviens du comptoir de location des

patins, Wendy?

— Oh mon Dieu! (Wendy se plaqua une main sur la bouche.) La tête de ce type !

Je vois... Emily toussa de nouveau, et Becka cessa immédiatement de rire, comme si elle venait de réaliser où elle était - ou plutôt, *qui* elle était.

Quand Wendy eut fini de lacer ses patins, elles entrèrent sur la piste. Wendy et Becka se mirent aussitôt à patiner en arrière. Emily, qui ne savait patiner qu'en avant et de manière un peu saccadée, se sentit complètement nulle et balourde à côté d'elles.

Pendant un moment, aucune d'elles ne dit rien. Emily écoutait le sifflement des lames de leurs patins sur la glace.

— Alors, tu vois toujours Jeremy? demanda enfin Wendy à Becka.

Becka mordilla le bout de sa mitaine en laine.

— Pas vraiment.

— Qui est Jeremy ? interrogea Emily en contournant une blonde en uniforme de jeannette.

— Un type que j'ai rencontré à La Cime des arbres, répondit Becka en jetant un coup d'œil gêné à Wendy. On est sortis ensemble pendant un mois ou deux, mais ça n'a pas marché.

Wendy haussa les épaules et repoussa une mèche de cheveux noirs derrière son oreille.

— Oui, je sortais avec une nana de mon cours d'histoire, mais ça n'a pas marché non plus. Et j'ai un rencard la semaine prochaine, mais je ne suis pas sûre d'y aller. Apparemment, la fille est branchée hip-hop, dit-elle en fronçant le nez.

« Une nana » ? « La fille » ? Emily ouvrit la bouche pour poser une question, mais Becka la prit de vitesse.

— Moi aussi, j'irai peut-être à un rencard, dit-elle d'une voix un peu trop forte. Avec un autre garçon de La Cime des arbres.

— Bonne chance, alors, répliqua Wendy un peu sèchement.

Puis elle pivota pour se mettre à patiner en avant. Mais elle ne quitta pas Becka des yeux, et réciproquement. Emily aurait juré qu'elles faisaient exprès de se cogner les mains.

Les lumières se tamisèrent. Une boule disco descendit du plafond, et des spots multicolores se mirent à balayer la glace. Tout le monde quitta la piste à l'exception de quelques couples.

— Spécial couples, annonça un imitateur d'Isaac Hayes au micro. Attrapez la main de celui ou celle que vous aimez.

Les trois filles s'écroulèrent sur un banc voisin tandis que les haut-parleurs vomissaient un slow d'*Unchained Melody*.

Une fois, Ali avait dit qu'elle en avait marre d'attendre la fin du spécial couples sur le bord de la piste.

— On n'a qu'à patiner ensemble, avait-elle suggéré en tendant la main à Emily.

Emily n'oublierait jamais l'odeur de granny smith du cou d'Ali, la façon dont elle la retenait quand Ali trébuchait sur la glace, le contact de la peau nue d'Ali lorsque leurs bras se frôlaient accidentellement. Éprouverait-elle des sentiments différents la semaine prochaine ? La Cime des Arbres effacerait-elle ses souvenirs comme la machine Zamboni effaçait les traces de patins sur la glace ?

— Je reviens, murmura Emily en se dirigeant vers les toilettes d'une démarche maladroïte, en équilibre instable sur les lames de ses patins.

Elle se passa les mains sous de l'eau très chaude et se regarda dans le miroir. *M'inscrire à La Cime des arbres était une bonne décision*, déclara-t-elle à son reflet. En fait, c'était le seul choix possible. Après sa thérapie, elle sortirait probablement avec des garçons, comme Becka.

Quand elle ressortit des toilettes, Emily constata que Becka et Wendy ne se trouvaient plus sur le banc où elle les avait laissées. Sans doute étaient-elles parties chercher un truc à grignoter. Emily s'assit et observa la piste plongée dans la pénombre. Quelques couples glissaient main dans la main. D'autres tentaient de s'embrasser en patinant. L'un d'eux n'avait pas été plus loin que le portillon ; la fille se collait contre le garçon en passant les mains dans ses boucles noires.

Puis le slow se termina brusquement, et les néons se rallumèrent. Emily écarquilla les yeux. Le couple près du portillon... Les cheveux de la fille étaient retenus par un bandeau de dentelle familier. Le garçon avait mis des lacets arc-en-ciel à ses patins. Et il... portait une robe rose.

Becka et Wendy aperçurent Emily en même temps. La bouche de Becka s'arrondit, et Wendy détourna les yeux. Emily se mit à trembler.

Becka revint vers Emily en exhalant une bouffée d'air gelé.

— Je crois que je te dois des explications.

L'odeur de la glace ressemblait à celle de la neige. Une mitaine rouge abandonnée gisait sur le banc voisin. Un petit garçon passa devant Emily, les bras écartés, en criant : « Je suis un avion ! »

Emily dévisagea Becka. Elle avait l'impression qu'un étau lui comprimait la poitrine.

— Je croyais que la thérapie fonctionnait, dit-elle tout bas.

Becka passa les mains dans ses cheveux longs.

— Moi aussi, je le croyais. Mais après avoir revu Wendy... Enfin, je pense que tu as compris. (Elle tira les manches de son sweat Fair Isle sur ses mains.) Peut-être qu'on ne peut pas changer, dans le fond.

Une chaleur étrange se répandit dans le ventre d'Emily. L'idée qu'une thérapie puisse changer en elle quelque chose de si fondamental l'avait effrayée - ça semblait aller à rencontre de... des fondements de ce qui faisait un être humain. Elle était soulagée de découvrir que ça ne marchait pas. Maya avait raison : on ne pouvait pas modifier sa nature profonde.

Maya. Emily se plaqua une main sur la bouche. Il fallait qu'elle lui parle, tout de suite.

— Euh, Becka, murmura-t-elle. Je peux te demander un service?

L'expression de Becka s'adoucit.

— Bien sûr.

Emily patina vers la sortie.

— Il faudrait que tu m'emmènes à une soirée. Maintenant. J'ai quelqu'un à voir.

ILS ONT DEFIE LA LOI, ET C'EST LA LOI QUI A GAGNÉ

Un œil fermé, Aria regarda dans le viseur de son came-scope Sony tandis que Spencer ajustait le diadème en strass posé de guingois sur sa tête.

— Hé, chuchota Spencer en jetant un coup d'œil au téléphone à clapet qui gisait sur le canapé en cuir des Hastings. Vous voulez lire ses textos ?

— Moi, j'aimerais bien, chuchota Hanna.

Emily, qui était perchée sur un accoudoir du canapé, se leva et recula.

— Je ne crois pas que...

Spencer s'empara du portable d'Ali.

— Ne me dis pas que tu ne veux pas savoir qui c'était, insista-t-elle.

Hanna et Emily se pressèrent autour de Spencer. Aria ôta le caméscope de son trépied et se rapprocha elle aussi. Elle ne voulait pas manquer une miette de la suite. Cette fois, elle allait filmer tous les secrets d'Ali.

Elle était en train de zoomer sur l'écran du portable quand une voix s'éleva depuis le seuil de la pièce.

— Vous étiez en train de regarder mon téléphone? glapit Ali en fonçant vers le petit groupe.

— Bien sûr que non ! se récria Hanna.

Ali jeta un coup d'œil à son LG que Spencer avait laissé tomber sur le canapé, puis reporta son attention sur Melissa et Ian qui venaient juste d'entrer dans la cuisine.

— Salut, les filles, lança Ian en pénétrant dans le salon. (Il sourit à Spencer.) Chouette couronne.

Aria battit en retraite vers son trépied. Spencer, Ian et Ali s'assirent sur le canapé et se lancèrent dans leur fausse interview. Soudain, une deuxième Ali se dirigea vers la caméra. Elle avait le teint cireux, les iris noirs et portait un rouge à lèvres écarlate qui débordait comme le maquillage d'un clown.

— Aria, ordonna le double d'Ali en fixant l'objectif. Regarde. La réponse est juste sous ton nez.

Aria fronça les sourcils. Le reste de la scène se déroula comme d'habitude : Spencer interrogea Ian au sujet du *base-jump*, Melissa commença à s'impatienter, l'Ali normale prit un air suprêmement ennuyé.

— Que veux-tu dire ? chuchota Aria à la seconde Ali.

— Devant toi, répondit la revenante sur un ton pressant. Regarde !

— D'accord, d'accord.

Aria scruta de nouveau la pièce. Spencer était penchée vers Ian, suspendue au moindre mot qui sortait de la bouche du jeune homme. À moitié assises sur le bord de la console, Hanna et Emily observaient la scène avec une expression détendue. Aria ne voyait rien d'anormal.

— Je ne comprends pas, geignit-elle.

— Mais c'est là ! s'égosilla la deuxième Ali. Sous tes yeux ! Regarde !

— Je ne sais pas quoi faire, gémit Aria, impuissante.

— Regarde mieux ! hurla Ali.

Aria se réveilla en sursaut. Autour d'elle, il faisait noir. De la sueur coulait sur son visage. Sa gorge lui faisait mal. Quand elle tourna la tête, elle aperçut Ezra dans la pénombre. Le jeune homme était allongé sur le flanc à côté d'elle. Elle poussa un petit cri.

— Ce n'est rien, la rassura-t-il en l'attirant dans ses bras. Tu as fait un cauchemar. Tu es en sécurité.

Aria cligna des yeux. Elle ne se trouvait pas dans le salon des Hastings mais dans la chambre à coucher d'Ezra. Adjacente au salon, la pièce sentait la naphtaline et le parfum de grand-mère, comme toutes les maisons du vieux Hollis. Une douce brise agitait les rideaux, et un jouet à l'effigie de William Shakespeare hochait la tête sur le bureau. Les bras d'Ezra entouraient les épaules d'Aria; ses pieds nus lui frottaient les chevilles.

— Ça devait être un cauchemar horrible, compatit Ezra. Tu as hurlé.

Aria se figea. Son rêve cachait-il un message subliminal ?

— Ça va. C'était juste... étrange.

— Tu m'as fait peur, murmura Ezra en la serrant contre lui.

Aria attendit que sa respiration se calme en écoutant s'entrechoquer les poissons en bois du carillon qu'Ezra avait accroché à l'extérieur de sa fenêtre. Alors, elle remarqua que les lunettes du jeune homme étaient de travers.

— Tu t'es endormi avec tes lunettes ? s'étonna-t-elle. Ezra porta un index à l'arête de son nez.

— Je suppose que oui, répondit-il, penaud. Ça m'arrive souvent.

Aria se pencha pour l'embrasser.

— Tu es vraiment bizarre.

— Pas autant que toi qui hurles dans ton sommeil, la taquina Ezra. (Il bascula sur le dos en l’attirant sur lui.) Je te tiens !

Il commença à la chatouiller.

— Non ! glapit Aria en tentant de se dégager. Arrête !

— Jamais, répliqua Ezra avec une grosse voix faussement menaçante.

Mais très vite, ses chatouilles se muèrent en caresses et en baisers. Aria ferma les yeux et se laissa faire. Puis Ezra se laissa retomber sur l’oreiller.

— Je voudrais tellement qu’on aille vivre ailleurs...

— Je connais bien l’Islande, lui rappela Aria. Ou... Que dirais-tu du Costa Rica? On pourrait avoir un singe apprivoisé. Ou peut-être Capri. On passerait notre temps à la Grotte bleue.

— J’ai toujours voulu aller à Capri, dit doucement Ezra. On vivrait sur la plage, on écrirait des tas de poèmes...

— À condition que notre singe apprivoisé puisse nous accompagner, négocia Aria.

— Bien sûr. (Ezra lui embrassa le bout du nez.) On aura autant d’animaux que tu voudras.

Son regard se fit lointain, comme s’il s’y voyait déjà.

Aria sentit son cœur se gonfler. Jamais elle n’avait été aussi heureuse. Sa place était auprès d’Ezra, elle en avait l’intime conviction. Ils trouveraient un moyen pour que ça marche. Quant à ses parents, à Sean, au mystérieux « A » et au reste de sa vie... Aria s’en occuperait demain.

Elle se blottit contre Ezra et se remit à somnoler. Des visions de singes dansants et de plages de sable fin défilaient dans sa tête quand soudain, des coups violents retentirent à la porte d’entrée.

Avant que les jeunes gens puissent réagir, quelqu’un défonça la porte, et deux policiers firent irruption dans l’appartement. Ezra se leva en rajustant son boxer aux motifs d’œufs au plat, de saucisses et de pancakes. Aria se planqua sous les couvertures - elle ne portait qu’un T-shirt de l’université de Hollis emprunté à Ezra, qui lui couvrait à peine les cuisses.

Les flics traversèrent le salon d’un pas lourd et entrèrent dans la chambre. Ils braquèrent leurs torches électriques d’abord sur Ezra, puis sur Aria. La jeune fille s’enveloppa plus étroitement dans les draps, scrutant le plancher à la recherche de ses vêtements. Mais ceux-ci avaient disparu.

— Vous êtes bien Ezra Fitz? interrogea l’un des policiers, un type costaud avec des cheveux noirs gominés et des bras qui ressemblaient à ceux de Popeye.

— Euh... oui, bredouilla Ezra.

— Et vous enseignez à l'Externat de Rosewood? enchaîna Popeye. Et cette fille est votre élève?

— Mais qu'est-ce qui se passe? hurla Ezra.

— Vous êtes en état d'arrestation.

Popeye décrocha les menottes qu'il portait à la ceinture. Son partenaire, qui était plus petit, plus gras et avait une peau luisante couleur de jambon, tira Ezra hors du lit. Les draps grisâtres partirent avec le jeune homme, exposant les jambes nues d'Aria. L'adolescente glapit et se laissa tomber de l'autre côté du lit pour se cacher. Elle trouva un bas de pyjama à carreau roulé en boule sous le radiateur et l'enfila le plus vite possible.

— Vous avez le droit de garder le silence, récita Face-de-jambon. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

— Attendez ! protesta Ezra.

Mais les policiers ne l'écoutèrent pas. Face-de-jambon le fit pivoter et lui passa les menottes. Il jeta un regard dégoûté au futon, sur lequel gisaient le jean et le T-shirt d'Ezra. Aria remarqua soudain que le soutien-gorge en dentelle noire qu'elle s'était fait fabriquer sur mesure en Belgique traînait au bout du futon. Elle le saisit rapidement.

Les flics poussèrent Ezra vers la porte de l'appartement, qui ne tenait plus que par un seul gond. Aria leur courut après sans même prendre la peine d'enfiler ses Vans à carreaux, abandonnées près de la télévision.

— Vous ne pouvez pas faire ça! s'écria-t-elle.

— On s'occupera de toi après, ma petite, grogna Popeye.

Aria hésita dans le hall décrépit et chichement éclairé.

Les policiers maintenaient fermement Ezra, comme s'il s'agissait d'un fou dangereux en boxer petit déjeuner. Face-de-jambon ne cessait de marcher sur ses pieds nus, et Aria ne l'en aima que davantage.

Alors que les policiers sortaient de l'immeuble en poussant Ezra devant eux, Aria réalisa qu'il y avait quelqu'un d'autre avec elle dans le couloir. Elle en resta bouche bée.

— Sean? Que... qu'est-ce que tu fais là? bredouilla-t-elle.

Affaissé contre les boîtes aux lettres, le jeune homme la dévisagea d'un air sombre et déçu.

— Et toi? répliqua-t-il en fixant d'un air entendu le bas de pyjama trop grand qui menaçait de tomber sur les chevilles d'Aria.

— J'allais tout t'expliquer, marmonna Aria en retenant le bas de pyjama d'une main.

— Ah oui? (Sean posa les mains sur ses hanches. Ce soir, il avait l'air beaucoup moins doux que le Sean qu'elle connaissait.) Depuis combien de temps tu es avec lui?

Aria fixa un prospectus qui était tombé par terre et ne répondit pas.

— J'ai empaqueté toutes tes affaires, reprit Sean. Elles sont sous le porche. Il est hors de question que tu remettes les pieds chez moi.

— Mais... Sean, protesta faiblement Aria. Où veux-tu que j'aille?

— Ce n'est plus mon problème, aboya le jeune homme avant de sortir en trombe.

Aria sentit la tête lui tourner. Par la porte ouverte de l'immeuble, elle vit les flics pousser Ezra à l'intérieur d'une voiture de patrouille. Quand ils eurent claqué la portière arrière, Ezra jeta un coup d'œil à Aria, puis à Sean. On pouvait lire sur son visage l'expression d'un homme trahi.

La lumière se fit dans l'esprit d'Aria. Elle suivit Sean sous le porche et lui saisit le bras.

— C'est toi qui as appelé la police, pas vrai?

Sean se dégagea et croisa les bras sur sa poitrine en détournant la tête. Étourdie, Aria agrippa la rambarde métallique rouillée pour ne pas tomber.

— Après avoir reçu ça...

Sean sortit son portable et l'approcha du visage d'Aria. Sur l'écran s'affichait une photo d'Aria et d'Ezra en train de s'embrasser dans le bureau du jeune homme. Sean appuya sur une touche et fit apparaître une autre photo du baiser, prise sous un angle différent.

— J'ai pensé que je devais prévenir les autorités, acheva-t-il d'un air dégoûté. Un prof avec une élève... Et dans l'enceinte du lycée, en plus !

— Je ne voulais pas te faire de mal, chuchota Aria.

Ce fut alors qu'elle remarqua le message qui accompagnait la seconde photo. Son cœur coula à pic.

Cher Sean, je crois que ta petite amie a des explications à te fournir. - A

POUR LA LIAISON SECRETE, VOUS REPASSEREZ...

— Elles se bouffaient des yeux - et pas seulement des yeux, d'ailleurs. (Emily but une grosse gorgée de la sangria que Maya avait été leur chercher au bar du planétarium.) Pendant tout ce temps, j'ai cru qu'ils pouvaient changer les gens, et finalement, ce n'était que du baratin ! La fille qui devait me servir de marraine vient de se remettre avec sa petite amie !

Maya grimaça et lui enfonça un doigt dans les côtes.

— Tu pensais sérieusement qu'ils allaient faire de toi une hétéro ?

Emily se laissa aller en arrière.

— Je suppose que c'était, idiot de ma part.

— Oui, sourit Maya. Mais moi aussi, je suis contente que ça ne marche pas.

Une heure plus tôt, Becka et Wendy avaient déposé Emily à la soirée de Mona. Emily avait traversé le planétarium en trombe à la recherche de Maya : elle craignait que son amie ne soit déjà partie, ou pire, qu'elle soit avec quelqu'un d'autre. Mais elle avait fini par la repérer près de la cabine du DJ. Maya était seule ; elle portait une robe rayée noir et blanc avec des babies en cuir noir. Ses cheveux étaient retenus par des barrettes en forme de papillons blancs.

Les deux filles s'étaient réfugiées sur un coin de pelouse, dans le jardin du planétarium. Elles voyaient toujours la fête battre son plein à travers les vitres opaques du bâtiment à deux étages, mais elles ne l'entendaient plus.

Le jardin regorgeait d'arbres, de télescopes et de buissons taillés en forme de planètes. Quelques invités étaient sortis prendre l'air; assis de l'autre côté du patio, ils riaient et fumaient des cigarettes. Un couple se pelotait près du Saturne végétal, mais Emily et Maya s'étaient isolées. Elles n'en profitaient même pas pour s'embrasser : elles se contentaient d'admirer le ciel.

Il devait être presque minuit, soit l'heure du couvre-feu habituel d'Emily, mais la jeune fille avait appelé sa mère pour la prévenir qu'elle passerait la nuit chez Becka, qui avait accepté de lui servir d'alibi et de confirmer son histoire en cas de besoin.

— Regarde, dit Emily en tendant un doigt. Cette constellation, là... Si tu traces des traits entre les étoiles, elles forment la lettre E.

Maya plissa les yeux.

— Où ça?

Emily lui prit le menton pour le tourner dans la bonne direction.

— Et la constellation d'à côté forme un M. (Elle sourit dans le noir.) E et M, Emily et Maya. C'est un signe.

— Toi et tes signes, soupira gentiment Maya.

Pendant quelques secondes, les deux filles gardèrent le silence, se contentant de savourer le moment.

— J'étais furieuse contre toi, tu sais, lui avoua Maya.

Rompre avec moi dans le four à poterie... Refuser de me regarder dans la serre... Je n'avais vraiment pas mérité que tu me traites de la sorte.

Emily lui pressa brièvement la main sans détacher son regard du ciel. Un minuscule rai de lumière fusa à des centaines de mètres au-dessus d'elle.

— Je suis désolée, dit-elle. Je me rends compte à quel point j'ai été injuste envers toi.

Maya dévisagea prudemment Emily. De la poudre bronzante scintillait sur son front, ses joues et son nez. Jamais elle n'avait été aussi belle.

— Je peux te tenir la main? chuchota-t-elle.

Emily baissa les yeux vers sa main carrée, dépourvue de grâce. Cette main qui avait tenu des stylos, des pinceaux et des bâtons de craie. Cette main qui avait agrippé les starting-blocks avant le début d'une compétition. Cette main qui avait serré la ficelle d'un ballon sur le char de l'équipe de natation au bal de printemps. Cette main dont les doigts s'étaient entrelacés à ceux de son petit ami Ben... et aussi à ceux de Maya. Mais cette fois, elle sentait que c'était plus officiel. Plus réel.

Mais Maya avait raison : tout le monde était déjà au courant. Le plus dur était passé, et elle y avait survécu. Elle avait été malheureuse avec Ben, et personne n'avait été dupe de sa soi-disant relation avec Toby. Peut-être devrait-elle se montrer plus ouverte sur sa relation avec Maya. Dès que les mots étaient sortis de la bouche de Becka, elle avait su que sa camarade disait vrai : elle ne pouvait pas changer sa nature profonde. C'était une idée à la fois terrifiante et excitante.

Emily prit la main de Maya et la serra. Doucement, d'abord, puis plus fort.

— Je t'aime aussi, Emily, murmura Maya en lui pressant la main en retour. Je t'aime tellement...

— Moi, je t'aime, répondit Emily sans réfléchir.

Et elle réalisa que c'était la pure vérité. Elle aimait Maya plus qu'elle n'avait jamais aimé personne - pas même Ali.

Un jour, Emily avait embrassé Ali, et l'espace d'une seconde, Ali lui avait rendu son baiser. Puis elle s'était écartée avec une grimace de dégoût. Et très vite, elle s'était mise à parler d'un garçon qui la faisait craquer, un garçon dont elle n'avait pas voulu révéler le nom à Emily de peur que celle-ci ne « fasse une crise ». À présent, Emily se demandait si ce garçon avait vraiment existé, ou si Ali l'avait inventé pour éviter toute ambiguïté concernant ce bref baiser -comme une manière de lui dire : « Je ne suis pas lesbienne. Jamais de la vie ! »

Pendant toutes ces années, Emily avait fantasmé sur ce que les choses auraient pu devenir si Ali n'avait pas disparu, si cet été-là s'était déroulé comme prévu. À présent, elle savait que leur amitié n'aurait pas duré. Si Ali n'avait pas disparu, elle aurait continué à s'éloigner d'Emily et des autres. Mais Emily aurait peut-être quand même fini par rencontrer Maya.

— Tu vas bien? demanda Maya, s'inquiétant du silence d'Emily.

— Oui.

Pendant quelques minutes, elles continuèrent à admirer les étoiles en se tenant la main. Puis Maya leva la tête. Les sourcils froncés, elle fixa le planétarium. Emily suivit la direction de son regard. De l'autre côté de la baie vitrée, une silhouette de femme fonçait droit vers les deux filles. Elle toqua à la vitre, et Emily sursauta.

— Qui est-ce?

— Je ne sais pas, murmura Maya, mais elle arrive.

Tous les poils du corps d'Emily se hérissèrent. Était-ce « A »? La jeune fille recula en se tramant sur les fesses. Puis une voix regrettamment familière tonna :

— Emily Catherine Fields ! Viens ici !

Maya en resta bouche bée.

— Oh mon Dieu !

La mère d'Emily sortit du planétarium. Les projecteurs du jardin éclairèrent ses cheveux en bataille, son visage sans la moindre trace de maquillage, son T-shirt informe et ses vieilles baskets aux lacets défaits. Sa présence au milieu de dizaines de jeunes filles pomponnées paraissait si incongrue que plusieurs des invités de la fête hoquetèrent de surprise.

Emily se releva maladroitement.

— Qu-qu'est-ce que tu fais là?

Mme Fields saisit le bras de sa fille.

— Je n'arrive pas à y croire ! Il y a un quart d'heure, on m'appelle pour me prévenir que tu es avec elle. Et je prends ça pour un mensonge ! Idiote que je suis !

— Maman, je peux tout t'expliquer, gémit Emily.

Mme Fields s'interrompit et renifla l'air autour du visage de sa fille. Ses yeux s'écarquillèrent.

— Et tu as bu ! hurla-t-elle, folle de rage. Que t'arrive-t-il, Emily? (Elle jeta un coup d'œil haineux à Maya. L'adolescente était restée assise dans l'herbe, aussi immobile que si l'apparition de Mme Fields l'avait pétrifiée.) Tu n'es plus ma fille, cracha-t-elle.

Emily poussa un cri déchirant.

— Maman !

C'était comme si sa mère venait de lui plonger un tisonnier chauffé à blanc dans l'œil. La sentence paraissait si catégorique, si... définitive.

Mme Fields traîna Emily vers le portillon.

— Dès qu'on arrive à la maison, j'appelle Helen.

— Non ! (Emily se dégagea et fit face à sa mère, la tête rentrée dans les épaules et le dos voûté à la façon d'un sumo qui se prépare à affronter son adversaire.) Comment peux-tu dire que je ne suis plus ta fille? s'égosilla-t-elle. Comment peux-tu me mettre à la porte?

Mme Fields voulut lui reprendre le bras. Emily eut un mouvement de recul. Le talon de sa basket buta sur une taupinière, et elle tomba à la renverse. Son coccyx heurta le sol si violemment qu'un éclair de couleur blanche l'aveugla l'espace d'une seconde.

Quand sa vision s'éclaircit, sa mère était penchée sur elle.

— Lève-toi. On y va.

— Non ! rugit Emily.

Les ongles de sa mère lui transpercèrent l'avant-bras. Elle se débattit, mais en vain. Tournant la tête, elle jeta un coup d'œil à Maya qui n'avait toujours pas bougé. Ses yeux étaient immenses et pleins de larmes. Elle semblait si minuscule, si seule... *Si ça se trouve, je ne la reverrai jamais*, songea Emily, désespérée. *C'est peut-être la dernière fois.*

— C'est quoi le problème? hurla-t-elle à la figure de sa mère. Quel mal y a-t-il à être différent? Comment peux-tu me détester pour quelque chose qui n'est pas de mon fait?

Les narines de Mme Fields frémirent. Elle serra les poings et ouvrit la bouche. Un instant, elle parut sur le point de répliquer. Puis elle se dégonfla

comme une baudruche. Avec un hoquet étranglé, elle se détourna. Elle semblait si lasse tout à coup. Si effrayée. Si honteuse. Si vulnérable dans son pyjama. Ses yeux étaient bordés de rouge comme si elle avait beaucoup pleuré, remarqua Emily.

— S'il te plaît. Allons-nous-en.

Parce qu'elle ne voyait pas quoi faire d'autre, Emily se leva. Elle suivit sa mère le long de la ruelle déserte, jusqu'à un parking dans lequel elle aperçut la Volvo familiale. Le gardien la toisa d'un air méprisant, comme si Mme Fields lui avait expliqué ce qu'elle était venue faire au planétarium.

Emily se laissa tomber sur le siège passager. Son regard se posa sur la roue horoscope plastifiée qui était dans le vide-poches, et qui prédisait l'avenir des douze signes pour l'année à venir. Emily s'en saisit et consulta les prédictions du Taureau pour le mois d'octobre. « Vos relations amoureuses deviendront plus enrichissantes et plus sereines. Il se peut qu'elles aient causé des difficultés avec votre entourage par le passé, mais à partir de maintenant, tout ira bien. »

Ha, songea amèrement Emily. Elle jeta la roue par la fenêtre. Elle ne croyait plus aux horoscopes. Ni aux tarots. Ni aux signes ou à quoi que ce soit qui prétendait que les choses arrivaient pour une bonne raison. Pourquoi sa mère l'avait-elle surprise avec Maya? Pourquoi?

Un frisson la parcourut. « Il y a un quart d'heure, on m'appelle pour me prévenir que tu es avec elle... »

Le cœur battant à tout rompre, Emily fouilla dans son sac. « 1 nouveau message », affichait son portable. Le texto attendait dans sa boîte de réception depuis près de deux heures.

Je te vois, Em ! Et si tu ne t'arrêtes pas tout de suite, j'appelle tu-sais-qui.
- A Emily se couvrit les yeux de ses mains. Pourquoi « A » ne se contentait-il pas de la tuer et de mettre un terme à ses souffrances?

ÇA ARRIVE À TOUT LE MONDE DE COMMETTRE UNE ERREUR : LA PREUVE

D'abord, Lucas prêta à Hanna le sweat délavé et le short de gym rouge qu'il gardait dans le coffre de sa voiture pour les cas d'urgence.

— Un vrai boy-scout est toujours prêt à affronter n'importe quelle situation, clama-t-il.

Ensuite, il l'emmena à la salle de lecture de l'université d'Hollis, située à quelques rues à peine, pour que la jeune fille puisse se changer.

La salle de lecture se trouvait dans un bâtiment du XIX^e siècle. Elle était immense, sentait la fumée de pipe et le cuir poussiéreux, et contenait toutes sortes de livres, de cartes, de globes terrestres, d'encyclopédies, de magazines, de journaux, de jeux d'échecs, de canapés et de fauteuils confortables. En théorie, son accès était réservé aux étudiants et aux professeurs de la fac ; en pratique, il était assez facile de s'y introduire par la porte latérale.

Hanna se rendit dans les toilettes, ôta sa robe déchirée et la fourra dans la petite poubelle chromée. Puis elle enfila

les vêtements prêtés par Lucas. Elle ressortit la tête basse et les épaules voûtées, alla se jeter sur le canapé près de Lucas et... craqua complètement. Les larmes qu'elle retenait depuis des semaines - des années, peut-être - jaillirent tout à coup en un torrent irrépressible.

— Plus personne ne m'aimera, hoqueta-t-elle entre deux sanglots. Et j'ai perdu Mona pour toujours.

Lucas lui caressa les cheveux.

— Ça ira. Elle ne te méritait pas, de toute façon.

Hanna pleura jusqu'à ce que ses yeux soient gonflés et que sa gorge lui fasse mal. Enfin, elle appuya sa tête contre la poitrine de Lucas, qui était plus solide qu'il n'y paraissait. Un moment, ils restèrent immobiles et silencieux. Lucas passa ses doigts dans les cheveux d'Hanna.

— Comment se fait-il que tu sois venu à l'anniversaire de Mona? demanda enfin Hanna. Je croyais que tu n'étais pas invité.

— En fait, si. (Lucas baissa les yeux.) Mais... je n'avais pas l'intention d'y aller. Je ne voulais pas que tu sois triste, et j'avais envie de passer la soirée avec toi.

Des papillons dansèrent dans le ventre d'Hanna.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je n'aurais pas dû planter notre partie de poker à la dernière minute pour aller à l'anniversaire de Mona.

— Ce n'est pas grave, poursuivit Lucas. Je ne t'en veux pas.

Hanna dévisagea le jeune homme. Il avait des yeux d'un bleu si doux, des joues si adorablement roses... Elle, elle s'en voulait. Beaucoup. Elle était obsédée par la nécessité d'être toujours parfaite - de porter une robe parfaite, de choisir une sonnerie de portable parfaite, de conserver une silhouette parfaite, d'avoir un petit ami parfait -, mais dans le fond, que lui apportait toute cette perfection? Lucas était peut-être parfait à sa façon. Car lui au moins, il se souciait réellement d'elle.

Sans trop savoir comment, Hanna se retrouva assise sur les genoux de Lucas. Elle aurait dû avoir peur de lui broyer les jambes, mais non. L'été précédent, pour préparer ses vacances à Cape Cod avec la famille de Sean, elle n'avait mangé que des pamplemousses et des poivrons pendant des semaines, et une fois sur place, elle n'avait pas laissé Sean la toucher quand elle était en maillot de bain, de peur qu'il la trouve gélatineuse. Avec Lucas, elle ne s'inquiétait pas de ce genre de choses.

Hanna approcha son visage de celui de Lucas. Le jeune homme la rejoignit à mi-chemin. Elle sentit ses lèvres se poser sur son menton, puis sur sa joue, et enfin sur sa bouche. Les lèvres de Lucas caressèrent très doucement les siennes. Quand le jeune homme l'attira contre lui, le cœur d'Hanna se mit à battre si fort qu'elle craignit qu'il n'explose.

Lucas lui prit le visage à deux mains et embrassa ses oreilles. Hanna gloussa.

— Quoi ? dit Lucas en s'écartant d'elle.

— Rien, grimaça Hanna. C'est fun.

Oui, c'était fun : rien à voir avec les baisers appliqués de Sean, durant lesquels Hanna avait toujours l'impression qu'un jury les observait pour leur mettre une note. Les baisers de Lucas étaient humides, enthousiastes et brouillons comme ceux d'un jeune chien fou, mais humain bien sûr. De temps en temps, il l'étreignait avec ardeur. Quand il se mit à la chatouiller, Hanna poussa un cri aigu, roula sur ses genoux et tomba par terre.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent vautrés ensemble sur le canapé en cuir craquelé. Allongé près d'Hanna, Lucas fit courir ses mains le long du ventre nu de la jeune fille. Puis il ôta son T-shirt et pressa sa poitrine contre celle d'Hanna.

Ils restèrent ainsi un long moment, immobiles et silencieux. Le regard d'Hanna balaya tous les livres, les jeux d'échecs et les bustes d'auteurs célèbres qui les entouraient. Soudain, elle se raidit et repoussa Lucas.

Quelqu'un les observait par la fenêtre.

— Lucas ! s'écria-t-elle en se redressant.

Elle tendit un doigt vers la silhouette sombre qui se dirigeait vers la porte latérale de la salle.

— Pas de panique, lança Lucas.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre sur la pointe des pieds. Hanna le suivit, les yeux écarquillés de peur. Les buissons frémirent. Il y eut un bruit de clé tournant dans une serrure. Hanna agrippa le bras de Lucas.

« A » était là.

— Lucas...

— Chut.

Un cliquetis annonça l'ouverture d'une porte quelque part au rez-de-chaussée du bâtiment. Quelqu'un venait. Lucas tendit l'oreille. Des pas résonnèrent dans le couloir du fond. Le plancher craqua. Hanna recula. L'intrus se dirigeait vers eux.

— Hou hou? appela Lucas en remettant son T-shirt à l'envers. Qui est là?

Personne ne répondit. Une ombre glissa sur le mur du couloir. Hanna regarda autour d'elle et saisit le plus gros objet qui lui tomba sous la main : un *Almanach fermier* de 1972.

Soudain, une lampe s'alluma. Hanna poussa un hurlement et brandit l'almanach au-dessus de sa tête. Devant elle se tenait un vieil homme barbu, qui portait de petites lunettes à monture métallique et une veste en velours. Il leva les mains en un geste de reddition.

— J-je fais partie du département d'histoire! bredouilla-t-il. Je n'arrivais pas à dormir. Je suis juste venu lire.

Il jeta un regard étrange à Hanna. Alors, la jeune fille réalisa que l'encolure du sweat de Lucas avait glissé, dénudant une de ses épaules. Elle retrouva son calme. Elle reposa l'almanach là où elle l'avait pris.

— Désolée, dit-elle. J'ai cru...

— On ferait mieux d'y aller, coupa Lucas.

Contournant le vieil homme, il entraîna Hanna vers la sortie. Quand ils atteignirent le portail en fer forgé du bâtiment, il éclata de rire.

— Tu as vu la tête de ce type? s'esclaffia-t-il. Le pauvre, on lui a flanqué la trouille de sa vie !

Hanna aurait bien voulu partager l'hilarité de Lucas, mais elle se sentait encore trop secouée.

— Je veux rentrer chez moi, chuchota-t-elle.

Lucas la raccompagna jusqu'au planétarium. Hanna donna au voiturier le ticket de parking de sa Prius, et quand il la lui ramena, elle demanda à Lucas de fouiller le véhicule pour s'assurer que personne n'était caché sur la banquette arrière. Lorsqu'elle fut en sécurité à l'intérieur, les portières verrouillées, Lucas toqua à sa vitre et lui fit signe qu'il l'appellerait le lendemain. Hanna le regarda s'éloigner, en proie à un mélange d'excitation et d'angoisse.

Elle s'engagea dans l'allée en spirale du planétarium. Tous les cinq ou six mètres, se trouvait une affiche publicitaire pour la nouvelle exposition. « le big bang » se détachait en grosses lettres sur une photo de l'univers en train d'exploser.

Quand le portable d'Hanna bipa, la jeune fille sursauta si violemment que sa ceinture de sécurité se bloqua comme si la Prius venait de heurter un obstacle. Elle se rabattit dans la file des bus et sortit son BlackBerry d'une main tremblante. Elle avait reçu un nouveau texto.

Oups, finalement, ce n'était peut-être pas une lipo. Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte! -A

Hanna leva les yeux. Les volets de toutes les maisons étaient fermés pour la nuit, et il n'y avait personne sur les trottoirs de l'avenue. Une petite brise agitait le drapeau planté sur un porche et un sac-poubelle orné de citrouilles abandonné sur la pelouse.

Hanna reporta son attention sur le message qu'elle venait de recevoir. Pour une fois, le numéro de l'expéditeur n'était pas masqué. Et il commençait par un 610, le code local de Rosewood. Hanna fronça les sourcils. Elle ne mémorisait plus de numéros de téléphone depuis qu'elle avait acheté son premier portable, en 5^e, mais celui-ci lui semblait familier...

Elle se couvrit la bouche de sa main.

— Oh mon Dieu, chuchota-t-elle.

Les yeux écarquillés, elle réfléchit à toute allure. Se pouvait-il que... ?

Et tout à coup, elle sut avec certitude qui était « A ».

LA RÉPONSE EST JUSTE SOUS TON NEZ

— Un autre café? proposa une serveuse qui sentait le fromage grillé et avait un très gros grain de beauté sur le menton, en agitant une carafe sous le nez dAria.

Aria baissa les yeux vers sa tasse presque vide. Ses parents diraient probablement que ce café était bourré de carcinogènes, mais après tout, qu'est-ce qu'ils en savaient?

— Volontiers, répondit-elle.

Voilà où elle en était réduite. Assise à une table de la brasserie la plus proche de chez Ezra, dans le vieux Hollis, avec tout ce qu'elle possédait - son ordinateur portable, son vélo, ses vêtements et ses livres - étalé autour d'elle. Elle n'avait nulle part où aller. Elle ne pouvait pas retourner chez Sean, ni chez Ezra, ni même chez sa mère. À cette heure-ci, la brasserie était le seul endroit encore ouvert à l'exception du Taco Bell où se retrouvaient tous les drogués du coin.

Aria fixa son Treo en énumérant les options qui s'of-fraient à elle. Finalement, elle composa le numéro de chez elle. Le téléphone sonna six fois avant que le répondeur ne se déclenche. « Merci d'avoir appelé les Montgomery, lança la voix guillerette d'Ella. Nous ne sommes pas là pour le moment, mais laissez-nous un message... »

Pitié. Où pouvait bien être Ella un samedi soir à minuit passé, sinon chez elle?

— Maman, décroche, dit Aria. Je sais que tu es là. (Toujours rien. Elle soupira.) Écoute. Il faut que je rentre à la maison. J'ai rompu avec mon petit ami. Je n'ai nulle part où dormir. Je suis assise dans une brasserie et je ne sais pas où aller.

Elle s'interrompit pour attendre qu'Ella décroche. Mais rien ne se produisit. Elle imagina sa mère debout près du téléphone, écoutant son appel au secours sans broncher. À moins qu'Ella soit directement remontée dans sa chambre en entendant la voix de sa fille.

— Maman, je suis en danger, supplia Aria. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi exactement, mais je... J'ai peur qu'il m'arrive quelque chose.

Bip. Le répondeur l'interrompit. Aria laissa tomber son Treo sur la table

en Formica. Elle pouvait rappeler, mais à quoi cela servirait-il ? Elle entendait encore la voix de sa mère : « Je ne peux même pas te regarder. »

Soudain, Aria redressa la tête. Elle venait d'avoir une idée. Lentement, elle saisit son Treo et consulta la liste des textos qu'elle avait reçus. Celui de Byron était toujours là, avec son numéro de téléphone. Aria prit une grande inspiration et appela son père.

— Allô ? marmonna une voix familière et ensommeillée à l'autre bout de la ligne.

— Byron, c'est Aria, dit la jeune file sur un ton penaud.

— Aria? répéta son père, incrédule. Il est presque deux heures du matin !

— Je sais.

Le juke-box changea de disque. La serveuse transvasa le contenu d'un flacon de ketchup dans un autre. Les derniers clients se levèrent, dirent au revoir et poussèrent la porte. La sonnette tinta pour signaler leur sortie.

Enfin, Byron rompit le silence.

— C'est quand même sympa de me donner de tes nouvelles.

Aria replia ses genoux contre sa poitrine. Elle voulait lui dire qu'il avait tout gâché en la forçant à garder son secret, mais elle se sentait trop lasse pour se disputer avec lui.

Et puis... Byron lui manquait vraiment. Il était son père, le seul père qu'elle ait. Une fois, il avait mis en fuite un serpent qui menaçait de la mordre pendant une randonnée dans le Grand Canyon. Quand M. Cunningham, le prof qui enseignait le dessin à Aria en CM2, lui avait donné un F pour son autoportrait parce qu'elle s'était dessinée avec des écailles vertes et une langue fourchue, Byron avait déclaré : « Ton prof ne comprend rien à l'expressionnisme postmoderne, c'est tout. » Puis il avait pris son manteau pour se rendre à l'école afin de chapitrer l'inculte M. Cunningham. Quand Aria était plus petite, il la jetait sur son épaule comme un sac de patates pour l'emmener se coucher, le soir.

Oui, décida Aria. Elle avait besoin de lui. Elle voulait lui dire qu'elle était en danger. Et elle voulait qu'il réponde : « Ne t'en fais pas, je te protégerai. » Il ne pouvait pas réagir autrement, pas vrai?

Puis elle entendit une voix féminine.

— Tout va bien, Byron?

Aria se hérissa. *Meredith*.

— Une seconde, réclama Byron.

Une seconde? fulmina Aria. C'était tout le temps qu'il avait l'intention de consacrer à cette conversation?

— Alors, Aria... Que t'arrive-t-il? s'enquit son père.

— Peu importe, répondit la jeune fille, glaciale. Retourne dans ton lit avec elle.

— Aria...

— Sérieusement. Oublie que j'ai appelé.

Aria coupa la communication et appuya son front sur la table. Elle tenta de se concentrer sur sa respiration, de penser à des choses apaisantes - à l'océan, par exemple, ou à une promenade en vélo, ou au cliquetis régulier de ses aiguilles quand elle tricotait une écharpe.

Quelques minutes plus tard, elle regarda autour d'elle et réalisa qu'elle était seule dans la brasserie. Les tabourets en Skaï déchiré qui s'alignaient devant le comptoir étaient tous vides, comme les tables débarrassées et nettoyées. Deux cafetières étaient posées sur une plaque chauffante, et l'écran de la caisse enregistreuse affichait toujours « bienvenue », mais la serveuse et les cuisiniers avaient disparu. Ça ressemblait à un de ces films d'horreur où l'héroïne lève les yeux et s'aperçoit brusquement que tout le monde est mort.

L'assassin est plus près que tu ne penses.

Pourquoi « A » ne lui révélait-il pas tout simplement l'identité du meurtrier d'Ali? Aria en avait assez de jouer à cache-cache. Elle repensa à son rêve, à l'Ali spectrale qui s'était interposée devant la caméra. « C'est là, sous tes yeux. Regarde! » avait-elle hurlé. Mais de quoi parlait-elle? Qu'est-ce qui avait échappé à Aria?

La serveuse au grain de beauté ressortit pesamment de la cuisine et jeta un coup d'œil à Aria.

— Un morceau de tarte, ma belle? Les pommes sont encore mangeables. C'est la maison qui offre.

— Euh, non, merci, bredouilla Aria. Je n'ai pas faim.

La serveuse appuya une de ses amples hanches sur un des tabourets roses du comptoir. Elle avait des cheveux noirs frisés qui semblaient toujours mouillés.

— Tu as entendu parler du Rôdeur?

— Mmmh, acquiesça Aria.

— Il paraît que c'est un gosse de riches, révéla la serveuse sur le ton de la confidence.

Comme Aria ne réagissait pas, elle retourna nettoyer une table déjà propre.

Aria cligna des yeux. « Regarde mieux », avait dit Ali. Elle ouvrit sa sacoche et en sortit son ordinateur. Il mit une éternité à démarrer, et il fallut à

Aria une nouvelle éternité pour localiser le fichier qui contenait ses vieilles vidéos. Ça faisait si longtemps qu'elle ne les avait pas regardées...

Quand elle finit par les dénicher, elle réalisa que les titres n'étaient pas très explicites : « Nous cinq, n° 1 », ou « Ali et moi, n° 6 ». Quant aux dates, elles correspondaient au dernier visionnage plutôt qu'à la prise de vue. Pour retrouver la vidéo qui avait été communiquée aux médias, Aria ne voyait pas d'autre solution que de les regarder toutes.

Au hasard, elle cliqua sur un fichier baptisé « Miaou ! ». Ses amies et elle se trouvaient dans la chambre d'Ali. Avec force gloussements, elles se démenaient pour enfiler un pull tricoté main à Charlotte, le chat himalayen d'Ali.

Aria visionna une autre vidéo appelée « Bataille n° 5 ». Contrairement à ce qu'elle pensait, il ne s'agissait pas d'une dispute mais d'une véritable bataille de nourriture, qui s'était déclenchée pendant que ses amies et elle préparaient des cookies aux pépites de chocolat dans la cuisine d'Hanna. La vidéo suivante les montrait en train de jouer au baby-foot dans le sous-sol des Hastings.

Quand Aria cliqua sur un nouveau fichier MPEG simplement intitulé « DQ », elle remarqua quelque chose. À en juger la coupe de cheveux d'Ali et les vêtements légers qu'elles portaient toutes, ce film-là avait dû être tourné environ un mois avant la disparition d'Ali. Aria avait zoomé sur Hanna pendant que celle-ci engloutissait une énorme glace de chez Dairy Queen en un temps record. Dans le fond, elle entendit Ali imiter des bruits de vomissements. Hanna s'interrompit, et son visage devint livide. Ali gloussa. Personne d'autre ne parut s'apercevoir de quoi que ce soit.

Une étrange sensation parcourut Aria. Au lycée, elle avait entendu dire qu'Hanna avait des problèmes de boulimie. C'était donc le genre de chose que « A » - et visiblement, Ali - devait savoir.

Aria cliqua sur une autre vidéo. Ses amies étaient vautrées devant la télé chez Emily, zappant d'une chaîne à l'autre. Soudain, Ali s'arrêta sur un reportage sur la Gay Pride qui avait eu lieu à Philadelphie un peu plus tôt dans la journée. Elle se tourna vers Emily et grimaça.

— Ça a l'air fun, tu ne trouves pas, Em?

Emily rougit et rebattit la capuche de son sweat sur sa tête. Aucune des autres ne réagit.

Vidéo suivante. Celle-ci ne durait que seize secondes. Les filles se prélassaient autour de la piscine de Spencer. Elles portaient toutes d'énormes lunettes Gucci - ou, dans le cas d'Aria et d'Emily, d'énormes imitations de lunettes Gucci. Soudain, Ali se redressa et fit descendre les siennes sur son nez.

— Hé, Aria, lança-t-elle. Que fait ton père quand il a des élèves vraiment sexy dans sa classe ?

Aria se souvenait de ce jour. C'était peu de temps après la fois où Ali et elle avaient surpris Byron et Meredith en train de s'embrasser dans la voiture de Byron, et Ali avait commencé à laisser sous-entendre qu'elle allait tout raconter aux autres.

Ali connaissait donc réellement tous leurs secrets, et elle les agita au-dessus de leur tête comme une épée de Damoclès. Ses menaces étaient à peine voilées ; pourtant, les filles qui ne se sentaient pas concernées par une allusion particulière n'y avaient vu que du feu. À l'époque, Ali savait tout sur chacune d'entre elles. Et maintenant, « A » avait pris la relève.

Une petite minute, songea Aria. Et le secret de Spencer, c'est quoi ?

Elle cliqua sur une autre vidéo. Enfin, la scène familière apparut sur l'écran de son ordinateur. Spencer était assise sur le canapé des Hastings, son diadème sur la tête.

— Hé, vous voulez lire ses textos ? lança-t-elle en désignant le portable d'Ali, coincé entre deux coussins. (Elle se saisit du LG à clapet, l'ouvrit et annonça :) Il est verrouillé.

Aria s'entendit demander :

— Tu connais son code ?

— Essaie sa date d'anniversaire, répondit Hanna.

Puis Ali revint en hurlant :

— Vous étiez en train de regarder mon téléphone ?

Le portable retomba sur le canapé. À cet instant, résonna le bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme, suivi de pas dans la cuisine. Puis Ian Thomas, le petit ami de la sœur aînée de Spencer, entra dans le salon.

— Salut, les filles.

Spencer battit des cils. Ali prit un air suprêmement ennuyé. La caméra zooma sur son visage avant de descendre vers le LG fermé.

— Oh, c'est la vidéo que j'ai vue aux infos, s'écria une voix derrière Aria.

Adossée au comptoir, la serveuse se faisait les ongles avec une lime Titi.

Aria appuya sur la touche « pause » et se retourna.

— Je vous demande pardon ?

La serveuse rougit.

— Désolée. Quand c'est mort comme ça, je me transforme en une fille maléfique et indiscreète. Je ne voulais pas regarder votre ordinateur. Tout de même, ce pauvre garçon...

Aria plissa les yeux. Pour la première fois, elle remarqua le prénom inscrit sur le badge de la serveuse, alison.

— Quel pauvre garçon? demanda-t-elle, perplexe.

La serveuse désigna l'écran.

— Personne ne parle jamais de son petit ami. Il a dû avoir le cœur brisé.

De plus en plus abasourdie, Aria reporta son attention sur la vidéo.

— Qui ça, lui? demanda-t-elle en fixant le visage figé de Ian. Ce n'était pas le petit ami d'Alison. Il sortait avec la fille qui est dans la cuisine, hors champ.

— Ah bon? (La serveuse haussa les épaules et se remit à essuyer le comptoir.) Vu la façon dont ils se tiennent, je croyais.

Aria ne sut pas quoi répondre. Elle se repassa la vidéo depuis le début. Ses amies et elle tentaient de consulter les messages d'Ali ; Ali revenait et se mettait à crier, puis s'arrêtait à l'arrivée de Ian. Bon, et alors?

Elle regarda le film une troisième fois - en diminuant la vitesse de moitié. Spencer rajustait lentement son diadème. Le portable d'Ali passait languissamment des mains de Spencer à celles d'Hanna avant de retomber sur le canapé. Ali réapparaissait, ses lèvres remuant comme celles d'un poisson sous l'eau. Ian entraînait au ralenti.

Soudain, Aria remarqua quelque chose dans un coin de l'écran : le bord d'une petite main fine. Puis une autre main, plus large et plus masculine, apparut juste à côté. Aria réduisit encore la vitesse de défilement des images. De temps en temps, la petite main et la grande se frôlaient; leurs auriculaires se crochetaient furtivement.

Aria hoqueta.

La caméra remonta vers le visage de Ian, qui fixait un point situé hors champ. Sur la droite, Spencer dévisageait avidement le jeune homme, sans se rendre compte qu'Ali et lui se touchaient. Ça ne durait que quelques secondes, mais à présent qu'Aria avait vu, ça lui paraissait évident.

Quelqu'un voulait quelque chose d'Ali. L'assassin est plus près que tu ne penses.

Aria fut prise de nausée. À l'époque, elles savaient toutes que Spencer craquait pour Ian : elle parlait de lui constamment, disant que sa sœur ne le méritait pas, qu'il était super mignon et tellement drôle ! Ça aurait pu être ça, le fameux secret d'Ali. Ali avait dû en parler à Spencer, et Spencer n'avait pas supporté.

Aria poussa son raisonnement un peu plus loin. Ali s'était enfuie de la grange de Spencer... et on avait retrouvé son corps non loin de là, au fond d'un trou dans son propre jardin. Spencer savait que les ouvriers allaient

reboucher la fosse avec du béton dès le lendemain. Et le message de « A » disait : « Vous connaissiez toutes son jardin par cœur. Mais pour l'une d'entre vous, c'était encore plus facile. »

Pendant quelques secondes, Aria resta immobile. Puis elle saisit son téléphone et composa le numéro d'Emily. Elle compta six sonneries avant que son amie ne décroche.

— Allô ? dit Emily d'une voix enrouée, comme si elle avait beaucoup pleuré.

— Je t'ai réveillée?

— Je ne dormais pas encore.

Aria fronça les sourcils.

— Tu vas bien?

— Non. (La voix d'Emily se brisa, et Aria l'entendit renifler.) Mes parents me jettent dehors. Je quitte Rosewood demain matin. À cause de « A ».

Stupéfaite, Aria s'affaissa contre le dossier de la banquette.

— *Quoi?* Pourquoi?

— Ça ne vaut même pas la peine d'en parler, répondit Emily, désespérée.

— Il faut que tu me rejoignes, la pressa Aria. Tout de suite.

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire? Je suis punie. De la pire des façons.

— C'est... (Aria se retourna vers le mur et baissa la voix pour ne pas que la serveuse entende ce qu'elle avait à dire.) Je crois savoir qui a tué Ali.

— Ce n'est pas possible, protesta Emily.

— Je te jure que si. Il faut appeler Hanna.

Aria entendit un bruit sourd à l'autre bout de la ligne. Après quelques secondes de silence, Emily chuchota :

— Aria, j'ai un autre appel. C'est Hanna.

Un frisson parcourut Aria.

— Passe en téléconférence, lui lança-t-elle.

Il y eut un cliquetis. Puis Hanna lança :

— Les filles... (Sa voix était essoufflée et hachée, comme si elle parlait à travers un ventilateur.) Vous n'allez pas me croire. « A » a merdé. Enfin, je crois qu'il a merdé. Je viens de recevoir un texto d'un numéro non masqué, et ça m'a pris un moment, mais je l'ai identifié.

Au loin, Aria entendit une voiture klaxonner.

— Retrouvez-moi à l'endroit habituel, poursuivit Hanna. Les balançoires de l'école primaire.

— D'accord, acquiesça Aria. Emily, tu peux passer me prendre à la brasserie d'Hollis?

— Bien sûr, chuchota Emily.

— Super, répondit Hanna. Grouillez-vous.

LES ÉCHOS DU PASSÉ

Spencer ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle se tenait devant la porte de la grange, dans son jardin. Elle regarda autour d'elle. Avait-elle été... transportée jusqu'ici? Ou était-elle venue par ses propres moyens, et l'avait-elle déjà oublié?

Soudain, la porte de la grange s'ouvrit, et Ali sortit en trombe.

— À plus, jeta-t-elle par-dessus son épaule, le torse bombé et le menton fièrement levé.

Elle dépassa Spencer sans lui prêter plus d'attention que s'il s'agissait d'un fantôme.

Spencer se mit à respirer plus vite. Elle était en train de revivre le soir de la disparition d'Ali. Elle n'en avait aucune envie, mais elle savait qu'elle devait regarder jusqu'au bout - se souvenir de tout ce qu'elle pouvait.

— Bon débarras ! s'entendit-elle hurler depuis l'intérieur de la grange.

Tandis qu'Ali s'éloignait rapidement, une Spencer plus jeune et plus mince apparut sur le seuil.

— Attends ! cria-t-elle. Ali !

Puis ce fut comme si les deux Spencer fusionnaient. Soudain, la jeune fille éprouva toutes les émotions de son *alter ego* de treize ans. De la peur, d'abord : pourquoi avait-elle demandé à Ali de partir? Puis de la paranoïa : aucune d'elles ne s'était encore si ouvertement opposée à Ali. Et maintenant, Ali lui en voulait. Comment allait-elle réagir?

— Ali ! s'époumona Spencer.

Les minuscules lanternes en forme de pagode qui bordaient le chemin conduisant jusqu'à la maison principale ne fournissaient qu'une faible lumière. Spencer avait l'impression que des ombres remuaient entre les arbres. Des années plus tôt, Melissa lui avait fait croire que des trolls vivaient dans les bois. Bien entendu, les trolls haïssaient Spencer et n'aspiraient qu'à une chose : lui raser la tête.

Spencer marcha jusqu'à l'endroit où le chemin faisait une fourche. Deux options s'offraient à elle : continuer vers sa maison, ou en direction des bois qui longeaient la propriété de ses parents. Elle regretta de n'avoir pas emporté

de lampe torche. Soudain, une chauve-souris la survola. Comme elle s'éloignait, Spencer remarqua une silhouette à la lisière de la forêt. C'était Ali. Le dos voûté, elle fixait son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fiches? lança Spencer en se dirigeant vers elle.

Ali plissa les yeux.

— Je vais dans un endroit beaucoup plus cool que ta grange pourrie.

Spencer se raidit.

— C'est ça, dit-elle fièrement. Casse-toi.

Ali croisa les bras sur sa poitrine. Les grillons eurent le temps d'émettre au moins vingt stridulations avant qu'elle ne poursuive :

— Tu essaies de me voler tout ce que j'ai. Mais ça, tu ne l'auras pas.

— Je n'aurai pas quoi ?

Spencer frissonna dans son T-shirt trop fin. Ali éclata d'un rire méchant.

— Tu le sais très bien.

Spencer cligna des yeux.

— Non, pas du tout.

— Allez, avoue. (Ali posa les mains sur ses hanches.) Tu l'as lu dans mon journal, pas vrai?

— Jamais je ne lirais ton journal, protesta Spencer. Je m'en fiche complètement.

— Tu ne t'en fiches pas du tout. (Ali fit un pas vers Spencer et se pencha en avant.) Bien au contraire.

— Tu délirés complètement! se défendit Spencer.

— Ce n'est pas moi, la folle, ricana Ali. C'est toi.

Spencer sentit la rage la submerger. Elle poussa l'épaule d'Ali assez fort pour que son amie titube en arrière et perde l'équilibre sur les pierres du chemin humides de rosée. La Spencer de dix-sept ans frémit. Elle avait l'impression d'être une marionnette entraînée malgré elle, un automate forcé de rejouer une scène qu'elle avait depuis longtemps oublié.

Une expression de surprise passa sur le visage d'Ali. Mais l'adolescente se ressaisit très vite.

— C'est comme ça que tu traites tes amies? lança-t-elle sur un ton moqueur.

— Peut-être que tu n'es pas mon amie, répliqua Spencer.

— Je suppose que non.

Les yeux d'Ali pétillèrent. De toute évidence, elle s'apprêtait à révéler quelque chose de vraiment croustillant. Elle marqua une longue pause avant de parler, comme si elle choisissait soigneusement ses mots. *Accroche-toi*, s'exhorta Spencer. *Souviens-toi*.

— Tu crois que ton baiser avec Ian était spécial, hein? grogna enfin Ali. Mais tu sais ce qu'il m'a dit? Que tu ne savais même pas embrasser.

Spencer dévisagea Ali.

— Ian... Attends. Ian t'a parlé de ça? Quand?

— Pendant notre rencard.

Spencer fixa Ali sans comprendre. Ali leva les yeux au ciel.

— C'est vraiment nul de faire comme si tu ignorais qu'on était ensemble. Bien sûr que tu le sais, Spence. C'est pour ça qu'il te plaît, non? Parce que je sors avec lui? Parce que ta sœur sort avec lui? (Elle grimaça.) La seule raison pour laquelle il t'a embrassée l'autre soir, c'est que je le lui avais demandé. Il ne voulait pas, mais je l'ai supplié.

Les yeux de Spencer manquèrent lui sortir de la tête.

— *Pourquoi?*

Ali haussa les épaules.

— Je voulais voir s'il ferait vraiment n'importe quoi pour moi. (Elle avança les lèvres en une moue moqueuse.) Oh, Spence. Tu n'as quand même pas cru que tu lui plaisais vraiment?

Spencer fit un pas en arrière. Des lucioles brillaient dans le ciel. Un sourire venimeux flottait sur le visage d'Ali. *Ne le fais pas!* hurla la Spencer de dix-sept ans à son *alter ego* de treize ans. *Par pitié! Ça n'a pas d'importance! Ne fais pas ça!*

Mais la suite s'enchaîna inexorablement. Spencer tendit les bras et poussa Ali de toutes ses forces. Ali partit en arrière, les yeux brillants de peur, et tomba sur le muret de pierre qui délimitait la propriété des Hastings. Un terrible *crac* déchira le silence. Spencer se couvrit les yeux et se détourna. Une odeur ferrugineuse, comme celle du sang, se répandit dans l'air. Un hibou hulula dans les arbres.

Quand Spencer baissa les mains, elle était de retour dans sa chambre. Roulée en boule sur son lit, elle hurlait.

Elle se redressa et consulta son réveil. Deux heures trente. Sa tête lui faisait mal. Toutes les lumières de la pièce étaient encore allumées. Elle gisait sur ses couvertures, toujours vêtue de sa robe de soirée noire. Elle n'avait pas ôté le haricot en argent Eisa Peretti qu'elle portait autour du cou, ne s'était pas démaquillée, ne s'était pas donné ses cent coups de brosse — le rituel qu'elle effectuait tous les soirs avant de se mettre au lit. Elle se palpa les bras et les

jambes. Elle aperçut une grosse ecchymose violette sur sa cuisse. Elle la toucha et tressaillit de douleur.

Puis elle se plaqua une main sur la bouche. Ce souvenir... Il était bien réel, elle en était persuadée. Ali sortait avec Ian. Et pendant trois ans, elle l'avait complètement oublié.

Spencer se dirigea vers la porte, mais celle-ci refusa de s'ouvrir. Son cœur s'emballa.

— Coucou? appela-t-elle sur un ton hésitant. Il y a quelqu'un? Je suis enfermée.

Personne ne répondit.

Le pouls de Spencer accéléra. Quelque chose clochait affreusement. Des fragments de la soirée lui revinrent en mémoire. La partie de Scrabble, menteux. Le texto de « A » à Melissa. Et puis... Et puis quoi? Spencer se posa les deux mains sur la tête comme si elle voulait soulever le couvercle de son crâne et repêcher les souvenirs manquants à l'intérieur. *Et puis quoi?*

Soudain, sa respiration échappa à son contrôle. Elle se mit à hyperventiler; ses genoux cédèrent sous elle, et elle s'affaissa sur la moquette ivoire. *Calme-toi*, se réprimanda-t-elle. Elle se roula en boule et tenta de réguler sa respiration. Mais c'était comme si ses poumons étaient remplis de chips de polystyrène. Elle avait l'impression de se noyer.

— Au secours ! cria-t-elle faiblement.

— Spencer? (La voix de son père s'éleva dans le couloir.) Que se passe-t-il?

Spencer se leva d'un bond et courut vers la porte.

— Papa? Je suis enfermée! Ouvre-moi!

— Spencer, c'est pour ton bien, lui répondit M. Hastings sur un ton grave. Tu nous as fait peur.

— Je vous ai fait peur? C-comment?

Spencer regarda son reflet dans le miroir fixé derrière la porte de sa chambre. Oui, c'était bien elle. Elle ne s'était pas réveillée dans la peau d'une autre fille.

— Nous avons emmené Melissa à l'hôpital, ajouta son père.

Spencer en perdit l'équilibre. *Melissa, à l'hôpital? Pourquoi?* Fermant les yeux, elle revit sa sœur dégringoler l'escalier devant elle. Ou était-ce Ali qui était tombée? Les mains de Spencer se mirent à trembler. Elle ne se souvenait pas.

— Melissa va bien?

— Nous l'espérons. Reste dans ta chambre, ordonna M. Hastings sur un

ton méfiant.

Peut-être avait-il peur d'elle. Peut-être était-ce pour ça qu'il n'entrait pas.

Sonnée, Spencer s'assit sur son lit et resta un long moment sans bouger. Comment avait-elle pu oublier une chose aussi grave que la chute d'Ali? Comment pouvait-elle ne pas se rappeler avoir poussé Melissa? Et si elle avait fait des tas d'autres trucs horribles que son cerveau avait effacé dans la seconde suivante?

« L'assassin d'Ali est juste devant toi », avait dit « A ». Pile au moment où Spencer se regardait dans le miroir de sa coiffeuse. Était-il possible que...?

Le Sidekick de Spencer, posé sur son bureau, se mit à sonner. La jeune fille se leva lentement et consulta l'écran.

C'était Hanna. Elle ouvrit son téléphone et le pressa contre son oreille.

— Spencer? s'enquit aussitôt Hanna. J'ai découvert quelque chose. Il faut que tu me rejoignes.

L'estomac de Spencer se noua, et ses pensées tourbillonnèrent follement dans son esprit. *L'assassin d'Ali est juste devant toi*. Elle avait tué Ali. Elle n'avait pas tué Ali. C'était comme ce jeu qui consistait à arracher les pétales d'une marguerite en récitant : il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout; il m'aime, un peu, beaucoup... Peut-être devait-elle aller voir Hanna et... faire quoi - se confesser?

Non. Ça ne pouvait pas être vrai. Le corps d'Ali avait été retrouvé au fond d'un trou dans son jardin, pas sur le chemin près du muret. Spencer n'aurait pas pu porter son amie sur une telle distance. Elle n'était pas assez forte pour ça. Tout de même, elle avait envie d'en parler à quelqu'un. Hanna. Et Emily. Et Aria, aussi. Elles lui diraient qu'elle était folle, qu'elle ne *pouvait pas* avoir tué Ali.

— D'accord, répondit Spencer. Où?

— Aux balançoires de l'école primaire. Comme d'habitude. Viens le plus vite possible.

Spencer regarda autour d'elle. Elle pouvait ouvrir sa fenêtre et descendre le long du mur - ce ne serait pas beaucoup plus difficile que de descendre le mur d'escalade de son club de gym.

— D'accord, chuchota-t-elle. J'arrive tout de suite.

TOUT SERA BIENTÔT FINI

Les mains d'Hanna tremblaient si fort qu'elle arrivait tout juste à conduire. La route qui menait à l'aire de jeux de l'école primaire semblait plus sombre et plus effrayante que d'habitude. Croyant avoir vu quelque chose se jeter sous les roues de sa voiture, Hanna donna un brusque coup de volant. Mais quand elle regarda dans son rétroviseur arrière, elle ne vit rien.

Il y avait peu de véhicules et ils roulaient en sens inverse. Pourtant, comme elle atteignait le sommet de la colline non loin de l'école, une voiture apparut soudain derrière sa Prius. Hanna sentit la lumière de ses phares lui chauffer la nuque.

Calme-toi, s'enjoignit-elle. Personne ne te suit.

Sa tête lui tournait. Elle connaissait l'identité de « A ». Mais... Comment était-il possible qu'il sache autant de choses à son sujet? Peut-être y avait-il eu une erreur. À moins que « A » n'ait utilisé le portable de quelqu'un d'autre pour lui envoyer son dernier texto, et la mettre sur une fausse piste.

Hanna était trop choquée pour réfléchir de manière rationnelle. La seule pensée qui tournait en boucle dans son esprit, c'était : *Ça n'a pas de sens. Ça n'a pas de sens.*

Elle regarda dans son rétroviseur. La voiture la suivait toujours. Elle prit une grande inspiration et jeta un coup d'œil à son BlackBerry. Peut-être devrait-elle appeler quelqu'un. L'agent Wilden, par exemple. Viendrait-il à son secours? Bien obligé : il était flic.

Hanna tendait la main vers son téléphone quand la voiture lui fit des appels de phares. Devait-elle se ranger sur le bas-côté? S'arrêter?

Son index était priorité au-dessus de son BlackBerry, prêt à composer le 911. Soudain, la voiture accéléra et la dépassa par la gauche. C'était une voiture très ordinaire - peut-être une Toyota. Elle se rabattit sur sa fille et s'éloigna à vive allure sans qu'Hanna ait pu voir le conducteur. Quelques secondes plus tard, ses feux arrière avaient disparu.

Le parking de l'aire de jeux était large et profond, parsemé de petits îlots de verdure - arbres aux branches presque dénudées, herbe piquante et tas de feuilles mortes odorantes. Au-delà, les agrès étaient illuminés par un unique lampadaire dont la lumière fluorescente leur donnait l'aspect de squelettes.

Hanna se gara dans le coin sud-est du parking, celui dans lequel se dressaient la guérite d'information et la borne d'appel police secours. La simple proximité d'un objet marqué « police » la réconforta quelque peu. Comme les autres n'étaient pas encore arrivées, elle se mit à surveiller l'entrée du parking.

Il était presque trois heures du matin. Hanna frissonnait dans le sweat-shirt et le short de Lucas; ses jambes nues avaient la chair de poule. Une fois, elle avait lu qu'à trois heures du matin, les gens étaient plongés dans le stade le plus profond du sommeil - celui qui se rapprochait le plus de la mort. Autrement dit, en cas de besoin, elle ne pourrait pas compter sur les habitants de Rosewood pour l'aider. À cette heure-ci, ils n'étaient guère différents de cadavres.

Tout était si calme qu'Hanna entendait sa propre respiration. Elle ouvrit sa portière et sortit en prenant bien garde à ne pas dépasser la ligne jaune qui délimitait sa place de parking. C'était, en quelque sorte, son cercle magique : tant qu'elle resterait à l'intérieur, il ne lui arriverait rien.

Elles ne devraient plus tarder maintenant, se dit-elle. Dans quelques minutes, tout sera terminé. Non qu'Hanna ait la moindre idée de ce qui allait se produire. Elle n'avait pas réfléchi aussi loin.

Une lumière apparut à l'entrée de l'école. L'espoir gonfla le cœur d'Hanna. Les phares d'un SUV balayèrent les arbres et tournèrent lentement dans le parking. Hanna plissa les yeux, essayant de voir s'il s'agissait de ses amies.

— Coucou, appela-t-elle doucement.

Le SUV longea le côté nord du parking. Il dépassa le bâtiment d'arts plastiques du lycée et le terrain de hockey. Hanna se mit à agiter les bras. Ça devait être Emily et Aria. Mais les vitres de la voiture étaient teintées ; elle ne pouvait rien discerner à l'intérieur.

— Coucou, lança-t-elle plus fort.

Pas de réponse.

Puis Hanna vit une autre voiture entrer dans le parking et se diriger lentement vers elle. La tête d'Aria dépassait par la fenêtre côté passager. Un soulagement délicieux envahit le corps d'Hanna. Agitant les bras, elle alla à la rencontre de ses amies - d'abord en marchant, puis en courant. De plus en plus vite.

Elle était au milieu du parking quand Aria cria :

— Hanna, attention !

Hanna tourna la tête vers la gauche et en resta bouche bée. Elle mit quelques instants à comprendre que le SUV lui fonçait dessus.

Les pneus crissèrent. Elle sentit une odeur de caoutchouc brûlé et se figea, ne sachant que faire.

— Attendez! s’entendit-elle crier en fixant la vitre teintée du SUV.

Mais au lieu de ralentir ou de modifier sa trajectoire, la voiture se contenta d’accélérer. *Bouge*, ordonna Hanna à ses jambes. Peine perdue : celles-ci semblaient aussi raides et desséchées que des cactus.

— Hanna ! s’écria Emily. Oh mon Dieu !

Ça ne prit qu’une fraction de seconde. Hanna ne réalisa même pas qu’elle avait été touchée jusqu’à ce qu’elle se retrouve dans les airs, puis elle ne réalisa même pas qu’elle était dans les airs avant de retomber sur le bitume. Quelque chose en elle craqua. Puis la douleur la submergea.

Elle voulut crier, mais n’y parvint pas. Autour d’elle, tous les sons étaient amplifiés : le moteur du SUV rugissait, les cris de ses amies ressemblaient à des hurlements de sirènes, et les battements de son cœur résonnaient à ses oreilles avec un bruit sourd.

La tête d’Hanna roula sur le côté. Sa minuscule pochette de soirée couleur champagne avait atterri un mètre plus loin; son contenu s’était répandu comme les bonbons d’une *pinata* éclatée. Le SUV avait roulé sur tout : son mascara, ses clés de voiture, son mini-vaporisateur de parfum Chloé. Son nouveau BlackBerry était en miettes.

— Hanna ! hurla Aria.

Elle semblait se rapprocher. Hanna tenta de tourner la tête vers elle - sans succès. Puis tout devint noir.

C'ETAIT UN MAL NECESSAIRE

— Oh mon Dieu ! hurla Aria. Hanna !

Accroupies près du corps inerte de leur amie, Emily et elle s'époumonaient.

— Elle ne respire plus, gémit Emily. Aria, elle ne respire plus !

— Tu as ton portable ? demanda Aria. Appelle le 911 !

Emily saisit son Nokia d'une main tremblante, mais l'appareil lui échappa et glissa jusqu'au contenu du sac de soirée d'Hanna.

Emily avait commencé à paniquer quand elle avait récupéré Aria et que celle-ci lui avait tout raconté à propos des messages sibyllins de « A », de ses rêves, d'Ali et de Ian, et du fait que Spencer avait dû tuer Ali. Au début, elle avait refusé d'y croire. Puis une lumière horrifiante s'était faite dans son esprit. Elle avait alors expliqué à Aria que peu de temps avant sa disparition, Ali lui avait avoué qu'elle voyait quelqu'un.

— Elle a dû en parler à Spencer, avait aussitôt répliqué Aria. C'est peut-être pour ça qu'elles n'arrêtaient pas de se chamailler depuis des semaines.

Emily ramassa son téléphone et composa le numéro.

— Ici le 911, quelle est la raison de votre appel ? lança une voix au bout du fil.

— Une voiture vient juste de renverser mon amie, geignit Emily. Je suis dans le parking de l'école primaire de Rosewood. Nous ne savons pas quoi faire !

Tandis qu'elle répondait aux questions de son interlocuteur d'une voix larmoyante, Aria se pencha vers Hanna et tenta de lui faire du bouche-à-bouche comme elle l'avait appris pendant ses cours de secourisme, en Islande. Mais elle ne savait pas si elle s'y prenait correctement.

— Allez, Hanna, respire, supplia-t-elle en pinçant le nez de son amie.

Elle entendit le standardiste dire à Emily :

— Restez en ligne jusqu'à l'arrivée de l'ambulance.

Emily se pencha et tendit une main vers le sweat-shirt délavé d'Hanna, puis la retira comme si elle craignait de toucher son amie.

— Oh mon Dieu, ne meurs pas, je t'en supplie. (Elle jeta un coup d'œil à Aria.) Qui a bien pu faire ça?

Aria regarda autour d'elle. Les balançoires oscillaient doucement au gré du vent. Le drapeau ondulait au bout de sa hampe. Les bois adjacents à l'aire de jeux étaient sombres et épais.

Soudain, Aria aperçut une silhouette debout près d'un des arbres. Une silhouette féminine. Elle avait des cheveux blond foncé et portait une courte robe noire. Son visage arborait une expression... cruelle. Démente, presque. Elle fixait Aria, qui recula d'un pas malgré elle. *Spencer.*

— Regarde ! siffla Aria en tendant un doigt vers les arbres.

Mais à l'instant où Emily leva la tête, Spencer se fondit dans les ombres du bois.

Un bourdonnement fit sursauter Aria. La jeune fille mit un moment à réaliser qu'il venait de son Treo. Puis l'écran du Nokia d'Emily s'alluma. Aria et Emily échangèrent un regard anxieux. Lentement, Aria sortit son portable de son sac et consulta l'écran. Emily se pencha pour regarder elle aussi.

— Oh non, chuchota-t-elle.

Le vent retomba brusquement. Les arbres redevinrent immobiles comme des statues. Au loin, des sirènes retentirent.

— Pitié, non, gémit Emily.

Le texto ne contenait que quatre mots, mais il avait de quoi glacer le sang dans les veines des deux filles.

Elle en savait trop. - A

À VENIR...

Ouuuups ! D'accord, j'ai fait une minuscule gaffe. Ça arrive à tout le monde. J'ai une vie très occupée, des choses à faire, des gens à torturer. Quatre ex-meilleures amies, par exemple.

Je sais, je sais. Vous êtes tous chamboulés par ce qui est arrivé à Hanna. Remettez-vous. Je suis déjà en train de choisir ce que je porterai à son enterrement : quelque chose de convenable, de sombre, avec une petite touche flashy. Hanna chou aurait voulu qu'on la pleure tout en ayant du style, vous ne croyez pas? Mais je m'avance peut-être un peu : après tout, Hanna a l'habitude de se relever d'entre les morts...

Pendant ce temps, Aria est au trente-sixième dessous. Son âme sœur moisit en prison. Sean la déteste. Elle est à la rue. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire? Il est temps pour elle de repenser toute sa vie - de se trouver une nouvelle maison, de nouveaux amis, et peut-être un nouveau nom. Mais fais gaffe, Aria : même si ta nouvelle grande copine est aveugle à ta véritable identité, moi j'ai 10/10 aux deux yeux. Et tu sais que je suis incapable de garder un secret.

Je me demande ce que va donner la mention « criminelle » en dessous de « vice-présidente de sa promotion » sur les dossiers de candidature que Spencer enverra aux facs. Apparemment, Miss Orchidée d'or est sur le point d'échanger son polo Lacoste vert Kelly contre une combinaison orange qui gratte. D'un autre côté, elle n'aurait pas une moyenne parfaite si elle ne gardait pas quelques tours en réserve dans son sac — par exemple, une autre personne à blâmer pour le meurtre d'Ali. Mais vous savez quoi? Elle a peut-être raison.

Et la pauvre Emily, partie vivre avec ses cousins bouffeurs de Cheerios dans l'Iowa? Ça ne sera peut-être pas si terrible que ça : elle sera juste une aiguille amatrice de filles dans une énorme botte de foin sexuellement refoulée. Très, très loin de mes yeux indiscrets. Enfin, c'est ce qu'elle pense. Elle va péter un plomb en réalisant qu'elle ne peut pas m'échapper. *Yee-haw!*

Enfin, puisque Hanna est hors-jeu, il est temps que je me choisisse une nouvelle victime. Vous vous demandez qui? Vilains petits curieux! Je n'ai pas encore décidé. Mais ça ne devrait pas être bien difficile : tout le monde dans cette ville a quelque chose à cacher. En fait, sous la surface immaculée de Rosewood se cache un mystère bien plus juteux que mon identité. Une révélation si choquante que vous ne me croiriez pas si je vous en parlais.

Donc, je n'essaierai même pas. Ah. J'adore être moi.

Accrochez vos ceintures, les enfants. Ici, les apparences sont *toujours* trompeuses.

Bisous !

-A